

REVUE
DES
DEUX MONDES

CIII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME XIV. — 1^{er} MARS 1933.

1

D

REVUE
DES
DEUX MONDES

CHII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME QUATORZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—
1933

054
R3274

1933 EV. 22

JUL 1 - 1933

334240

R.P.

SOUVENIRS DE FRANCE

I

Il y a deux ans, le 2 juillet 1931, dans un dîner que lui offrait l'Association France-Grande-Bretagne à l'Union interalliée, en présence du marquis de Vogüé et de M. Paul Reynaud, ministre des Colonies, M. Rudyard Kipling prononçait un délicieux discours, où il rappelait ses premières impressions de Paris un demi-siècle auparavant.

Nous lui avions, dès lors, demandé d'écrire pour la Revue ses « Souvenirs de France ».

— Oui, plus tard, nous répondit-il : laissez-moi le choix du moment.

Ce sont ces Souvenirs de l'illustre écrivain que la Revue a l'honneur de publier aujourd'hui. Nul n'est plus convaincu que lui de la nécessité de l'entente franco-anglaise : c'est sur cet accord qu'à ses yeux repose l'avenir de la civilisation. Comment s'est formée cette idée chez le grand Anglais, on le verra à travers ces pages d'un si haut intérêt que M. Rudyard Kipling a bien voulu réserver à la Revue.

L'importance qu'elles prennent en ce moment ne saurait échapper au lecteur. Les circonstances, la personne et le caractère de M. Rudyard Kipling, son rôle pendant la guerre, le prestige qui entoure son nom dans le monde entier, leur donnent à l'heure actuelle une particulière signification. Comme l'écrivait récemment l'auteur à M. Henry Bordeaux : « C'est curieux de constater combien ma vie a été mêlée à celle de votre pays ; j'espère que ces Mémoires seront de quelque utilité aux fins que tous deux nous chérissons. »

World rights reserved by Rudyard Kipling.

PREMIER CONTACT

J'étais géant alors et haut de cent coudées,
BONAPARTE.

L'EXPOSITION qui eut lieu à Paris en 1878, mon père se trouvait commissaire de la section des Arts et Industries des Indes et sa fonction consistait à disposer les objets à mesure qu'ils arrivaient. C'était le printemps. J'avais une douzaine d'années. Mon père me promit de m'emmener avec lui, à la condition de n'être pas gênant. Le traité fut conclu, ou ce n'eût pas été la peine d'être un enfant de la république d'une école d'Angleterre.

Notre bienheureuse troupe traversa le Détroit sur un bateau fait, si j'ai bonne mémoire, de deux bateaux amarrés bord à bord : était-ce le fameux Calais-Douvres, qui devait vaincre le mal de mer, chose impossible même à la puissance des dieux ? Et le même soir, assez tard dans la nuit, nous nous installions dans une pension déjà pleine d'Anglais, quelque part derrière le parc Monceau. Le lendemain, à peine éveillé à l'arome céleste du café qu'on grillait et à l'appel trainant et syncopé de cloche d'un *chand d'habits*, mon père me dit qu'il allait être occupé dehors tous les jours une bonne partie de la journée et tira une pièce de son gousset. Je crois que c'étaient deux francs. « Il y a, ajouta-t-il, un tas de restaurants où tu pourras manger. Ils s'appellent tous Duval. Il n'y a pas à s'y tromper. Je te donnerai une carte pour l'Exposition, et tu n'auras qu'à la montrer pour entrer partout où il te plaira. » Sur quoi, il disparut dans un nuage noir et bleu de fonctionnaires en redingote et d'ouvriers en blouse.

Qu'on imagine le bonheur d'un gamin lâché en liberté parmi toutes les merveilles du monde qu'il voyait émerger à mesure de leurs caisses, maître d'entrer à sa guise dans tous les bâtiments qui sortaient de terre entre les bras d'un monstre pansu, cornu et rose, dit le Trocadéro, et de se glisser à son gré, si le cœur lui en disait, derrière toutes les palissades pour admirer des ouvriers en train de planter kiosques et pavillons, d'aligner arbustes et plates bandes. Au commencement, j'entendais leurs grosses voix joviales et profondes qui m'interpellaient : « Hé ! là-bas ! » et je montrais patte

blanche. Mais au bout de quelques jours, personne ne me demanda plus rien : j'étais chez moi ; j'étais la mouche du coche, dans cette prodigieuse machine de couleurs, d'images et de parfums, qui tournait au crépitemment d'une mitraille ininterrompue de pistons et de marteaux.

Mon père du reste m'avait dit vrai : ce M. Duval était parfait. On trouvait ses établissements à tous les coins de rues ; on y déjeunait plantureusement pour un franc. S'il restait des économies, il y avait une foule de boutiques où on pouvait acheter un pain d'épice surnaturel.

J'avais à ma pension deux copains de mon âge, élevés dans une école appelée *Christ's hospital*, ou familièrement *les Habits bleus*, et qui date du temps de notre roi Édouard VI. Nous fraternisâmes et ne tardâmes pas à découvrir que le Bois de Boulogne était un terrain idéal pour les rallyes-papiers, sport alors méconnu en France.

Mais les pensionnaires de *Christ's hospital* ont la gloire de porter un diable d'uniforme qui remonte aux origines de la maison. Cravate de lingerie en guise de col, une interminable robe de chambre en drap bleu, attachée par deux rangs éclatants de boutons de cuivre plats et fixée lâchement aux hanches par une ceinture de cuir ; culotte de drap bleu, bas jaune canari, et des souliers carrés à boucles : telle était la tenue de cette illustre institution. Pas de chapeau. Pour faire du sport, l'athlète relevait les pans de sa robe dans sa ceinture. Je vous laisse à imaginer l'effet produit sur d'honnêtes gendarmes par l'aspect de ces mardis-gras occupés à semer ou à poursuivre des bouts de papier sur les pelouses sacrées de leur Bois de Boulogne, en 1878 ! Mes amis se voyaient souvent arrêtés et interrogés ; mais le gendarme, plein d'indulgence, dès que vous êtes poli avec lui, comprenait bientôt qu'il avait affaire aux petits d'une espèce non classée de ces originaux d'Anglais.

— Mais voyons ! ajoutait-il avec bonhomie pour son instruction personnelle, ce costume, d'où sort-il ? qu'est-ce qu'il signifie ? C'est-il civil, ou militaire, ou ça serait-il des curés ?

Dans ces occasions, c'est moi qui faisais l'interprète : je le faisais dans le langage que m'avaient enseigné mes maîtres les maçons du Trocadéro. Je me suis souvent demandé ce que devaient en penser les excellents gendarmes ou les ecclésiastiques.

tiques qui nous questionnaient. Pour les cochers de fiacre goguenards de ce temps-là (un peu trop bavards, ces messieurs au chapeau de cuir bouilli), s'ils se montraient trop curieux, on pouvait y aller avec moins de façons; c'est ici qu'un choix d'expressions, toujours tirées de mes amis les cottes bleues du Trocadéro, faisait merveille. N'est-ce pas, un cocher ne pouvait pas quitter son siège et le rayon d'un fouet n'est pas illimité. Mais quel tableau, quand j'y repense aujourd'hui! Trois jeunes sauvages au galop le long du trottoir, — mettons: de l'avenue d'Iéna, — en train de bombarder un cocher écarlate et tonitruant de noms d'animaux alternant avec le mot de Cambronne!... Bonheurs de primitifs? Peut-être. Mais c'est de tout cela qu'est fait le grand amour.

Quand j'étais las de ces plaisirs, ou que j'avais achevé mon tour d'inspection à l'Exposition, je me mettais à explorer mon Paris. C'est ainsi que je fis connaissance avec les ponts et avisai le tondeur de chiens qui exerçait son métier sur la berge; en observant la pantomime de ces professionnels, je distinguai qu'il existait dans cet art spécial deux systèmes ou deux écoles. Les uns prenaient leur sujet par la tête, les autres par la queue. Mon père était artiste: je lui fis part de ma découverte; il éclata de rire et je ne manquai pas d'attribuer sa gaieté à mes talents de narrateur.

Je découvris à moi tout seul la Notre-Dame de Quasimodo. Je croyais de toutes mes forces à la fantasmagorie de *Notre-Dame de Paris*, y compris la Esmeralda et sa chèvre Djali (j'avais lu le roman dans une traduction). Je m'aventurai même jusque sur la rive gauche et poussai mes recherches dans les boîtes du quai Voltaire, alors remplies d'estampes barbares et de méchantes chromos de la guerre de 1870. Chez les marchands de tabac on vendait également des pipes de terre vernissée, à barbiches de zouaves et de généraux. Je me croyais ferré sur cette guerre, parce qu'on m'avait donné quelques années plus tôt un album d'images de l'*Illustrated London news*. Je me souvenais d'une scène qui était l'*Incendie de Bazeilles*; une autre, une affreuse perspective de troupes harassées, dans un paysage de désespoir, jetant leurs armes en tas dans un désert de neige: c'était l'armée de Bourbaki désarmée à la frontière suisse. A la pension, le couple du concierge et de sa femme me rebattait aussi les oreilles des histoires

de cette guerre mystérieuse. Je ne comprenais rien à leurs récits. Je n'en ai rien oublié.

Mais mon Exposition demeurait pour moi le centre du monde. Un de ses attraits, c'était la tête du colosse de la Liberté, par Bartholdi, cette statue qui, un peu plus tard, fut offerte aux États-Unis. On montait par un escalier de bois (0 fr. 05) jusque sous la coupole du crâne et l'on apercevait par le trou rond des prunelles le monde multicolore qui se déployait à vos pieds. Je faisais souvent cette ascension. Un jour, un vieux monsieur me dit : « Jeune homme, je vois que vous êtes Anglais, vous pourrez vous vanter maintenant d'avoir vu une fois avec les yeux de la Liberté. » Il aurait pu aller plus loin. C'est avec les yeux de la France que je commençais à regarder.

Quand il y avait des choses que je ne comprenais pas, et il y en avait beaucoup, j'en parlais le soir à mon père qui me tirait d'embarras soit en me donnant lui-même des explications, soit en m'enseignant où je pourrais m'informer. Il me traitait en camarade ; ses ordres étaient plutôt des conseils ou des invitations : « A ta place, voici ce que je ferais... » ou « Si tu n'as rien de mieux à faire... etc. » Ces paroles étaient le prélude de délicieux discours que j'écoutais en me couchant et en le regardant s'habiller pour se rendre à quelque dîner officiel. C'est un de ces conseils qui m'induisit à jeter les yeux (oh ! pas longtemps) sur une exposition algérienne de matériel scolaire : cahiers de phrases d'auteurs classiques ou de problèmes élémentaires, le tout exécuté par de jeunes Algériens pour lesquels j'éprouvais une certaine sympathie ; nous portions la même chaîne. Je commençai ainsi à me pénétrer obscurément de la pensée que la France « n'avait pas de mauvaises idées en matière coloniale » et que « je ne ferais pas mal » de m'en souvenir à l'occasion. Il va sans dire que je m'empressai d'oublier. Mais la mémoire me revint plus tard.

Cela se passait huit ans après la guerre : il y en avait six qu'on avait payé le dernier sou de la rançon de cinq milliards. La Prusse avait fait ce qu'elle avait pu pour mutiler la France et la laisser à jamais estropiée, mais, tout en s'y prenant de son mieux pour cela, elle avait oublié le refrain blagueur de la « casquette au père Bugeaud », et négligé d'imaginer la possibilité de quoi que ce soit de semblable à un maréchal

Lyautey. Cela n'entraînait pas dans sa tête ni dans ses prévisions. Madagascar, le Tonkin, l'Indochine n'existaient pas. Dédaigneuse des frictions administratives qui pouvaient se produire sur de vagues frontières nord-africaines, l'Allemagne encourageait son adversaire d'hier aux aventures coloniales ; elle y voyait une utile diversion pour la France. Des observateurs plus perspicaces virent sans doute dès lors quelque chose de plus dans les caisses que mon père regardait déballer en causant avec des fonctionnaires en redingotes de deuil décorées de rosettes.

D'UNE EXPOSITION A L'AUTRE

Je rentrai à l'école enrichi de cette connaissance qu'il existait de l'autre côté de l'eau un singulier pays où rien ne ressemblait au nôtre, et où tout était charmant, un pays de merveilles où l'on faisait une chère exquise. Et j'en conçus beaucoup d'estime pour ce pays-là.

Un peu plus tard, je reçus le « conseil » d'apprendre le français. « Tu ne sauras jamais parler, bien entendu, mais à ta place je tâcherais de lire. » Telles furent les paroles de mon père. Je me permets d'ajouter la recette. Donnez à un petit Anglais la moitié de *Vingt mille lieues sous les mers* à lire dans sa langue maternelle. Une fois bien intoxiqué, retirez-lui le livre et donnez-lui la seconde moitié dans le texte original. Après, — jamais *avant*, — Dumas, le roi des amuseurs. Et le reste à la grâce de Dieu.

De mon temps, l'enseignement du français, dans les écoles de mon pays, roulait sur deux principes : d'une part il était sous-entendu que la littérature française était une littérature « immorale » ; mais de l'autre il était convenu que la prononciation exacte des voyelles et l'observation des genres étaient méritoires et vertueuses. Dans ces conditions je m'étais fait une politique intéressée, selon laquelle je traçais mes accents graves ou aigus aussi près que possible de la verticale, tandis que ma calligraphie servait de feuille de vigne, pour voiler de mon mieux ces délicates distinctions de sexe entre les objets inanimés où s'est complu le génie méticuleux des Gaulois. En vacances, je dévorais en français tout ce qui m'intéressait et même ce qui n'aurait pas dû m'intéresser, si bien qu'à l'âge

de seize ans je lisais presque indifféremment les deux langues.

Bien m'en prit, car il m'arriva au bout de quelques années d'obtenir un emploi modeste dans un journal des Indes, où une bonne part de mes fonctions consistait à traduire des colonnes et des colonnes de la *Novoïe Vremya* remplies de détails sur certaines campagnes entreprises par les Russes dans le centre de l'Asie, et qui justifiaient alors un certain intérêt. A cette époque, j'étais un jeune homme qui vivais chez mon père, en famille, et cette vie en commun, après les longues séparations de mon enfance, me paraissait pleine de charmes. Mon père était conservateur du musée de Lahore et directeur des Beaux-Arts pour toute la province, et recevait des visites de tous les coins du monde.

Parmi ces hôtes se trouva un jour le philosophe Gustave Le Bon, que je classai aussitôt dans la catégorie des redingotes de deuil que j'avais vues à Paris six ou sept ans auparavant. J'étais en pays de connaissance. Certains traits de sa conversation me rappelèrent brusquement cette ennuyeuse salle de matériel scolaire algérien dont j'ai parlé plus haut ; le thème était le même : la théorie et la pratique de l'administration coloniale et ce qui s'ensuit, le tout exposé en beau français, bien cadencé, où revenaient comme un refrain les mots « emprise morale ». De temps en temps il arrivait au grave docteur de s'exciter, ses paroles se précipitaient comme la fusillade d'une Maxim ; mon père répliquait presque aussi vivement ; chacun expliquait, comparait les méthodes respectives de son gouvernement. Deuxième anneau de la chaîne qui devait insensiblement lier mon cœur à la France.

Parfois des groupes d'officiers russes se trouvaient pris en flagrant délit de vagabondage sur notre territoire à la frontière du nord des Indes. Dans un français admirable, avec une candeur désarmante, ils protestaient éloquentement de la pureté de leurs intentions. Il y avait aussi le passage annuel d'une troupe dramatique qui venait jouer des pièces hindoues dans le bazar. Le personnel comprenait un décorateur allemand sexagénaire et mal rasé, qui était, à l'en croire, une manière de héros. « Je suis monté, monsieur, tel que vous me voyez, sur les barricades en 48. » Cet Allemand me révéla une France inconnue.

En ce temps-là, l'existence de la colonie anglo-indienne

était fort simple : pas de théâtres, pas de cinémas ; des chevaux pour tout véhicule ; la société n'existait pas. Tout le monde était occupé. En été, notre petit cercle comprenait, entre Blancs, environ soixante-dix personnes. Pour les grands bals de la Noël, où l'on se réunissait de tous les postes de la brousse, le nombre pouvait monter peut-être à quatre cents ; cela durait huit jours.

Le climat, la moitié de l'année, rendait tout mouvement impossible de sept heures du matin à six heures du soir. On avait donc du temps de reste pour la lecture. Je lisais n'importe quoi, tout ce qui me tombait sous la main, depuis le morne *Roman comique* de Scarron jusqu'aux derniers livres de Gyp, sans parler de la volumineuse *Noroié Vremya* et des journaux français. Ces feuilles nous arrivaient de Paris ; elles conservaient miraculeusement l'odeur de leur pays natal : on ne s'y serait pas trompé la nuit. A cette époque, de 1883 à 1888, la presse française n'était pas au plus tendre avec l'Angleterre : je répondais à ses critiques en parodiant les passages burlesques de la prose de Victor Hugo. Ces exercices de rhétorique assez inoffensifs ne parurent pas mettre la paix de l'Europe en danger ; mes illustres contemporains n'étaient apparemment pas sans savoir que le journal paraît tous les matins et qu'il faut beaucoup de copie pour arriver à le remplir tous les soirs.

Oh ! demain ! c'est la grande chose !

De quoi demain sera-t-il fait ?

DEUXIÈME VISITE A PARIS

Je devais retourner à Paris, après ces années charmantes, pour l'Exposition de 1889. Je retrouvai ma ville telle à peu près que je l'avais quittée, à l'exception d'une machine toute neuve qu'on appelait la Tour Eiffel ; mais personne n'y soupçonnait encore, Dieu merci ! les autos ni la T. S. F. Je logeais cette fois dans un petit hôtel des Batignolles, dont la propriétaire était une grosse dame mûre qui me servait tous les matins de grands bols d'un café au lait inégalable. Je dus faire aussi d'autres connaissances ; comment m'expliquer autrement de m'être trouvé présent une nuit, place de la Sorbonne, à cet échevelé quadrille au clair de lune ? Si j'avais su lire dans

l'avenir, j'aurais appris que je devais un jour être honoré du titre de docteur de cette savante maison, mais, alors, je n'avais pas trop de tous mes yeux pour surveiller un agent qui grillait d'une envie excessive de s'attacher à notre bande et pourquoi, je vous prie ? Simplement sous le prétexte : que nous lui chantions à tue-tête sous le nez que l'Amour est un enfant de Bohême qui n'a jamais connu le Code Napoléon.

AU TEMPS DE LA GUERRE DES BOERS

Ces jours passèrent aussi, la vie devint moins monotone. La mienne me réservait un certain nombre de voyages, un entre autres dans l'Afrique du Sud où, dans une ville appelée Johannesburg, j'eus l'honneur de rencontrer un groupe d'officiers allemands qui manifestaient un intérêt inexplicable pour la politique des Boers et pour leur matériel de guerre : matériel que la charité chrétienne engagea bientôt leur pays à fournir aux Boers. Ces hommes de cœur parlaient trop haut. Personnellement j'ai toujours eu beaucoup de goût pour le Boer ; il m'est arrivé de penser, et je n'étais pas le seul de mon opinion, que dans cette affaire, ce n'était pas lui qui était notre adversaire le plus sérieux.

Ce qui aurait dû nous ouvrir les yeux à tous, pendant ces deux années de la guerre du Transvaal (1900-1902), et nous instruire pour l'avenir, c'est l'ensemble et la perfection de la propagande anti-anglaise, propagande dont une bonne partie nous revenait par contre-coup d'Amérique, renvoyée par l'écho de ce que nous appelions trop vaguement « le continent ». Une part de ces échos, hélas ! était de provenance française : paquets d'injures de gens aveuglés qui travaillaient pour le roi de Prusse ; mais la nature même des « atrocités » qu'on nous reprochait suffisait à déceler la mentalité allemande. Le « Boche » montrait le bout de l'oreille. Nous n'eûmes pas l'esprit de profiter de l'avertissement. Un exemple entre mille. Certain jour, en certain endroit, des officiers anglais entrent dans une ferme paisible habitée par une famille Boer. C'était exact : les noms, la date, tout était vrai. (J'en étais, et j'ai eu ma part des honneurs de l'affaire.) Le récit continuait en ajoutant que nous nous étions divertis à extraire deux ou trois de ces malheureux, hommes et femmes, de dessous les lits où ils

se cachaient ; nous leur avions, poursuivait-on, donné cent pas d'avance, et puis nous les aurions tirés à la course, comme des lapins. Voilà un échantillon excellent, où l'on prend sur le fait la « technique » allemande de 1914 et de 1915, dans les régions envahies ; le joli trait des « cent pas d'avance » vous a un petit air sportif destiné à accommoder le plat à l'anglaise. Mais comment deviner ? Nous avions beau trouver des tranchées bien profondes, avec abris dans la paroi du côté des shrapnels, aucun de nous n'imagina qu'il se trouvait en présence des fortifications qui devaient donner sa forme à la guerre future.

Le Boer n'aimait pas les tranchées. Il s'en méfiait sagement, en dépit de ses instructeurs allemands. Il préférait se mettre à l'affût en plein air, à plat ventre derrière quelque buisson, — de là il choisissait son homme et à huit cents ou mille mètres vous le démolissait à coup sûr. Puis, sa cartouchière épuisée, il filait vers l'Équateur sans demander son reste, sur son infatigable petit poney. Les volontaires étrangers, reconnaissables à l'uniforme (le Boer authentique n'en portait pas), étaient d'une école plus ancienne et plus académique, en sorte qu'ils se laissaient prendre ou même tuer plus facilement. Parmi nos prisonniers se trouva un Français charmant, qui s'était engagé par horreur de l'Angleterre. Il avait un brin de plume qu'il maniait avec adresse et plus tard, dans le récit qu'il a fait de ses aventures, il a parlé de moi (ah ! la haine a de meilleurs yeux que l'amour) en m'appliquant précisément l'épithète qui pouvait m'être le plus désagréable. S'il est encore de ce monde, je voudrais, au bout de tant d'années, lui faire mon compliment et déclarer : « Touché ! »

Mais je m'aperçois que je vais trop vite. J'oubliais Fachoda. Cette affaire si mal commencée en 1898 (par la maladresse de votre presse qui, laissez-moi vous le dire, faillit tout gâter par ses cris, en nous jetant, à force d'invectives, dans les bras de l'Allemagne), cette affaire fut pourtant le prélude de l'inévitable Entente cordiale. Je crois savoir qu'à cette époque votre gouvernement fit emplette de grands stocks de munitions ; elles servirent seize ans plus tard, mais elles avaient changé d'adresse. Et en 1915, dans un vaste repli de l'Argonne, lors d'une revue de quarante mille hommes et de trente batteries de campagne passée par Joffre et Kitchener, je sentis le frisson

qui parcourut les rangs quand on vit Kitchener serrer la main de Marchand et causer avec lui devant le front des troupes. Alors le bloc bleu-horizon, suivi du fracas de l'artillerie, s'éloigna pour s'enfoncer, là-haut, derrière les collines, dans la région où aboyait la meute des tonnerres irrités.

C'est après la guerre des Boers, mais j'oublie la date précise, que nous reçûmes à Cape-Town, où je passais alors régulièrement l'hiver, la visite du croiseur *Dupleix*. Le *Dupleix*, amiral Rivet, était un des premiers bateaux à triple hélice et faisait son tour du monde pour être l'objet d'inspections. Il y a deux manières d'inspecter un navire. La première est d'en faire le tour avant de déjeuner à bord. La seconde est de rester sur sa chaise après le déjeuner, et de laisser le bateau se charger de tourner. Comme l'artillerie légère du *Dupleix* était montée par groupes de trois pièces dans de petites coupoles, je vous jure que l'impression de son matériel tournant était vraiment prodigieuse. En retour, la ville du Cap invita l'équipage à « inspecter » les clos de Constantia, où il se fait des vins qui ne sont point à dédaigner. Pour ma part j'étais l'ange gardien d'un jeune officier de marine breton. Je ramenai mon nourrisson la tête sur mon épaule, endormi comme un chérubin. Observez, je vous prie, que j'avais bu plus d'une coupe d'excellent champagne à onze heures du matin à la santé de l'Entente cordiale, sur le pont du *Dupleix*; la température, sous la tente, pouvait être de quarante degrés centigrades. L'honneur britannique était sauf !

A TRAVERS LA PROVINCE FRANÇAISE

Mais à ce moment-là je vous connaissais à peine. J'allais de temps en temps à Paris. Que savais-je de la France ? L'automobile rompit le charme, et tous les ans, méthodiquement, dans les vieux « clous » de ce temps-là, — ce passé déjà si lointain où le chauffeur était un homme d'avant-garde, à peu près comme l'aviateur l'est devenu aujourd'hui, — nous nous mimes, ma femme et moi, à explorer la France. « Mais, monsieur, comment voulez-vous que je loge votre instrument dans mon écurie ? Ça fera peur aux chevaux ! » Textuel. Le mot me fut dit par le patron de la vieille auberge d'Avignon.

C'est alors que nous fut révélée, de saison en saison, de

voyage en voyage, l'incroyable beauté de la France; et cette laborieuse épargne de ses paysans, et quelque chose de leur âpre et dure philosophie; la supériorité de son agriculture, la méthode et la prévoyance de son système forestier. J'en avais déjà une idée par quelques-uns de nos fonctionnaires du service hindou des Forêts, qui avaient fait leurs études à l'École forestière de Nancy.

Il est vrai que cette science coûtait cher : il fallait y mettre le prix. Ni les humains ni les animaux ne savaient se ranger sur le passage de ces véhicules inconnus, féroces et impérieux; un accessoire indispensable du touriste était un long fouet, pour empêcher les chiens téméraires de se jeter sous les roues. Les routes trop tendres des départements ébahis volaient en poussière, arrachées par des pneus détestables et nous cassions tous nos ressorts sur les petits ponts en dos d'âne de bourgades perdues composées d'une rue unique, où de vieilles femmes tricotaient auprès de la fontaine (Vallée du Rhône. Route nationale n° 7). Chose plus grave, nous étions tellement ignorants que nous ne savions pas qu'on trouve toujours un excellent déjeuner, si l'on arrive à onze heures et demie du matin, dans n'importe quel village, derrière un régiment français.

Les choses s'arrangèrent avec le temps. Elles s'arrangèrent même trop, si bien qu'aujourd'hui, pour l'automobiliste de la première heure, la France est submergée par la civilisation; il y a partout des palaces et des hôtels de luxe : on y dine, mais on n'y mange plus.

Je sais une petite prairie au bord de la mer, au pied du Canigou; c'est là que le printemps, lorsqu'il pose le pied en Europe, répand sa corbeille de narcisses. Pendant des années et des années, c'est là que nous lui donnions rendez-vous. Nous nous rendions à cette prairie, nous étendions nos cartes sur les fleurs et nous commencions nos voyages : toute la France pour nos plaisirs, et notre voiture pour nous promener. Au point de vue du touriste, mars n'est pas un bon mois. La bise souffle; des bourrasques de neige peuvent vous surprendre dans les cols; ce sont des inconvénients qui se dissipent en avril. Mais pour qui aime vraiment le pays et le paysan, mars est le mois par excellence : la France ne s'arrête jamais de travailler ; mais c'est alors qu'elle se met en tenue de prin-

temps, entreprend son ménage, commence ses travaux de greffe et d'émondage. Les casseurs de pierre bouchent les ornières de l'hiver; on rencontre sur la route la roulotte du bohémien, avec son chargement sordide de bonheurs en voyage; les péniches, rangées le long de mille « milles » de canaux, font leur toilette et se repeignent sous l'œil vigilant de chiens de garde qui ne souffrent pas la nonchalance; la route est pleine d'intérêt à cause des tombereaux d'engrais, des énormes haquets de fûts de vin nouveau, et de l'éclatant arroi des machines agricoles neuves et luisantes. On sent battre le poulx de l'année nouvelle: le travail reprend sur toute la ligne avec le bruit d'une marée.

Il n'y a qu'un sujet de plainte. Aucun chauffeur ne peut prévoir ce que va faire le piéton, citoyen de la République. En général, ce citoyen est à l'ouvrage dans son champ; mais une fois sur la route, il n'est plus qu'une énigme, un caprice, un mystère ambulante.

J'ai vu ce fier citoyen, absorbé dans ses songes, couché sur son foin, poitrail nu et le regard hilare; sa lourde voiture obstruait le milieu de la chaussée; à force de corner, je le voyais sauter de côté sur la route et me jeter un regard furieux en me criant: « Assassin! »

Il est vrai que des gens qui font le métier des Français, c'est-à-dire qui travaillent tout le temps, ont besoin d'une grande somme de rêves pour assaisonner l'existence. Quand on a peiné tout le jour à monter des paniers d'engrais, la charge d'un âne par voyage, sur les pentes où s'étagent les vignes en terrasses, qu'on a étalé de ses mains, au pied de chaque cep, sa part de la bonne fange noire, alors on a vraiment besoin de se délasser l'échine et de se laisser, bercé par le mouvement de la charrette, glisser au monde merveilleux des aventures et des prodiges, le prodige de se faire écouter de sa femme ou d'être élu Président de la République.

C'est ce que je tâchais d'expliquer à un compagnon de voyage qui s'obstinait à traiter les Français de comédiens. Je m'efforçais de lui faire entendre que ces prétendus comédiens avaient derrière eux un passé de drames et de désastres, dont le poids se fait sentir encore dans tous les aspects de leur existence. Nous nous étions un peu perdus sur une lande de roches et de bruyères, semée des taches des oliviers et incendiée

par le brasier d'un couchant glacial. Nous arrivâmes à un village où une bande de jeunes gens, sur la place, les mains unies, dansaient la farandole. Leurs visages s'éclairaient d'une lueur dans cette lumière surnaturelle, et le mistral agitait les flammes tricolores qu'ils portaient à leurs chapeaux. Un permissionnaire, le dos appuyé à la porte d'une boutique, leur jetait un regard d'ainé.

— Qu'est que c'est que ça? Un cirque? fit mon ami, comme la ronde passait près de lui avec des cris.

— Ce sont des conscrits, répondis-je. Des jeunes gens de la classe appelés pour le service. Ils en ont pour trois ans.

Mon ami prit un air dégoûté pour me faire observer que le jeune fantassin était malpropre et négligé.

— Mais ils sont sept cent cinquante mille, repartis-je. On ne peut pas tous les habiller sur mesure. C'est comme des moines : ils se repassent leurs vieilles capotes et leurs équipements, jusqu'à usure complète. On ne gaspille pas dans ce pays.

Ma remarque fit peu d'effet. Tout ce que mon ami avait d'anglais se révolta ; il ne vit là que parcimonie : la splendeur du sacrifice lui échappa. Un Français me disait un jour avec raison : « Voyez-vous, ce qui vous sépare le plus du continent, ce n'est pas la mer, ni la langue, c'est le service obligatoire. Comment se comprendre, si vous n'arrivez pas à vous représenter ce que c'est pour nous autres que ces années de service, ce service égal pour tout le monde, sans distinction? Après cela, quand nous parlons avec vous de la vie, c'est comme quand on parle à un enfant de la mort. »

Une autre fois, c'était à un dîner cosmopolite, un jeune Italien (mais tellement anglais que son voisin anglais le tenait pour un frère) s'écria brusquement : « Ah! oui, c'a été dur! J'avais mes *House colours*, j'avais mes *Boats* (1). J'aurais donné n'importe quoi pour rester une dernière année à Eton. Mais c'était mon année de service. Se lever à trois heures du matin, panser son cheval et tout le bataclan. On est payé un sou par jour et on crève de faim... » Le jeune Anglais ouvrait de grands yeux : renoncer aux *Boats*, c'est ce qui l'impressionnait le plus; mais un jeune Français qui se trouvait là et qui avait fait son temps fit un signe de tête et approuva.

(1) Termes intraduisibles, désignant des distinctions athlétiques et nautiques en usage à Eton et faisant partie du vocabulaire de l'endroit. (Note de l'auteur.)

Il m'a été donné aussi d'entendre un docteur étranger, qui se piquait de professer un idéal très supérieur, expliquer à un philosophe français assez connu qu'à son sentiment les Français manquaient de véritable sérieux moral. A quoi le philosophe, se retournant avec douceur vers les années passées : « Oui, fit-il. Vous savez, moi j'ai fait mon service dans l'artillerie. » Je le crois bien ! Pour tirer des choses qui se présentent ce qu'elles contiennent de cocasserie, d'ironie ou d'humour, pour en goûter vraiment le sel, qu'est-ce qu'on peut comparer à l'entraînement d'un homme qui a été contraint de subir des épreuves physiques, de se colleter avec les faits, de suer et de geindre, de coucher sur la dure, dans la boue, la poussière, sous le soleil des grandes manœuvres, — simple numéro confondu parmi des milliers d'autres ?

Ainsi, en pénétrant chaque jour un peu plus avant dans l'intimité française, on collectionnait des souvenirs, des images de choses et de gens, un trésor qui enrichissait votre notion de l'existence, et qui était destiné à prendre, avec les années, une signification plus profonde.

Sur la route du Lavandou, avant qu'on eût songé à exploiter le Lavandou, on voyait, devant une pinède, une vieille chaumière dont la porte affichait un placard déchiré (l'annonce de quelque emprunt d'État) ; la déchirure imitait un profil de Polichinelle. Cette silhouette marquait un jalon que nous ne manquions jamais de saluer avec joie, car c'était une étape de notre randonnée annuelle, partie de la prairie secrète du printemps. Ce lambeau de papier a survécu à toute la guerre. Sa grimace grotesque survit aux millions de morts et aux centaines de villages assassinés.

A Reims, qui se trouvait sur un de nos circuits du nord, nous ne manquions pas d'acheter des cierges que nous allumions devant Jeanne d'Arc. « Mais pour quoi faire, des cierges ? » nous demandait le sacristain. Pour quoi ? le Dieu suprême, auteur de tous les cultes, le sait sans doute : nous n'en avons jamais rien su. Deux ans après notre dernière visite du temps de paix, il ne restait de la cathédrale qu'une carcasse horriblement éventrée ; mais dans un coin de ce désert, on voyait encore un if de fer, le même, je veux le croire, sur lequel nous avions planté nos vaines cires.

Pourtant, le sacristain a beau dire, je crois au miracle de

Jeanne d'Arc : le miracle qu'elle a opéré dans les tristes années 1903-1907, à l'heure où les enfants conçus ou mis au monde sous les ombres funestes de la guerre de 1870 arrivèrent à l'âge d'homme, génération de la défaite, pleine (on le reverra en France, nous le reverrons en Angleterre) de cet esprit de désenchantement et de mauvaise volonté qui traîne comme un chien hargneux sur les talons de la guerre. Les observateurs scientifiques répliqueront que c'est à ce moment qu'une jeune France fit ses débuts dans l'arène des sports. Il est incontestable que les kiosques, vers cette époque, se pavoièrent à qui mieux mieux de petites feuilles athlétiques ; il est exact qu'on rencontrait de plus en plus souvent sur les routes des équipes qui s'entraînaient pour des épreuves de marche, de course ou de vélo. Mais moi qui ne suis pas savant, je remarquais parallèlement que dans toutes les églises, saint Joseph se trouvait dépossédé de ses autels et remplacé par Jeanne d'Arc. Ce n'est pas aux journaux de sport, mais à la sainte de Domrémy que je fais honneur de la renaissance de la force et de la volonté dans la jeunesse française.

Hormis une seule exception, — un douanier qui se fortifiait par l'alcool contre la redoutable humidité du Nord, — je n'ai jamais rencontré sur la route, en un quart de siècle de voyages, que gentillesse, prompt obligeance de la part de chacun, même de mes vieux amis les gendarmes.

Si j'avais le temps, et si vous aviez patience, je vous conterais l'histoire du grand diable de Marsillargues et de Michel Costes, l'électricien qui nous tira des griffes d'icelui ; ou celle du gamin de Villers-Bocage qui sera infailliblement votre second Lesseps ; ou celle du vétéran de 1870, qui élevait ses abeilles quelque part sur la route du Canigou, et qui de parole et de visage semblait, tant il discourait bien, le frère jumeau d'Anatole France ; ou celle du facteur rural, survivant de Madagascar (« De notre bataillon, monsieur, nous sommes revenus quatre-vingts hommes sur onze cents »), qui nous fit une si belle oraison funèbre de feu le président Wilson, sur le petit pont, au pied du château de Barbe-Bleue ; ou celle de la dame de Bordeaux, vêtue presque uniquement d'un immense chapeau, laquelle haranguait (elle aussi !) deux gendarmes

gênés (saviez-vous les Bordelais capables de rougir?) et un automédon cynique.

A tout bout de champ, dans mes voyages, j'acquerrais quelque connaissance et peut-être aussi un peu d'intelligence.

Par exemple, dans le Béarn, une de ces toutes dernières années, nous sommes en panne un jour d'été devant la ferme d'un grand paysan fortement charpenté, arrêté à côté d'une splendide charrue réversible. Derrière lui, les deux bêtes soyeuses et dételées rentrent d'elles-mêmes à l'étable pour la sieste du milieu du jour.

— Ah ! monsieur et madame aiment les bêtes ? Eh bien ! venez voir.

Il nous présenta alors chacun de ses animaux chéris par son petit nom. C'était une maison prospère, avec l'inévitable affiche d'un emprunt sur la porte de la grange. Au pied d'un mur, en contre-bas du talus de la route, nous aperçûmes un marmot de quatre ans, armé d'une gaule dont quelqu'un lui avait découpé l'écorce verte en élégants dessins. Il gardait une troupe de jeunes dindons, qu'il avait à maintenir dans l'ombre du petit mur, à mesure que le soleil tournait.

— Le soleil ne vaut rien pour les jeunes dindes, dit sentencieusement le paysan. Il le sait bien, le petit. Allez ! Il la connaît. Si on lui retirait sa gaule, ça le ferait chiâler. Pas vrai ?

Le petit ne répondit rien. Il ne quittait pas des yeux son troupeau, gloussant et accroupi sous la menace de son sceptre. Elles « savaient » aussi, ces dindes.

— C'est votre fils ?

— Parbleu !

L'homme s'était adossé au cou d'un de ses bœufs, immobile comme une cheminée, un bras passé entre les cornes. Il parlait de la Terre et du service des champs ; il fallait s'y prendre tout petit, prononcer ses vœux de bonne heure.

Il parlait bien, ma foi ! avec force et bon sens. Son discours impressionnait surtout par ce qu'il sous-entendait d'axiomes et de certitudes. Je renonce à décrire l'horreur et le scandale d'une administration anglaise et de tout le monde officiel, s'il venait à se découvrir quelque part chez nous un enfant employé à ce que la loi appelle les « travaux agricoles » !

Mais la vraie force de la France, c'est le sol. Mettez cent

Français la tête en bas, je parie que vous trouverez à la semelle des trois quarts, pour le moins, les traces de la bonne glèbe natale. Ils ont connu enfants le frisson qui précède l'aurore, la fraîcheur du soir sur les poitrines découvertes; la couleur, la sonorité et l'odeur des labours; le bruissement sec des épis mûrs, sous le soleil d'été, avant que les moissonneurs attaquent la récolte; l'ombre des granges pleines de tentations et de secrets. Ils rendent à la Terre un culte qu'ils refusent parfois à d'autres dieux; et elle récompense leur amour.

Il y a une ville au bord d'un fleuve, où se tient sur le mail une foire agricole; on attache négligemment aux arbres des câbles électriques, avec un vague écriteau çà et là : « Défense de toucher. Danger de mort. » En Angleterre, il y aurait un factionnaire à tous les arbres. On vend à l'ombre des platanes tout ce qui peut se rêver en fait de matériel de ferme, depuis les ruches jusqu'aux pressoirs. Je demandais à un commis combien de temps pouvait durer, — « marcher » est le mot dont je me servis, — une certaine pompe à engrais. La réponse fut un trait de lumière. « Dame ! Si vous la laissez dehors l'hiver, comme vous faites chez vous autres Anglais, ça ne marchera pas plus de deux ans. Bien soignée et bien abritée, ça marchera dix ans. » Profonde vérité. C'est incalculable ce que perd le paysan anglais rien qu'en négligeant ses outils, par paresse et par insouciance, au bout de la journée ou de la saison.

Il y a encore dans la ville dont je parle un marché aux fleurs, où viennent des paysannes dans de petites charrettes attelées de chiens. Le premier souci de chaque chien en arrivant sur le marché est de s'assurer que toutes ses connaissances sont bien là, amis et ennemis. A chacun il adresse à la ronde un mot bref. Cela fait, chaque chien se couche en paix sous sa voiture et ne dit plus rien jusqu'à la clôture du marché et au retour général. J'avisai un énorme gaillard à gueule carrée, à poil noir, qui déployait autant de zèle à l'arrivée que d'agitation et de hâte au moment du départ. J'aurais bien voulu entrer en conversation, mais il me répondit sèchement qu'il était de garde, que le patron lui avait confié la voiture et qu'il n'avait aucun talent de société.

Je me rabattis donc sur un vieux commissionnaire qui

faisait le transport des bagages entre la gare et de petites pensions de famille paisibles. Son équipage se composait d'une blonde de sang mêlé comme l'arc-en-ciel, qui venait d'être mère, et d'un braque noir et blanc, également très métissé. Ces trois personnages voituraient une valise qu'ils portaient avec une certaine ostentation à une dame qui, à la manière dont elle les reçut, était visiblement une amie du trio.

— Oui, me dit le vieux quand la dame eut refermé sa porte, ces bêtes-là, ça se mêle de toutes mes affaires. Ça leur donne de l'importance. Comme chiens de garde, ça n'existe pas. Ça ne ferait d'histoires à personne, parce que, voyez-vous, une malle, c'est à n'importe qui. On ne sait jamais. Dans *notre* métier, il faut se mettre bien avec la clientèle. — A l'appui de cette maxime, la galante blonde vint se caresser et se coucher à mes genoux. — Tous les chiens ne sont pas comme ça. D'accord. Je vous voyais tantôt au marché essayer de causer avec le gros noir. Mais celui-là, il était de garde tout seul à sa voiture. Tenez, monsieur, rappelez-vous ce que je vais vous dire, ça peut vous servir à l'occasion : ne parlez jamais à un chien pendant qu'il est en sentinelle. S'ils sont deux, vous risquez de n'être pas mal reçu, ça se voit ; mais un seul... c'est plus rare.

Il me fit voir que son équipage pouvait donner un coup de collier, dans une côte.

— Mais, théoriquement, demandai-je, pourquoi faire travailler les chiens ?

— Il n'y a pas de théorie qui tienne. C'est logique. Parce que le chien a de l'esprit. Ça connaît le bien et le mal, — l'injustice surtout. Si vous voulez lui faire plaisir, donnez-lui un poste de confiance. Ça flattera son amour-propre, ça lui fera une raison de se dévouer. Tout comme une femme ! Tenez, cette petite-là, elle a trois chiots à la maison. Elle va leur donner à déjeuner, bien gentiment. Mais si je la laissais chez nous, l'après-midi, ce soir, elle mordrait son homme, elle serait folle de jalousie. Une vraie femme, je vous dis ! Et puis encore, c'est logique, le chien est trop intelligent pour ne rien faire : ça le vexe, vous comprenez.

Un pays où les hommes, les femmes, les enfants *et les chiens* tiennent le travail pour une part normale de l'existence, est un pays qu'on n'« a » pas comme on veut. Cette vertu de labeur s'accompagne d'une habitude d'économie

en toutes choses, qui fait que le reste ne coûte plus rien.

Encore un petit exemple. A Paris, dans un grand bureau de poste, un commis de magasin se présente au guichet pour encaisser un mandat et s'en va en oubliant un sou sur le comptoir. L'employé de la poste était déjà occupé avec un autre client et ne prit pas garde à la chose. Mais deux dames fort bien mises qui attendaient leur tour rappelèrent aussitôt le commis distrait, avec ce ton précis et un peu saccadé que la Française n'emploie que pour les affaires sérieuses. « Monsieur, vous oubliez un sou ! » Ce n'était pas la somme qui importait, c'était le principe. Ladrerie, tant qu'il vous plaira. Moi, je la trouve respectable. C'est un élément de simplicité : l'habitude de se priver, l'acceptation d'une vie dure, qui fortifie le tissu moral comme les cailloux qu'elles avalent facilitent la digestion des poules ; et cela permet en revanche toutes les extravagances en paroles et en discours. L'habitude du gaspillage invétérée chez l'Anglais explique son parti-pris non moins invétéré de mutisme et de dédain.

J'arrivai ainsi, après de longues années de pratique, à cette idée qu'il existe en France une civilisation au moins aussi vieille que la nôtre ; également complète, pour ne pas dire « suffisante » ou satisfaite d'elle-même ; également incompréhensible, mais complémentaire de la nôtre. Tout ce qui s'est développé de valable en fait de culture humaine depuis la chute de Rome m'apparaissait comme le produit d'un de ces deux pays : les systèmes plus récents n'étant que brigandage et sentant ou le tyran ou le parvenu. D'où il résulte que si la civilisation doit continuer à vivre, son avenir repose entre nos mains unies.

Voilà l'idée qui se cristallisait, se *précipitait*, comme on dit en termes de chimie, formait le résidu de ces conversations, de ces contacts et de ces expériences menues ou importantes que je viens de raconter, et qui composent la première partie de ces Souvenirs.

RUDYARD KIPLING.

(Traduction de M. Louis Gillet).

(A suivre.)

L'ORAGE SUR LA MAISON

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Dès son mariage avec Juliette, Bernard des Pradiers lui avait promis de louer un appartement à Paris afin d'y passer les mois d'hiver; la guerre était survenue et ce projet ne s'était pas réalisé. Toute l'année la jeune femme vivait auprès de ses beaux-parents; pendant la mauvaise saison dans l'hôtel des Pradiers, une ample construction du XVIII^e siècle, à la fois solide et gracieuse, qui s'ouvrait sur la principale rue de Gérard et s'entourait d'une haute grille de fer forgé, l'été dans le grand logis de Vardeilles où elle aimait à s'isoler et où l'on s'était habitué à son humeur secrète et rêveuse.

En 1916 elle avait servi, sous le sarrau d'infirmière, à l'hôpital de Gérard qu'elle quitta en 1917, malgré l'indéfinissable ardeur qui l'attirait au chevet des mutilés. En ce temps-là, les mauvaises langues assuraient qu'elle était coquette, mais les plus malveillants ne pouvaient lui reprocher un acte répréhensible, une parole trop libre. Pourtant, elle eut à souffrir d'une malignité vigilante qui l'enserrait en silence. La nouvelle de la mort de son père et de son frère arrêta d'un coup les ragots, et désormais on s'interdit de parler d'elle trop légèrement. Elle vécut, aussi bien à Vardeilles qu'à Gérard, dans une sorte de retraite volontaire, où l'on voyait

Copyright by Charles Silvestre, 1933.

(1) Voyez la Revue du 15 février.

beaucoup de dignité ; on l'excusait de ne pas faire de visites, comme si la mort, en s'abattant tout près d'elle, lui avait donné des droits mystérieux. Quand elle sortait, on la voyait le plus souvent en compagnie de son beau-père, qui semblait la protéger. Chaque semaine, elle passait une journée chez sa mère qui savait alors garder dignement son deuil. Elle ne fréquentait aucun jeune homme, sauf Jacques Nantiat que l'on regardait comme le meilleur compagnon de Bernard. On louait sa fidélité à un mari revenu des armées malade et désemparé ; mais on remarquait qu'elle devenait de plus en plus taciturne et mélancolique.

Le dernier séjour qu'elle avait fait au sanatorium, auprès de Bernard, l'avait laissée faible et triste. Elle passait une grande partie de son temps à lire des magazines qui évoquaient la grande vie parisienne. Souvent elle se regardait au miroir, épiait longtemps sur son visage les moindres signes d'une vieillesse encore lointaine. Depuis six mois, elle commençait à se farder, mais légèrement, avec une sorte de crainte, en effleurant à peine sa bouche et les bords de ses paupières.

Ce jour-là, Juliette, qui s'était levée tard selon son habitude, vers onze heures, ouvrit les fenêtres de sa chambre. La matinée était belle, le ciel d'un bleu clair et vif. Le jour d'automne entraînait dans la pièce, et sa lumière diffuse apportait une rousseur de feuillage, une secrète couleur de sang qui se dessèche. Elle quitta sa chambre et vint s'asseoir au salon. Elle resta quelque temps immobile, tendue par une sourde force intérieure, qui gonflait sa poitrine où le souffle devenait plus lent. Ses sourcils se relevaient en pointe d'angoisse au-dessus des longs yeux ternes et fixes ; elle avait cette apparence singulière qui fait dire aux bonnes gens : « Elle est ailleurs. » Ses paupières battaient lentement, et parfois, très vite, comme à quelque approche soudaine et silencieuse. Peu à peu, elle reprit sa figure ordinaire, ses sourcils s'abaissèrent, et ses regards retrouvèrent leur éclat. Elle frissonna et se dressa brusquement comme saisie d'un grand froid ; elle prit un petit briquet, alluma dans la cheminée les brindilles que l'on avait placées sous un amas de rondins et se releva bientôt, souriant au feu qui pétillait. Elle entendit les rires de Cali et de Riri, s'approcha d'une fenêtre et vit ses enfants, en plein soleil, jouer à la balle sous la surveillance de M. Palet.

Puis elle s'approcha du bonheur-du-jour, toucha un tiroir sans l'ouvrir, et, comme pour chercher une diversion nécessaire, elle plaça un disque sur le phonographe. Un chant de violoncelle vibrait avec une si grande douceur qu'elle avait la sensation d'être enserrée lentement, saisie à la gorge. Lorsqu'il s'achevait, elle ramenait l'aiguille à la première mesure. Enfin, elle referma le coffret sonore et sortit du salon. A ce moment M. des Pradiers, qui quittait la salle d'études, courut vers elle.

— J'ai d'excellentes nouvelles de Bernard, ce matin, s'écria-t-il. Il vous écrira bientôt une longue lettre. Sans la mauvaise saison, nous irions tous les deux au sanatorium, et nous le ramènerions ici. Il paraît qu'il a de l'appétit.

Il parla quelque temps encore et, tout à coup, il donna une forte tape sur l'épaule de Juliette :

— Qu'est-ce que vous dites de cela ?

Elle sursauta et repartit à voix basse :

— Vous m'avez fait mal... Je suis bien contente...

— On aurait dit que vous deviniez ma joie, vous avez mis une jolie robe fraîche.

Il l'invita à se promener dans le parc. Il se mit à marcher si vite qu'elle avait peine à le suivre ; puis il s'arrêta brusquement et s'écria :

— Vous ne paraissez pas bouleversée de plaisir, lorsque je vous apprendis que Bernard va mieux !

— Je ne parais pas bouleversée, et je le suis, bien plus que vous pouvez le penser, reprit-elle d'une voix blanche.

Il la regarda avec tendresse et s'aperçut qu'elle pâlisait d'émotion. Il soupira :

— Les hommes sont toujours un peu grossiers. Ils ne connaissent pas les beaux sentiments cachés.

— Peut-être, dit-elle en souriant.

— Mais moi, je suis un grand égoïste ; j'aurais préféré vous voir sauter et même danser de joie, vous savez... Je ne vous aurais pas défendu de manifester votre plaisir. Chacun sa nature, pardonnez-moi.

Il revint sur ses pas ; elle l'accompagna docilement, en silence. Le soleil montait dans le ciel limpide, les ombres s'arrondissaient autour des fusains et des buis taillés. Parfois, un cri de pintade vagabonde courait dans l'air ; des meugle-

ments s'échappaient des étables de la Réserve et retentissaient longuement. Il y avait des vols de pigeons sur la terrasse, à la pointe de la tourelle.

M. des Pradiers raconta une espièglerie de Cali qui s'était diverti aux dépens de M. Palet. Quand ils rentrèrent dans la maison, Juliette dit à son beau-père :

— Lorsque Cali aura fini son heure d'études, vous lui direz de venir me parler. Je veux le gronder...

— Peut-être, mais ne le grondez pas trop fort, aujourd'hui.

— Je sais que tu n'écoutes pas comme il faudrait M. Palet, dit-elle à Cali quand il eut refermé la porte. Tu ne dois jamais rire, lorsqu'il donne ses leçons.

— Il est drôle, vous savez...

— Un professeur n'est jamais drôle. Promets-moi de te corriger, dit-elle.

Elle vint s'asseoir sur un petit divan ; Cali la regarda avec anxiété, et lorsqu'il vit sourire ses yeux, il s'élança et se blottit contre elle.

— Pas si fort, tu chiffonnerais ma robe.

Mais il lui jeta les bras autour du cou et s'empara d'elle avec un élan irrésistible. Il se mit à lui donner des baisers avec une joyeuse fureur. Elle se défendait en riant.

— Un autre ! encore un autre ! disait-il. Un pour les yeux, un pour le bout du nez, un pour le menton, un pour papa qui va revenir.

Il se recula soudain ; il s'aperçut qu'elle changeait de figure. Il dit à voix basse :

— J'ai donné l'auto pour qu'il guérisse.

Il levait sur elle ses yeux fauves et l'interrogeait sans le savoir avec une force irritante. Elle posa ses mains qui tremblaient sur les épaules de Cali, et brusquement des larmes roulèrent sur ses joues. Il la regardait avec stupéfaction. Il n'arrivait pas à comprendre comment ses paroles avaient pu éveiller une douleur qu'il sentait si vive. Il s'écria plusieurs fois :

— Maman, il ne faut pas pleurer, je vous promets d'être sage.

Elle attira Cali contre sa poitrine et l'embrassa sauvagement ; elle le tenait si étroitement qu'il enrageait de ne pouvoir lui rendre ses baisers. Mais il défailait de joie, comme

s'il retrouvait un grand bonheur indéfinissable. Elle desserra son étreinte et lui dit :

— Il ne faut pas te tracasser... Tu as un bon grand-père. Il t'aime au moins autant que moi, je le sais bien.

— Quand il embrasse, sa barbe pique... Il sent le tabac... Je vous embrasserais cent fois, mais lui, deux ou trois fois, ça suffit. Vous sentez bon comme une fleur..

Il enfonça les mains dans ses poches et redit, d'un air sérieux :

— Comme une fleur...

Elle se mit à rire, et lui dit :

— Je vais faire tourner le phono. Aujourd'hui, tu pourras danser.

Riri, qui entraît, vint embrasser sagement sa mère. Elle dit, en faisant une moue de jalousie :

— Vous auriez pu m'appeler, moi aussi...

Juliette remonta le phonographe et plaça un disque de charleston. Un air trépidant s'éleva, des grignotements de bois sec, des coups de cymbales et d'étranges nasillements, qui soutenaient un chant rauque de saxophone.

Riri commença à frapper le tapis, de ses pieds lancés en cadence ; Cali sautait et sursautait devant elle. Face à face, ils bondissaient par saccades régulières, les yeux fixes et luisants, tandis que leurs bras se balançaient assez mollement. Juliette se mit à battre des mains ; et tout à coup, elle dansa, les hanches et les seins frémissants, avec une sorte de gravité brûlante sur tout le visage, comme si elle ne voyait pas ses enfants qui se démenaient près d'elle, mais un partenaire embrasé. Lorsque la danse s'acheva, elle poussa un fort soupir et s'élança pour arrêter le plateau tournant.

A cet instant, Renée entra et annonça que le déjeuner allait être servi...

Après le déjeuner, M^{me} des Pradiers regardait Juliette assise dans un profond fauteuil, et qui fumait une cigarette. Elle dit brusquement :

— De mon temps, une femme avait plus de grâce avec un brin de fleur à la bouche, sans vous offenser, Juliette...

— Laissez, riposta M. des Pradiers. Il faut bien que les

femmes prennent quelques défauts aux hommes ; elles n'en auraient pas assez.

Il dit cela en allumant sa pipe ; Annette et sa belle-fille ne purent s'empêcher de sourire.

— Voilà plusieurs jours que M. Nantiat ne vient pas à Vardeilles, dit M. des Pradiers. Il doit avoir quelque ennui.

Annette s'écria :

— N'auriez-vous pas assez de vos ennuis à vous ? Au lieu de penser à autrui, vous auriez mieux fait d'aller dans votre maison de Gêrac, ouvrir vous-même les fenêtres au soleil. Vous vous cassez la tête, en pensant aux ventes de bois de Jacques Nantiat. S'il veut gaspiller son bien, c'est son affaire.

— Oh ! Nénette, soupira-t-il, en s'efforçant de rester paisible, oubliez-vous que je considère Nantiat comme un vrai fils ? Oubliez-vous qu'il s'est toujours montré pour nous d'une délicatesse rare, en maintes circonstances ? La guigne le guette, sa mère et lui, je dois le faire profiter de mon expérience. Enfin, Nénette, nous l'avons connu dès le jeune âge... Je pense à ce temps-là, avec plaisir.

Elle reconnut que Nantiat était un garçon charmant ; et elle ajouta :

— Quant à moi, je n'ai d'autres enfants que ceux-là qui m'ont été donnés par la nature. Il m'en reste un seul et toutes mes pensées sont à lui...

— Ne comprenez-vous pas que c'est mon grand amour pour Bernard qui me porte ainsi vers Jacques Nantiat ? Ne voyez-vous pas la grandeur de ce sentiment ?

— Pas beaucoup, je suis quelquefois très myope, dit-elle en riant.

Il répliqua, d'une voix tremblante :

— Je suis persuadé que l'on ne saurait jamais avoir trop de cœur. Je connais bien mon devoir. Vous avez le vôtre, Nénette... Il y a des choses qui vous dépassent, bien que je vous tienne pour une personne intelligente. Mon âge, ma connaissance de la vie, me permettent de me conduire dignement. Je dois dire que j'ai eu maille à partir avec Mimin...

— Je ne vous donne pas Mimin comme un modèle, reprit-elle. Laissez-le tranquille...

— Pardonnez-moi... Vous savez que nous irons, demain, chasser la bécasse. Vous n'aurez pas à vous déranger ; nous

emporterons des provisions et nous déjeunerons chez mon ami Bonnier. Viendrez-vous, Juliette?

— Je ne sais pas.

Elle se tourna vers Annette des Pradiers, et demanda si elle pourrait accompagner ces messieurs. M^{me} des Pradiers s'écria qu'elle n'y voyait aucun inconvénient; une promenade ne pouvait lui faire aucun mal, bien au contraire.

— Quand j'étais jeune, reprit-elle, j'allais souvent à des parties. Le plein vent dissipe la mélancolie... Vous avez une petite figure de papier mâché; amusez-vous bien, mon enfant...

Alors Juliette lui dit qu'elle irait, ce soir, chez sa mère.

— Vous lui direz le bonjour, il y a un siècle que je ne l'ai vue, répliqua Annette. Nous n'avons pas tout à fait le même esprit; il est vrai qu'elle est bien plus jeune que moi.

Elle s'en alla. M. des Pradiers garda un moment le silence; il paraissait soucieux et passait les doigts dans sa barbe, comme s'il voulait en tirer quelque pensée claire. Il reprit sa pipe et dit à Juliette :

— J'ai peut-être fait de la peine à Nénette, mais quand il s'agit de certains sentiments, je ne peux pas transiger. L'amitié est une chose sacrée et rare... S'il y avait plus d'amitié dans l'air, tout serait sauvé, tout ce qui est difficile s'aplanirait dans un rayon. Mon fils et Jacques Nautiat connaissent ce sentiment. Tenez, je n'ai pas voulu rappeler, devant Nénette, un fait qui l'aurait couverte de confusion. Elle l'avait oublié, mais je n'oublie pas. Eh bien! je vais le rappeler devant vous : il y a bientôt dix-sept ans, Bernard se baignait dans la rivière; il faisait très chaud; c'était en été. Comme il ne savait pas nager en ce temps-là, il restait un peu sur le bord, l'eau lui montait à peine jusqu'au ventre. Jacques, qui se tenait sur la rive, dit à Bernard de ne pas aller plus loin, mais mon fils ne l'écoutait pas; tout à coup, il perdit pied, et le flot qui est rude à cet endroit l'entraîna vite. Il se mit à crier : « A mon secours, je m'enfoncé ! » Mais Jacques s'imaginait qu'il faisait quelques grimaces de jeune homme pour lui donner peur. Enfin, il aperçut le danger... Il était tout habillé et ne prit pas le temps d'enlever ses vêtements, il s'élança vers son ami. Il était grand temps; Bernard était presque sans connaissance. Il le soutint longtemps hors de l'eau, mais comme il n'était pas grand nageur et que ses habits l'embarrassaient, ils se

seraient noyés tous les deux, si mon métayer Dubost n'était pas accouru à ses cris. On mit une barque à flot... Cela compte, n'est-ce pas? Il y a d'autres faits de ce genre, que j'ai soigneusement notés dans ma mémoire. Que pensez-vous de cela, Juliette?

Elle s'écria, avec une sorte de frayeur, qu'il s'agissait d'un rare dévouement. Elle était bouleversée d'une émotion qui ravissait M. des Pradiers. Elle s'apaisa et dit que sa mère devait l'attendre à Gêrac.

— Je vous aurais accompagné avec plaisir, dit-il, mais je lui ai fait une visite, l'autre jour. Il me semble qu'elle a changé de plumage...

— Il faut être de son temps, répliqua-t-elle.

Elle se coiffa d'un chapeau couleur feuille morte, courut au garage, fit sortir sa petite voiture et prit la route de Gêrac. Elle gagna la Grand Rue et s'arrêta devant la boutique de M. Clat, le coiffeur.

Puis elle remonta dans sa voiture et gagna la rue des Victoires. Sa mère, qui guettait sa venue, s'élança vers elle et l'étreignit avec une sorte de force goulue. Juliette connaissait depuis son enfance cette avidité qui l'agaçait toujours, lorsqu'elle se manifestait en présence de personnes étrangères. Tandis qu'elle entrait dans le salon, elle n'écoutait pas les cris de la tendresse maternelle; ce n'était à ses oreilles qu'un bruit qu'il fallait accepter, les signes d'un rite familial.

M^{me} Plantier s'assit près de la cheminée et, comme d'habitude après ses accès de joie, elle paraissait essoufflée, toute fébrile. Elle prononça enfin des paroles claires en attirant près d'elle une chaise basse :

— Assieds-toi, mon cher trésor, bien près de moi. Je t'ai attendue avec impatience; ce bon M. Clat t'a vue avant moi. Tu es jolie à la perte de ton âme, pauvre chérie.

Elle dit plusieurs fois, à voix basse : « Pauvre chérie », et se mit à pleurer. Les larmes roulaient au bord de ses yeux bouffis, perlaient sur le fard gras, et s'arrêtaient dans les rides de la bouche. Juliette en voyait une qui tremblait à la pointe du menton; elle s'affligeait de ce spectacle désagréable.

— Il ne faut pas pleurer, dit-elle. Cela ne change pas les choses.

— Oui, mais je souffre. On ne peut m'empêcher de souffrir

dans le cœur de mon enfant. Ta vie est perdue, tu es sacrifiée. A ton âge, dans les villes de garnison, je menais une existence heureuse, je recevais des hommages, en tout bien tout honneur, n'est-ce pas ? La femme sans hommages est une rose sans soleil, mon cher trésor, ma belle colombe.

Juliette la regarda en souriant; et tout de suite elle vit se refléter son sourire sur la figure désolée.

— Je ne devrais pas vous dire mes petits ennuis, soupirait-elle.

— Je te maudirais; je veux tout savoir, partager ta peine et ta joie. Eh bien! tu es enfermée dans un cercle, nous ne pouvons pas le briser. Tu ne jouis pas de la fortune. Je n'aurais jamais dû permettre un mariage comme cela... Il est vrai que l'on apprend à tout âge, et trop tard. Ton mari devait vivre avec toi, à Paris, au moins six mois de l'année et tu végètes dans cette province...

— Ne rappelez pas toujours ces griefs, maman. La maladie de Bernard a empêché la réalisation de nos projets. Je dois accepter l'inévitable.

M^{me} Plantier se leva et s'écria qu'elle ne pouvait accepter de voir son cher trésor s'étioler dans l'ombre.

— C'est inhumain, c'est même ignominieux, reprit-elle. M. des Pradiers m'a fait une visite l'autre jour. J'ai été lâche, j'aurais dû lui dire son fait. J'aurais dû lui dire : « Vous me parlez toujours de votre fils qui est un excellent garçon, mais croyez-vous que ma fille soit heureuse ? Il faut que ma fille soit heureuse ; le reste n'est rien. » Il radote, il m'a dit que tu portais dignement le poids du malheur. Eh bien! je ne veux pas de ce poids sur tes petites épaules. Si cela continue, je ferai un grand éclat, et je casserai les vitres. Il me regardait avec des yeux ronds, comme s'il ne me trouvait pas assez décrépite. Quand il est entré, je jouais la jolie danse que tu connais : j'ai bien vu qu'il me désapprouvait en silence ; il levait son nez pointu, reniflait, agitait son chapeau. Il pensait peut-être que je devais avoir l'air d'une vieille femme. Eh bien, non! j'ai encore mon charme. Je ne m'attarde pas à des usages désuets, je m'adapte. Si j'avais assez d'argent, je jetterais dehors toutes ces vieilleries que tu vois, tous ces fauteuils à capitonnage, j'achèterais des meubles modernes et des tentures de couleurs vives. Je ne peux pas, je ne fais pas ce que je

veux... Je suis épiée; quelques vieilles femmes qui portent d'in vraisemblables jupes noires, des couvre-chefs épouvantables sur leur tête pleine de pensées venimeuses, se moquent de moi, parce que j'ai des amours de chapeaux, des robes qui ne viennent pas de la boutique du chiffonnier. Je m'en fiche. Je les dédaigne; leur surnoise moquerie m'honore. Comme moi, tu fais bien de ne pas te mêler à la société de ces gens-là...

Elle parla longtemps sur ce ton, avec une étrange violence. Juliette, habituée à ces façons, attendait que sa mère eût jeté toute sa bile. Elle s'apprêtait à dire quelques mots, lorsque M^{me} Plantier reprit en baissant la voix :

— Je ne voudrais pas que mon ombre même pût m'entendre, mon cher trésor... Le marchand de primeurs n'a pas craint de dire à la cuisinière que j'avais un amant. Je te jure sur ce que j'ai de plus sacré qu'il n'en est rien. Ce sont des rumeurs infâmes. Je pourrais avoir un ami de cœur, je suis encore désirable, mais je garde ma dignité. Je reçois les hommages et m'en tiens là. Lorsque je passe dans la rue, je sens tous les regards me suivre, je vois des rideaux se soulever, et s'entrebaïller des fenêtres. Mais je t'avoue que j'ai dû repousser un monsieur trop entreprenant, et même lui interdire ma maison. Voilà, on ne me pardonne pas d'être élégante et de ne pas me mêler aux ragots. Toi, tu échappes à la malignité. Tu es couverte par la réputation des Pradiers. Je dis bien : couverte. Tu as une allure de souris. Tu ne parles pas beaucoup. Tu es prudente... Il faut que je te dise, mon cher trésor, que M. des Pradiers m'a demandé si tu avais couché plusieurs fois ici... Tout naturellement, j'ai répondu comme il le fallait. Je ne me suis pas coupée. Tu peux te fier à ta mère.

— Comment vous a-t-il posé cette question ?

— Il ne me l'a point posée. Il n'avait même aucun doute. Il sent bien que tu as besoin parfois de toute mon affection. Il a compris que tu voulais changer d'atmosphère, près de moi. Dans le chagrin, une mère est indispensable. J'avais fait avertir la vieille des Pradiers, que je voulais te garder un ou deux jours. C'était bien simple. Aurait-elle compris, la pauvre femme, que tu avais besoin d'aller à Poitiers, de changer d'air?...

— Je mourais d'ennui... J'ai passé une soirée au concert,

une autre au cinéma. J'ai vu un très beau film. J'ai acheté quelques objets nouveaux pour mon salon. Ces sorties me permettent de vivre ; je ne suis pas exigeante. Je souffre de me cacher ainsi ; ni mon beau-père ni ma belle-mère ne peuvent comprendre mon état. J'aime bien Bernard, mais il ne sera plus pour moi ce qu'il était, même s'il pouvait guérir... Et je crois qu'il guérira.

— Pauvre petite sacrifiée ! Bernard ne sera plus le garçon vigoureux que j'admirais. Tu vivras près d'un homme aigri. Il te faudrait un compagnon enjoué, toi qui es naturellement mélancolique. Mais c'est comme cela ; il ne convient pas de récriminer. Tu es sous la coupe d'un beau-père qui n'entend rien à la vie. Ne pourrais-tu pas le dominer, l'amener à faire tes volontés ? Dans la maison, tu devrais être la maîtresse.

— Cela n'est pas possible ; Bernard, seul, lorsqu'il était bien portant, pouvait imposer une certaine façon de vivre, dont je rêvais. A présent, il me semble que c'est trop tard.

Elle s'arrêta de parler et soupira ; ses longs yeux se dilataient d'angoisse et resplendissaient sourdement. Elle dit, à voix basse, que M. des Pradiers était d'une grande délicatesse : il lui montrait beaucoup de bonté, mais elle sentait qu'il ne pouvait comprendre certains sentiments. Elle avait pris le parti de se replier et de se taire.

— C'est peut-être le plus sage, pour l'instant du moins, s'écria M^{me} Plantier. Mais je mettrai bon ordre à cela. Cali et Riri ne viennent pas ici assez souvent. Je réprouve l'éducation que leur impose leur grand-père. Ils devraient fréquenter l'école de Gêrac ; ils gagneraient beaucoup à se frotter à d'autres élèves ; ils apprendraient de bonne heure à lutter. On les élève dans une boîte à coton. M. des Pradiers satisfait son orgueil.

— Maman, ne dites pas cela. Il n'a pas d'orgueil. Il s'agit seulement d'une habitude de famille, et je crois que les enfants sont assez bien élevés. Ils ont le temps de connaître un monde méchant. M. des Pradiers s'occupe beaucoup de leur éducation. Il enseigne même le latin à Cali.

— Cet homme veut donc singer les professeurs ? Pourquoi torturer cet enfant qui aura des rentes ?

— On ne sait jamais.

— En tout cas, ce ne sont pas tes histoires de Romains

qui lui donneraient à manger. Ton père m'a souvent cassé la tête avec de pareilles balivernes. Parle-moi des arts d'agrément ! J'ai connu beaucoup de petits lieutenants qui se poussaient dans le monde en faisant de l'aquarelle ou des sonnets de circonstance. Deux ou trois, qui jouaient du violon et même de la flûte, ont épousé des jeunes filles avec le sac. Te souviens-tu du jeune capitaine Petipont ? Eh bien ! quand il jouait de son violoncelle, il devenait d'une étrange beauté ; une grande mèche de cheveux blonds retombait sur sa figure pâle. Il portait un corset comme une femme ; il était charmant. S'il n'avait pas joué du violoncelle, il n'aurait pas baissé la tête, cette mèche de cheveux n'aurait pas caressé son front pensif, M^{me} du Cygne ne serait pas devenue folle de lui. Cali ne joue encore d'aucun instrument. Mais je ne sais pas si le violoncelle a autant d'importance aujourd'hui...

Elle s'aperçut que Juliette ne l'écoutait pas ; elle ouvrit le piano et joua un air de fox-trott. Elle reprit longtemps les mêmes cadences et se donna le plaisir de les enjoliver à sa façon. Elle frappait fort sur les touches et relevait la tête en arrière. Juliette vint la toucher à l'épaule ; elle sursauta et dit en riant :

— Cet air ferait danser des chaises...

— Arrêtez-vous un peu de jouer, maman. Il faut que je revienne à Vardeilles. Je voudrais vous demander un petit service : j'ai encore besoin de mille francs.

M^{me} Plantier referma brusquement le clavier et se retourna vers Juliette qui reprit d'une voix très douce :

— J'ai encore besoin de mille francs.

M^{me} Plantier respira avec force et bégaya :

— Tu devais me demander cela tout de suite, mon pauvre trésor ! Tu pouvais aussi attendre que j'aie fini le fox-trott. Maintenant, je n'ai plus envie de jouer du piano.

Elle avait la figure maussade d'une dormeuse qui faisait un rêve agréable et que l'on venait d'éveiller brusquement.

— J'aurais pu vous demander cela tout de suite, mais j'hésitais. Vous m'avez déjà donné beaucoup. Cinq mille francs, il y a six mois. Ou plutôt, prêté.

— Une mère ne prête pas ! s'écria M^{me} Plantier. Elle donne, elle veut toujours donner à sa chérie !

Elle se leva tout à coup, et frappa du poing sur le couvercle

du piano qui fit entendre un grondement sourd. Elle agita ses mains potelées, et les appliqua sur son visage qui devenait rouge de colère.

— On te crucifie, mon cher trésor, mon petit poulet déplumé; tu montes un dur calvaire. Je peux dire que tu gagnes le ciel. Est-ce que ce vieil avaricieux des Pradiers, ce marchand de bonnes paroles, ne pourrait pas te donner plus d'argent? A la fin, on me fera sortir de mes gonds. Que l'on prenne garde! Je moucherai ce vieux grigou, une fois pour toutes. Jusqu'à présent, je suis arrivée à me maîtriser, mais je dirai aussi ses vérités à sa femme qui ne pense qu'au train-train de sa maison. Je secouerais ta belle-sœur qui est sournoise et laide comme le péché. Je ferai mettre à la porte ce M. Palet, un professeur à la manque et que l'on paye à ne rien faire. Je saurai dénicher de l'argent, moi. Je n'accepterai pas que l'on affame mon enfant! Mon enfant, c'est sacré. On veut empoisonner mes derniers jours et me faire vieillir avant l'heure. On veut me faire crever de chagrin, mais je te défendrai jusqu'à l'agonie. Ils s'acharnent à te chambrer, ils te feront périr dans une ratière! Je ne céderai pas, lorsqu'il s'agit du bonheur de mon enfant. Comment? Tu ne peux pas tenir tête à ce vieillard, lui imposer tes volontés!

Elle jeta encore quelques cris, qui se changèrent en gémissements; elle marcha de long en large, empoigna un fauteuil à roulettes, et le fit pivoter, changea machinalement de place des petits cadres de peluche. Et soudain, elle aperçut dans la grande glace de la cheminée sa figure toute défaite, aux yeux bouffis; elle recula comme si une personne étrangère venait d'entrer dans le salon. Enfin, dominée par son reflet, elle s'affala sur un divan, et poussa des soupirs entrecoupés de hoquets. Alors, Juliette vint s'asseoir près d'elle; à plusieurs reprises, elle l'embrassa et murmura quelques paroles de tendresse, comme s'il s'agissait d'apaiser une grosse enfant coléreuse.

— Je peux m'emporter, dit enfin M^{me} Plantier. Ça n'avance à rien. Je suis sans défense. Je voudrais être riche comme Crésus, tu ne manquerais de rien. Toi qui devrais avoir la richesse d'une reine!... Toi qui es une vraie reine!... Mais j'aurai la joie de ramener à l'ordre ton vieux grigou de beau-père. Dès demain, et même ce soir, j'irai à Vardeilles avec

toi. Ils m'entendront! Avant-hier, M. Lajudie est venu à la maison. C'était mon jour. Il a été délicieux; c'est un homme de bon sens, et même de parfait conseil. Il m'a dit ce qu'il pensait de son beau-frère; il n'a pas mâché les mots. Il m'a assuré que M. des Pradiers voulait sauver de la ruine les Nantiats. Le fils est charmant, mais c'est un fruit sec. Lorsqu'il t'a fait demander en mariage, je n'ai même pas répondu... Eh bien! le bonhomme est complètement fou. M. Lajudie a voulu lui donner quelques avis. Ils ont été mal reçus. Ce vieillard ne voit pas que toute sa fortune devrait être dans tes mains, jusqu'à la moindre parcelle. Tu es jeune, ce n'est pas dans dix ans que tu pourras te distraire...

Juliette reprit, d'une voix tranquille :

— Je n'ai pas voulu vous interrompre, mais je dois vous dire la vérité. M. des Pradiers est très bon pour moi. Jamais, vous entendez, jamais, je n'ai eu à me plaindre de lui. Depuis que Bernard est au sanatorium, il me donne quinze cents francs par mois, et je ne peux vraiment demander davantage. Il aurait le droit de trouver excessive une somme supérieure. En toute occasion il est très délicat. On ne saurait lui faire le reproche de trop aimer Bernard; je l'approuve absolument et souffre avec lui. Si Bernard n'avait pas été malade, toute ma vie aurait été changée, sans doute. Mais il est impossible de lutter contre sa destinée. M. des Pradiers ne m'aurait pas empêchée d'aller à Poitiers ou ailleurs, pour me distraire; il aurait peut-être voulu m'accompagner par bonté, avec le désir de me protéger. J'ai préféré à tort ou à raison lui cacher ces petits voyages. Il est vrai que j'ai trop dépensé; des brimborions à la mode coûtent terriblement cher, et souvent je ne suis pas raisonnable. Maman, je ne suis pas parfaite. Il est vrai aussi que je m'ennuie, et le mois prochain, il faut que je fasse un autre petit voyage. Il y a là-bas un médecin renommé; je ne suis pas malade, mais j'ai besoin d'une bonne consultation. Un peu de neurasthénie, pas autre chose...

— Tu pourrais dire tout simplement cela à M. des Pradiers. Puisqu'il est si bon, il te donnera un peu plus d'argent.

— Non, maman. J'aime mieux lui cacher mon état de nervosité. Il m'accablerait de ses représentations. Comme les autres fois, je dirai que j'ai passé quelques jours chez vous... Cela est tout naturel... Vous me garderez le secret.

— Je serai secrète, mais il m'est difficile de te donner en ce moment mille francs. J'ai beaucoup de notes à payer. Je dois deux cents francs à M. Clat pour ses teintures qui ne valent rien ; je ne parle pas du boucher et de la couturière... J'ai ma pension, et tu connais mes revenus... Presque rien.

Juliette l'attira contre elle, et lui passa les bras autour du cou ; elle murmura :

— Petite maman, ne me donnez que huit cents francs, cette fois...

— Non, mon cher trésor, je veux te donner la somme entière.

Elle quitta la salle et revint bientôt ; elle remit à Juliette le billet plié en quatre, en disant que les fournisseurs attendraient : Crédit n'était pas mort. Elle regarda sa fille avec passion, et soudain elle l'étreignit dans ses bras et lui couvrit le visage de baisers.

— Je vous aime bien, dit Juliette en échappant à son étreinte. Je vous rendrai bientôt toutes ces sommes...

Le soir descendait ; peu à peu les fenêtres blémisaient, des ombres pénétraient dans le salon. La grande glace de la cheminée prenait une étrange profondeur et des objets de porcelaine gardaient encore une lumière blafarde. Juliette vint s'asseoir au clavier et chanta *le Joueur de vielle* de Schubert d'une voix calme, grêle et pure, monotone. M^{me} Plantier fermait les yeux dans une immense douceur qui montait ; elle se balançait un peu, lorsque revenait le refrain. Comme la chanson s'achevait, elle dit :

— Encore... Tu chantes ça comme une merveilleuse petite pauvre. Tu gardes toujours la même voix qui toucherait une pierre. Tu serres le cœur, avec rien.

L'ombre s'épaississait davantage, et la fragile voix de Juliette s'y mêlait avec une tranquillité inexprimable dans un domaine de rêve. M^{me} Plantier alluma la lampe. Mais Juliette referma le clavier et s'écria qu'elle devait partir.

— Une autre fois, dit M^{me} Plantier, tu me raconteras les films que tu as vus. J'ai beaucoup admiré un film d'amour...

Elle s'approcha de sa fille et sa bouche tremblait :

— Il faut que tu sois heureuse quand même, murmura-t-elle. Il faut...

Comme Juliette l'embrassait, avant de partir, elle dit :

— Tu ne trouves pas ridicule que je fasse recolorer mes cheveux?... Je me demande si je dois lutter contre la vieillesse. Parfois, j'ai peur des mauvaises langues.

Juliette lui dit qu'il ne fallait pas écouter les personnes cancanières.

— Je les fais périr de jalousie, c'est toujours ça, dit M^{me} Plantier en riant.

Juliette fit un signe d'impatience et s'en alla.

II

M. des Pradiers se leva lorsqu'il entendit le deuxième chant des coqs. En étouffant le bruit de ses mouvements afin de ne pas réveiller sa femme qui dormait profondément, il s'habilla, revêtit son habit de chasse en velours côtelé, chaussa ses bottes de caoutchouc, et quitta la chambre. Il traversa son bureau et vint s'asseoir dans un réduit qu'il appelait salle de récréation et où il avait amassé une foule de souvenirs de son enfance et aussi de souvenirs de chasse ; au-dessus de la cheminée étaient accrochés une douzaine de fusils, les uns de modèles anciens, d'autres à percussion centrale, tous bien nettoyés et luisants. Personne autre que lui ne devait entrer dans cette pièce. A la clarté d'un lumignon électrique, toutes les choses qu'il avait entassées là, pendant sa vie, lui donnèrent un sourire ; les fusils miroitèrent agréablement à ses yeux. Il prit sa ceinture bien garnie des cartouches qu'il avait chargées lui-même, ouvrit la fenêtre et considéra le ciel qui ne blanchissait pas encore. Il mouilla son index et reconnut que le vent soufflait de l'ouest ; comme il refermait le vitrage, il aperçut M. Palet qui écarquillait ses petits yeux, sur le seuil.

Il sursauta et il lui dit :

— Restez donc dans le bureau, monsieur. Cette pièce m'est réservée. Je la ferme à clef d'habitude... Oui... Sapristi ! Allez vous asseoir dans la salle, elle est assez grande...

M. Palet ne bougeait pas, comme s'il était frappé de stupeur. M. des Pradiers lui posa la main sur l'épaule et l'entraîna dans le bureau.

— Que diable ! il faut vous asseoir. Je vais prendre mon fusil et ma gibecière... Vous auriez pu frapper en entrant...

— Monsieur... j'ai frappé... J'ai même frappé plusieurs

fois, et j'ai même toussé, sans être enrhumé... Je ne suis pas entré sans crier gare... Pardon, monsieur.

M. Palet était vêtu d'un habit en grosse toile verdâtre et des bandes molletières durement serrées lui faisaient des mollets de coq. Il tenait à la main un chapeau de feutre assez fripé, qu'il avait orné d'une plume de perdreau.

— Auriez-vous quelque nouvelle d'importance à m'annoncer ? demanda M. des Pradiers.

— M^{me} Renée est levée depuis un quart d'heure. Elle veut nous accompagner. Je n'ai pas aperçu M^{me} Juliette... Peut-être faudrait-il donner quelques coups de poings dans sa porte.

— Ne montrez pas autant de zèle ; il ne s'agit pas d'une expédition guerrière.

— J'ai oublié de dire que j'ai choisi sept bouteilles de vieux Pomard. J'ai pris la liberté de joindre à la caisse un bon flacon de cognac... Je m'excuse, vous aviez déjà choisi quelques fioles. J'ai réuni toutes ces bouteilles très soigneusement encapuchonnées de paille dans une valise que je porterai moi-même.

— Nous déjeunerons chez nos amis Bonnier, à Chantepie, dit M. des Pradiers. Ils ne verront pas nos bouteilles d'un mauvais œil. Ils étaient à l'aise, avant la guerre, mais aujourd'hui les rentes sont loin, en Russie, mon bon...

Ils allèrent dans la salle, et peu après Juliette entra, coiffée d'un chapeau de feutre, vêtue d'un tailleur feuille morte et haut guêtrée. On applaudit à sa vaillance.

— Renée viendra-t-elle ? demanda M. des Pradiers.

— Oui, et même elle s'est armée d'une carabine, dit Juliette.

Renée parut sur le seuil ; elle était habillée sans aucun goût, et l'on sentait cependant qu'elle voulait plaire, car elle s'était poudrée, mais très gauchement ; ses joues paraissaient enfarinées.

— Il est six heures et quart, dit elle, ces messieurs devraient être à Vardeilles.

M. des Pradiers sortit dans la cour et rentra bientôt, en disant que le vent tournait au nord.

On entendit la voiture de M. Nantiat ; M. des Pradiers se précipita à sa rencontre, jeta quelques exclamations de plaisir et traita de paresseux les arrivants. MM. Charmier et Nantiat

vinrent saluer Juliette et Renée. M. Palet avait couru au garage, afin de ranger soigneusement les paquets.

— Voilà le troisième chant du coq ! s'écria M. des Pradiers. Il faut plus d'une heure pour arriver à Chantepie.

Il ouvrit la porte du chenil et Musette gambada autour de lui. Il monta dans l'automobile et fit asseoir l'animal à son côté. Juliette et Renée prirent place sur les sièges, en compagnie de M. Palet qui amoncela des couvertures. M. Charmier annonça que M. Muque, le gros négociant qui était aussi maire de Gérard, les avait précédés à Chantepie.

— Passez les premiers ! cria M. des Pradiers à Nantiat. A vous l'honneur !

A ce moment, Annette, tout emmitoufflée, entrebâilla une fenêtre et recommanda la prudence d'une voix enrouée, qui semblait sortir d'une petite caverne.

— Au revoir, Nénette ! Nous reviendrons sains et saufs ! glapit M. des Pradiers.

Les voitures gagnèrent la route départementale ; à l'est, une trace blanche grandissait malgré le brouillard. Peu à peu, la lueur des phares s'affaiblissait dans une clarté grise, qui n'était pas encore le jour ; les arbres sortaient de la brume, reprenaient insensiblement leur forme. Les villages, qui s'égaillaient au bord du chemin, commençaient à s'éveiller.

M. des Pradiers conduisait sa voiture avec plaisir ; autour de lui, le pays qu'il connaissait depuis sa lointaine enfance menait une ronde secrète. Il saluait un petit bois de chênes, une métairie, une châtaigneraie qui s'ouvrait comme un manteau, un champ de topinambours, dont les fleurs de feu s'étaient éteintes sous le brouillard couleur de cendre. Il prit une route étroite, qui serpentait au flanc d'une colline, et peu à peu, tandis qu'il atteignait le sommet d'un plateau couvert de bruyères fanées, la campagne se déployait davantage, montrait ses terres limitées par des buissons et des arbres tailladés, ses cloisons touffues, ses sources, ses étangs qui luisaient dans l'ombre. Il évoquait les couleurs du printemps et de l'été sur le dessin des brandes et des prairies, et malgré la brume, il apercevait dans sa mémoire les ors fabuleux de genêts épanouis, les flammes vertes des prés, telles que les avaient vues ses yeux d'adolescent. Il avait tant de bonheur qu'il ne put s'empêcher de dire une parole d'amitié à Musette ; et soudain, une fraîche

lumière aiguë partagea des espaces bleuissants, peupla la solitude du ciel. Des branches s'éclairaient ; quelques toits devenaient roses, des fontaines flambaient. Au loin, une rivière s'éveilla dans un lit d'herbages, et M. des Pradiers connut une fois de plus la grande joie du matin.

Il traversa le bourg des Cluzaud ; la voiturette de Jacques Nantiat allait bon train, à quelque distance. Il s'écria :

— Nous ne sommes pas loin de Chantepie. Bonnier doit nous guigner avec sa lorgnette. Palet, ouvrez grands vos yeux. Voyez, le pays est révélé par le soleil, mais à petits coups. Il y a des parcelles de terre qui restent dans l'ombre et qui vont bientôt apparaître. Palet, la lumière galope partout... elle galope...

Il donna un coup d'accélérateur et fit retentir sa trompe en signe d'allégresse, car il voyait maintenant son ami Bonnier, un petit homme en habit de chasse, qui se tenait debout sur le perron d'un vieux logis couvert de lierre. A la suite de Jacques Nantiat, il entra dans la cour, et cria :

— Bonjour ! Bonjour ! Il y a encore de la bécasse en ce bas monde, peut-être... Il y a sûrement cet ami Bonnier.

Il sauta à terre et vint serrer les mains de M. Bonnier, le propriétaire du petit domaine de Chantepie.

— On vous attendait depuis une heure, dit M. Bonnier en redressant sa taille. M. Muque et sa femme sont arrivés avant vous ; ils sont au salon.

Il parlait gravement, posément ; un rire secret courait dans le poil de sa barbe grisonnante, qui cachait la figure jusqu'aux pommettes ; il clignait ses yeux gris, et se balançait sur ses jambes maigres, prises dans des housseaux de gros cuir.

— Bonnier, il faut que je t'embrasse, dit M. des Pradiers. Tu es toujours le bon compagnon de collègue. Dieu permet que nous chassions encore la bécasse !

Il étendit d'un seul mouvement ses bras, et posant les mains sur les épaules pointues de M. Bonnier, il lui donna l'accolade.

— Ça me fait plaisir, tu sais, dit Bonnier, de te voir aussi solide sur les pattes.

Il vint saluer Renée et Juliette, Jacques Nantiat et Charrier, et se contenta de faire un geste de la main vers M. Palet. Il invita la compagnie à venir s'asseoir dans le salon où flam-

bait un feu de bois; M^{me} Bonnier se leva afin d'honorer M. des Pradiers; elle esquisça à la ronde une petite révérence, tournant à droite et à gauche une figure toute ronde, rouge par places comme une pomme paradis, aux cheveux blancs lissés en bandeaux. Elle prit place au coin du feu sur un fauteuil à haut dossier, tandis que M^{me} Muque, une femme encore jeune, brune et grasse, très court vêtue, s'élançait vers Juliette et parlait avec une étonnante volubilité. Son mari, petit homme bedonnant, portait une main grassouillette à sa moustache taillée à l'américaine depuis peu de temps; il semblait toujours étirer de longs poils invisibles. Il salua d'une voix joviale ces messieurs et dit en particulier à M. des Pradiers que le vent était bon pour la bécasse.

M^{me} Bonnier parlait avec Renée et Juliette, à la mode ancienne, de la saison, des petits soucis du ménage, et répondait à peine à M^{me} Muque, qui prit le parti de raconter des histoires de sa façon à Musette. On apporta des tasses de thé, et la cave à liqueur, où se dressait le carafon de cognac. Jacques Nantiat vint s'asseoir auprès de M^{me} Bonnier; il écouta avec déférence les menus propos qu'elle dévidait à mi-voix. Il se gardait de l'interrompre, tandis que Renée servait le thé, et il l'approuvait du regard comme s'il était intéressé au plus haut point. M^{me} Bonnier paraissait charmée de voir un garçon poli.

— Il y avait longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous voir, dit-elle. Je me souviens que j'étais invitée aux Éparliers. Madame votre mère va-t-elle mieux? Elle ne fréquente plus la société. Il est vrai que le monde a bien changé.

— Elle va mieux, soupira Nantiat, mais elle broie du noir...

— Ah! elle broie du noir, reprit avidement M^{me} Bonnier, qui semblait ravie de cette expression. Cela n'est pas étonnant par le temps qui court. Mais, dites-moi, monsieur Nantiat, vous avez un habit de chasse délicieux, et d'une élégance... Tous mes compliments, il vous habille à merveille...

— C'est presque trop beau pour des bécasses, dit M. Charmier.

Au dehors, il faisait grand jour; une clarté bleue entrait dans la salle, éclairait les boiseries, les tentures fanées, les dents jaunes d'un vieux piano noir.

— Peut-être trouvez-vous que le salon sent le renfermé,

dit M^{me} Bonnier à Juliette. J'aurais dû mettre du sucre sur une pelle rougie, mais j'ai fait brûler du papier d'Arménie. On ne l'ouvre pas beaucoup, cette pièce. Je ne vois plus personne. J'ai perdu deux fils à Verdun, et le troisième est à Saïgon. Il me jurait qu'il ne pouvait pas gagner sa vie en France. J'ai essayé de le marier; il était sorti de l'École des Chartes, mais il a voulu tâter de l'exportation. Il mène une existence du diable et perd ses principes. Il y a cinq ans que je ne l'ai vu... C'est un bon enfant...

M. Bonnier s'écria qu'il était temps de partir.

— Le déjeuner sera prêt à midi. Ne vous faites pas attendre, recommanda M^{me} Bonnier. M^{me} Muque me tiendra compagnie, elle aura la bonté de m'aider.

M. des Pradiers sortit dans la cour et dit à Jacques Nantiat :

— Nous avons de la chance, le temps est parfait. Mon cher ami, asseyez-vous à côté de moi, je vous prie. Musette se couchera à nos pieds... M. Muque conduira M. Charmier.

M. Bonnier alla chercher sa chienne qui répondait au nom de Mignonne et ils prirent place entre Juliette et Renée. Les voitures gagnèrent le faite d'une colline fauve et verte. Le pays devenait plus sauvage; peu à peu, les champs cultivés, les parcelles de topinambours et de raves cédaient la place à des pacages maigres, envahis de genévriers. Les voitures s'arrêtèrent au bord d'une route escarpée; le bois de Giroux apparut en pente raide, sur un espace de plusieurs hectares; il couvrait un double versant. Tout au fond, serpentait un gros ruisseau qui semblait le partager et le tenir comme un lien.

M. des Pradiers mit pied à terre et annonça qu'il chasserait avec M. Nantiat, Juliette et M. Palet, sur le premier versant; M. Bonnier se réserverait l'autre et guiderait MM. Muque et Charmier; Renée les suivrait. Il y aurait ainsi une femme dans chaque groupe. Nantiat dit à Renée qu'il regrettait de ne pas chasser en sa compagnie; elle fut charmée de ses paroles et murmura en rougissant :

— Je le regrette plus que vous, peut-être, mais puisque papa en a décidé ainsi...

— Passez devant, messieurs, dit M. des Pradiers. Vous aurez une chienne de premier ordre dans Mignonne. Bonnier

vous conduira mieux que moi-même ; il connaît par cœur le bois des Giroux.

— L'autre versant m'appartient, dit M. Bonnier. Lardon a voulu l'acheter, mais je l'ai renvoyé proprement...

M. Bonnier entraîna sa bande et M. des Pradiers fut obligé de retenir par le collier Musette qui s'apprêtait à prendre la piste.

— J'aurais de la joie, mon cher Jacques, dit-il à Nantiat, si vous abattiez la première bécasse.

— Oh ! monsieur, je vous laisserai l'honneur... Et je ne tire pas aussi bien que vous. A votre âge, vous êtes étonnant... Vous avez un coup d'œil infallible.

— Ce compliment me fait plaisir dans votre bouche, mon ami... Dites-moi, que pensez-vous de ce Lardon qui voulait acheter ce bois ? C'est un homme avide... J'ai souvent pensé à votre marché. Si j'avais été présent, il aurait été meilleur. Tant pis, c'est fait... Je suis sûr que votre bonne mère est heureuse de savoir que vous prenez une saine distraction.

Nantiat fit un geste d'impatience et dit :

— Voyez, ils sont arrivés au ruisseau, ils commencent à grimper sur l'autre versant... Il serait temps de nous mettre en chasse.

— C'est juste, dit M. des Pradiers. Ne parlons plus.

Il lâcha Musette qui se coula prestement dans le hallier, mais elle n'allait jamais trop loin ; elle revenait de temps à autre vers le raidillon que suivaient lentement les chasseurs. A chaque retour, à chaque départ, M. des Pradiers levait le bras et tendait la main, fixait la chienne d'un ardent regard, réglait sa quête obstinée qu'elle menait la gueule basse et brûlante de désir. Lorsqu'elle s'éloignait davantage à travers les ronciers et les fougères, les petits chênes crispés aux branches bourruës, il donnait un coup de sifflet ; elle revenait, dressant vers lui sa tête aux yeux dilatés, l'interrogeant tout entière. Elle repartait de nouveau, disparaissait dans le bois, mais M. des Pradiers la voyait toujours. Elle rampait, et parfois elle reculait, prenait son élan, entrait dans un fourré, si enivrée par l'odeur qu'elle se riait des épines.

— Quelle bête ! dit M. des Pradiers à voix basse. Elle trouverait une épingle dans le bois, si l'épingle avait l'odeur de la bécasse.

Tout à coup, il y eut un battement d'oiseau qui s'ébroue ; une bécasse, gîtée au pied d'un bouleau, s'envola.

— A vous, Nantiat, nom d'un tonnerre ! cria M. des Pradiers.

Nantiat ne put se tenir d'épauler, et tira au derrière levé. La dame au long bec s'abattit. Musette l'apporta comme un trésor enfin découvert.

— Prenez-la vous-même, mon cher Jacques, dit M. des Pradiers. Elle est belle.

Nantiat la prit dans ses mains, et regarda les yeux noirs qui ne s'éteignaient pas encore.

— Elle a des yeux doux comme des perles, dit Juliette. On ne devrait pas tuer ces jolis oiseaux...

Elle la prit à son tour et caressa ses joues avec son plumage ; elle la rendit à Nantiat qui replia ses ailes soyeuses et la mit dans son carnier. M. des Pradiers était rouge de plaisir.

— Je disais bien que vous tueriez la première bécasse ! s'écria-t-il. Là-bas, ils n'ont encore rien tué... Vous avez tiré merveilleusement... Ne me remerciez pas, j'étais mal placé.

M. Palet s'avança et dit :

— J'étais aussi bien placé que M. Nantiat et même un peu mieux.

M. des Pradiers regarda M. Palet avec colère et murmura :

— Non, monsieur, vous ne me donnerez pas le démenti. Vous êtes trop bien élevé pour cela. En route ! Cette bécasse a des camarades. Soyez silencieux comme Musette, je vous prie, et comme moi-même.

Il leva la main et la chienne entra dans le hallier. Les chasseurs suivaient un sentier tournant et Juliette restait un peu à l'écart. Elle voyait resplendir le bois dans la lumière montante du soleil : les baies des houx se mettaient à brûler rouge et les petites feuilles des bouleaux bougeaient sans cesse en mille parcelles d'or jaune. Elle allait dans une senteur puissante, qui la saisissait à la gorge et l'enivrait. Elle cueillit quelques brins de lichens, dont elle admirait le dessin fantasque.

De temps à autre, des coups de fusil retentissaient sur l'autre versant, frappaient l'air bleu ; M. des Pradiers disait à voix basse :

— Bonnier me souffle à la barbe les bécasses, je le gronderai...

Lorsqu'il arriva près du ruisseau, il aperçut à cinquante pas Musette qui frétillait et s'agitait sur une voie chaude. Il chuchota :

— Préparez-vous à tirer, monsieur Palet. Vous tenez votre revanche.

Une bécasse s'envola, M. Palet fit quelques pas en avant et pataugea dans une flaque d'eau, tandis que M. des Pradiers s'écriait à pleine voix :

— A vous, Palet ! A vous, mon bon !

Comme M. Palet semblait frappé de stupeur, M. des Pradiers tira au jugé, l'oiseau tomba. Musette s'élança et la rapporta bientôt. M. des Pradiers l'enfouit dans sa gibecière, puis il dit :

— Mais enfin, Palet... Je crie : « A vous ! » Cette fois, j'étais très mal placé et vous étiez posté comme un prince. Je devais la manquer, ma parole ! Je ne vous aurais pas pardonné, si je l'avais ratée...

M. des Pradiers continua de mener la chasse ; Musette allait, venait, obéissait au geste de la main tendue, suivant la piste qui s'échauffait. Lorsqu'elle s'enfonçait dans les ronciers et courait trop loin sous le gaulis, M. des Pradiers la rappelait ; elle revenait aussitôt et repartait toute fiévreuse.

Le soleil, qui s'élevait dans le ciel, dissipait les dernières brumes ; l'air pur et bleu enchantait le grand bois touffu, enflammait sans cesse les grappes rouges des houx, les lichens argentés, les petits chardons desséchés, et çà et là, les troupes blanches des bouleaux palpaient de toutes leurs feuilles. Les branches, le terreau couvert de mousse et de fougères prodiguaient leurs odeurs dans la haute lumière du matin d'automne.

M. des Pradiers jeta à plusieurs reprises un cri d'appel :

— Eh ! eh ! Eh ! eh !

M. Bonnier répondit comme un écho. Peu après, un coup de fusil frappa l'horizon et M. des Pradiers s'écria :

— Ce diable de Bonnier les aura toutes. Nous ne sommes pas bien riches ; deux bécasses et il est plus de dix heures. Allons, Musette, il faut montrer ta valeur.

— Je voudrais couper les belles branches de houx que je vois là-bas, à côté de ce grand rocher, dit Juliette.

— Vous pouvez attendre, les baies ne s'envoleront pas, dit M. des Pradiers.

— Oui, mais elles me font envie; je n'ai pas de couteau et j'ai peur de me piquer les doigts.

— Je couperai volontiers quelques branches, dit Jacques Nantiat. J'ai un petit couteau qui fera très bien l'affaire.

M. des Pradiers haussa l'épaule et dit :

— Contentez ce caprice de jeune femme, mon cher Nantiat. Je redescends, Musette se démène beaucoup... Monsieur Palet, il faut que vous preniez une revanche.

Nantiat suivit Juliette qui s'élança vers le petit bosquet de houx; elle écartait au passage des branchettes avec une hâte fébrile, comme si elle fuyait. Il la rejoignit en bondissant et murmura :

— Prenez donc garde. Vous lâchez brusquement les branches qui me reviennent dessus en coups de fouet...

Elle ne lui répondit pas et continua de s'éloigner aussi vite. Elle entendait son souffle précipité qui devenait rauque. Elle dit à voix basse :

— Ne soyez pas aussi pressé, je vous en supplie, Jacques. On pourrait nous voir... Ils ne sont pas encore bien loin.

— Je n'en peux plus, dit-il sourdement, en la saisissant par la taille.

Il l'attira violemment contre lui et lui donna un long baiser sur la bouche. Il sentit qu'elle pliait dans ses bras fermés; il l'étreignit avec plus de force et l'emporta sous une grande roche surplombante. Elle tremblait, sans défense et fascinée... Lorsqu'elle revint à elle, elle poussa une étrange plainte et fut prise d'un sanglot silencieux. Nantiat murmura paisiblement :

— Je vais couper les belles branches de houx.

— Je ne sais pas si je pourrai passer quelques jours avec vous, la semaine prochaine, dit-elle. Nous faisons le mal. Je ne devais pas vous céder... Je suis lâche.

— Vous dites cela, maintenant. Bientôt, vous parlerez d'une autre façon. Je vous attendrai lundi soir, sur la route des Hettes, et nous irons où vous savez.

Elle secoua doucement la tête et dit :

— Ne parlez plus. Laissez-moi me retrouver; j'étais folle. Je

ne pourrais supporter les regards de M. des Pradiers. Il faut que je cherche un peu de calme.

— Ne vous souciez pas de ce vieux bonhomme...

Elle s'approcha de lui et souffla :

— Je vous défends de parler ainsi. Vous pouvez me juger très mal, mais vous n'avez pas le droit de traiter de la sorte un homme qui est bon pour vous.

— C'est bien cette bonté dont je ne veux pas et que j'accepte à cause de vous, cette imbécile bonté qui me brûle depuis longtemps.

Il appuya fortement la main sur l'épaule de Juliette, et reprit avec une profonde fureur sourde :

— C'est donc un reproche... Je suis las de faire des grimaces. J'ai assez de tant de prudence... Prenez donc garde, je suis bien capable de faire un scandale.

Il enfonça les poings dans ses poches, et dit, les yeux flamboyants :

— Je peux ficher par terre cette tranquille maison de riches. Je n'ai rien à craindre, moi...

Elle se maîtrisa et riposta, tout d'une haleine :

— Vous vous trompez. C'est moi que vous pourriez craindre. Vous me perdriez pour toujours.

Il recula, changea de visage, se mit à sourire et dit :

— Chérie, ne prenez pas mes paroles au pied de la lettre. Je peux vous craindre, en effet, puisque je vous aime.

Elle frémissait encore de la terreur qu'il venait de souffler sur elle, et défaillait d'une fièvre effrayante et délicieuse. Il caressa de la main sa petite figure blémie, et murmura :

— J'ai trouvé de l'argent... Vous n'aurez plus besoin d'en demander à votre mère. Je suis capable de tout, quand il s'agit de vous montrer mon amour. Pardonnez-moi, ma chérie, je souffre parfois un vrai martyre. Je souffre dans ma fierté d'homme. Vous ne pouvez savoir à quel point...

— Il ne faut plus souffrir et continuer de m'appartenir en secret. Une faute cachée est moins mauvaise... Peut-être, un jour, tout s'arrangera.

Il se mit à couper des branches de houx et dit à voix basse :

— Tout s'arrangera, peut-être, mais je dois m'occuper de certaines choses, en silence. Je saisirai la moindre occasion, ajouta-t-il d'un ton mystérieux.

Elle prit la gerbe de houx qu'il lui tendait et brusquement elle saisit à pleines mains le feuillage aigu ; un peu de sang coula sur ses doigts.

— Je voudrais me punir, dit-elle d'une voix si faible que Jacques Nantiat ne pouvait l'entendre.

Ils revinrent en hâte sur leurs pas et Nantiat héla M. des Pradiers qui répondit joyeusement. Bientôt, un coup de fusil retentit au fond de la vallée, et M. des Pradiers cria de toutes ses forces :

— Palet a pris sa revanche ! Lorsqu'il a les pieds au sec, il ne tire pas mal, vous savez.

Nantiat, qui semblait au comble de la joie, courut vers lui, et dit en riant :

— Vous avez plaisir à vous oublier vous-même. Vous vous refusez même le bonheur de tuer une bécasse pour la laisser au fusil de M. Palet, comme vous l'avez fait pour moi-même, vous qui êtes un tireur hors ligne.

Il se tourna vers M. Palet avec une feinte admiration :

— Vous avez tiré comme un roi, je suis heureux de vous féliciter. Des hommes d'étude comme vous savent être des hommes de plein air. Ils n'ont pas peur d'un rat qui se sauve...

M. Palet se rengorgea. Ils se remirent en chasse, descendirent jusqu'au ruisseau, et remontèrent en suivant un sentier rocailleux. Musette ne cessait de battre les fourrés ; elle entraînait dans des ronciers inextricables avec un incessant courage, l'échine traversée de frissons, tout entière saisie par la seule odeur de la bécasse, qu'elle démêlait entre mille odeurs.

Le soleil bleuissait tout le ciel, effaçait quelques nuages et propageait à travers les branches on ne savait quel grand sourire inhumain, aiguissant les moindres brindilles qui reluisaient comme du verre, embrasant les houx et les genièvres, des myriades de plantes rayonnantes, certains lichens, étrangement déchiquetés. Et sur l'immense espace boisé, au-dessus des rameaux dénudés, les bouleaux faisaient battre le feu blanc de leurs dernières feuilles à peine suspendues.

Juliette regagna lentement le haut chemin surplombant et lumineux, grisée par la forte senteur des bois et du feuillage qui se décomposait. Elle s'apaisait dans une confuse rêverie et

se sentait extrêmement légère, la tête vide et sans aucune pensée. Elle agrippa une touffe de genêts, tira dessus, et s'en aida pour atteindre le talus. Elle frissonna au vent du nord qui soufflait sur elle, du fond de l'horizon diapré; elle éprouvait une joie profonde comme si l'âpreté de l'air froid atteignait le secret de son corps, la purifiait, avec des rayons. Elle voyait devant elle un splendide foisonnement de branches ruisseler et rouler d'étages en étages, sur l'énorme pente du sol, avec tant de force qu'il remontait au sommet de l'autre versant. Quand elle se déplaçait un peu, le ruisseau jetait vers elle des éclairs et des lueurs qui perçaient le bois tout entier; parfois, une clarté brusque en sortait, montait et voltigeait comme un oiseau dans l'entrecroisement des ramilles.

Elle fut prise d'une sorte de bonheur immense, qui s'élevait de la terre ensoleillée, et ne put s'empêcher de jeter des cris d'appel, qu'elle lançait pour le seul plaisir de mêler son souffle et sa voix à l'étendue frémissante, au sol fourmillant de fraîches couleurs ardentes, au ciel d'un bleu si calme et si pur. Elle fut saisie par la réponse d'autres cris qui paraissaient discordants, comme si elle était rudement chassée d'un beau songe. Elle aperçut dans la clairière où scintillait le ruisseau toute la bande des chasseurs. A présent, Musette jouait avec Mignonne, M. Charmier faisait de grands gestes, et M. Muque parlait en tressautant. M. Bonnier gravissait un raidillon en compagnie de M. des Pradiers et de M. Palet; Nantiat donnait la main à Renée, afin de l'aider à franchir un bourbier. Ils disparurent sous l'épaisseur des branches; enfin, Bonnier et M. des Pradiers, suivis des chiennes, arrivèrent sur la route. M. Muque tenait son chapeau à la main, il se cambrait et paraissait plus bedonnant.

— Eh! eh! lui cria M. Bonnier, vous allez perdre de la graisse.

— Vraiment, je suis fatigué, dit M. Muque. Je n'ai pas l'habitude... Demain, je serai courbaturé, ma femme devra me poser des ventouses.

Comme M. Charmier lui tapait dans le dos et s'écriait qu'il était un vieux farceur, il se redressa avec beaucoup de dignité. Il assura qu'il avait bien le droit d'être fatigué.

M. des Pradiers se tourna vers M. Bonnier, et cria :

— Fini de s'amuser. Il s'agit de compter les pièces. Mon

vieux Bonnier, je parie que tu caches trois bécasses dans ta poche dorsale... Ma parole, serais-tu infirme? Tu es un peu bossu, ce matin.

Bonnier prit par le bec les trois oiseaux qu'il avait tués, puis il dit :

— M. Charmier en a descendu une autre. M. Muque s'est contenté de casser une patte à une de ces dames qui est allée chez le rebouteur des oiseaux, je ne sais où... Je ne connais pas l'adresse. M^{lle} Renée n'a pu se servir de sa carabine; je savais que c'était un simple ornement et non pas une arme.

M. Charmier présenta sa bécasse et M. des Pradiers déclara que si l'on comptait bien sur les doigts, la bande Bonnier avait tué quatre bécasses.

— Et nous trois, reprit-il, ce qui fait sept. Quant à vous, monsieur Muque, vous êtes l'homme qui a cassé la patte à la bécasse.

M. des Pradiers mit les bécasses dans sa gibecière qu'il plaça au fond du coffre de sa voiture. Palet alla chercher un jambon, du pain et des bouteilles de vin blanc; chacun mangea sur le pouce. On avait apporté des verres; mais M. des Pradiers prit une bouteille et but à la régale.

M. Muque s'approcha de M. Bonnier :

— Parlons sérieusement. Combien avez-vous de sacs de pommes de terre à me céder? Je pourrais les faire prendre en camion, la semaine prochaine. Vous aurez l'argent tout de suite. Je paye vingt-huit francs les cinquante kilos.

— J'en aurai une centaine de sacs, dit M. Bonnier.

A ce moment, M. des Pradiers, qui avait prêté l'oreille, s'avança et dit avec fermeté :

— Je te défends de vendre tes pommes de terre à ce prix. Dans quatre mois, elles vaudront au moins trente-deux francs.

M. Muque repartit d'une voix aigre :

— Il aura son argent tout de suite, et moi, j'ai le magasinage, sans compter les déchets. Enfin, à votre aise. Je faisais cela pour vous obliger. Cette année, il y a une avalanche de pommes de terre. On m'en propose de tous les côtés. Dans un mois, je refuserai la marchandise.

— Naturellement, dit M. des Pradiers.

— Ne t'occupe pas de ces choses, supplia M. Bonnier. Tu me fâcherais. Je remercie M. Muque... M. Muque est un ami.

— C'est vrai, M. Muque est un bon garçon. Aujourd'hui, il est le roi de la journée... Il est l'homme qui a cassé la patte à la bécasse. Demain, il sera le monsieur qui achète à bon compte les pommes de terre.

Charmier s'écria en souriant que M. des Pradiers était malicieux.

— Il est vraiment drôle, dit M. Muque en faisant une grimace. Ne parlons plus de commerce... J'ai eu tort, monsieur Bonnier. Vous êtes au-dessus de ces vétilles.

M. Bonnier tapa dans ses mains, et dit qu'il était grand temps de revenir à la maison. La compagnie monta dans les voitures qui s'en allèrent bon train.

Bientôt le toit de Chantepie apparut entre les ormeaux qui le gardaient contre le vent d'ouest. M. des Pradiers sauta à terre, entra dans la cour, suivi de la bande des chasseurs, tandis que M. Bonnier enfermait Musette et Mignonne dans le chenil.

Le soleil de midi éclairait un jardin à la française, où s'épanouissaient encore quelques fleurs qui ne craignaient pas la gelée; une troupe de pigeons tournait autour des boîtes vertes, qui étaient accrochées au-dessus des mansardes à frontons. Le puits à la chaîne luisante, la charmille, les bosquets de lauriers noirs étaient réjouis par une clarté fauve qui touchait aussi les vieux bancs de pierre; une allée sablée, qui menait jusqu'au verger, paraissait étrangement secrète et se perdait dans l'herbe d'une prairie. Mme Bonnier vint sur le perron, et dit qu'il était grand temps de se mettre à table; on sentait l'odeur d'un lièvre apprêté à la royale.

M. Bonnier porta les bécasses à la cuisine et fit remarquer qu'elles étaient au nombre de sept, chiffre fatidique. Juliette était entrée dans le salon et racontait vaguement la chasse à Mme Bonnier et Mme Muque. MM. Palet, Muque et Charmier admiraient dans le vestibule des têtes de sangliers naturalisés. Renée, qui était restée sur le seuil, dit à Nantiat :

— Vous avez fait une belle chasse. Je voulais être de votre bande. Je n'ai pas de chance.

Il la regarda avec surprise; elle avait murmuré ces mots en tremblant et ses yeux aux paupières tombantes étaient écarquillés d'angoisse. Il répondit qu'il aurait été charmé de

chasser en sa compagnie, et comme il allait passer la porte, elle reprit d'une voix rauque :

— N'entrez pas encore, je vous prie. Venez avec moi dans l'allée. Permettez-moi de vous demander cela... Le temps de vous dire un mot... dont votre vie peut dépendre.

Il la suivit avec impatience ; lorsqu'elle arriva sous le couvert des branches, elle chuchota :

— M. Charmier m'a fait ce matin une cour odieuse. Il serait même entreprenant, vous savez. Il ne connaît pas le cœur des femmes ; il est vieux et il est laid. Je n'en veux pas...

— C'est votre affaire, mademoiselle, dit Nantiat aussi respectueusement que possible.

— C'est peut-être votre affaire, aussi, souffla-t-elle. Je vous fais juge. Je ne suis pas flattée de la cour que me fait ce monsieur.

Nantiat voyait se tendre vers lui une longue figure osseuse, tout empourprée, encore poudrée çà et là ; il se mordilla les lèvres, car il avait une folle envie de rire. Il dit, posément, d'une voix morne :

— Mais, mademoiselle, nul ne peut aller contre votre goût...

Comme il faisait quelques pas vers la maison, elle lui toucha vivement le bras comme une personne qui a grand peur de se brûler. Elle sursauta et murmura :

— Jamais, je ne vous avais vu aussi délicieux que ce matin... Cet habit vous sied à ravir...

Il s'inclina un peu et dit :

— Il ne faut rien exagérer. Vous me flattez trop...

Elle se roidit et reprit tout d'une haleine :

— Vous allez me trouver audacieuse. Une jeune fille ne fait pas les premières avances. Vous n'avez donc pas compris ? Il est vrai que je suis d'un naturel assez secret. Depuis cinq ans au moins, j'ai plus que de la sympathie pour vous. C'est moi qui faisais les paquets que vous receviez au front, à votre nom et à celui de Bernard. C'est moi qui choisissais le chocolat et toutes ces petites choses. Tout d'abord, je ne comprenais pas, moi-même. Ce matin, j'ai voulu vous avertir, puisque je vous ai donné des droits sur moi, en cachette. J'avais l'impression que ce monsieur Charmier allait sur vos brisées, sans que vous le sachiez, ce qui est encore plus grave.

Elle redit avec un battement de paupières, comme éblouie, tandis que Nantiat gardait le silence :

— Ce qui est encore plus grave...

Elle étendit la main vers lui, mais il recula, et dit enfin :

— Je suis très touché par vos paroles. Vous embellissez un peu les choses. Vous avez une âme charmante, mademoiselle.

— Répondez-moi franchement...

— Oui, vous me flattez... Je ne peux vous donner qu'une amitié. C'est beau, vous savez, l'amitié. J'ai horreur de ce que l'on appelle l'amour.

— C'est que votre cœur est trop exquis... Vous ne serez jamais heureux...

— Je ne sais pas, mais je ne pourrai changer.

Elle soupira profondément, et dit :

— Mon cher Jacques, vous vous sacrifiez pour votre mère. Il y a longtemps que je le sais.

Il hocha la tête et revint en hâte à la maison, tandis que Renée restait un peu à l'écart. Toute la compagnie se tenait dans la salle à manger, autour de la table.

— On n'attend plus que mademoiselle Renée pour s'asseoir, dit M^{me} Bonnier.

— Où diable est-elle donc ? s'écria M. des Pradiers. Aurait-elle quelque vapeur ? Le moment serait mal choisi.

Renée entra, en baissant les yeux ; elle balbutia des excuses. M^{me} Bonnier pria M. des Pradiers de se placer à sa droite, Jacques Nantiat et M. Muque à sa gauche ; M. Bonnier en face d'elle, entre Juliette et Renée. M. Charmier parut content d'avoir pour voisins M^{me} Muque et M. Palet. On apporta des gentilleses, M. Bonnier appelait ainsi les hors-d'œuvre ; c'étaient des petits pâtés de perdreaux et de grives, enrobés dans leur gelée ; des fonds d'artichaut et des champignons marinés ; quelques délicates feuilles de jambon fumé, de quoi amuser la langue. On commença de verser un vieux vin de Cahors, qui faisait pelure d'oignon. Le feu de bois pétillait dans la cheminée et le soleil, qui entraît à pleines fenêtres, éclairait un immense buffet à colonnettes et à têtes de cerfs, où l'on voyait des porcelaines en pâte tendre, des pots d'étain, et des plats d'argent. Dans un angle battait une haute horloge, à gros balancier de cuivre, et bientôt, le

bruit des paroles échangées couvrit son battement tranquille.

M. des Pradiers jetait autour de lui des regards de joie : il disait de temps à autre quelque galanterie à M^{me} Bonnier ; il se montrait empressé à la servir, à l'écouter. Il voyait son ami répondre à son doux plaisir et sourire lorsqu'il souriait. Il dit :

— Ton petit Cahors n'est pas mauvais, il ferait trotter un régiment. A lui le pompon !

Comme un paysan grave, déguisé en modeste maître d'hôtel, servait une grosse omelette aux truffes, M. Bonnier, oubliant toute la société, sauf M. des Pradiers, murmura :

— J'avais gardé ces truffes pour toi. Ce sont des truffes de Sarlat, en Périgord.

Il déboucha un flacon d'un vin de coteau périgourdin.

— Laisse le Cahors, cria-t-il. Il faut boire le jus du raisin qui est sorti de la terre où ces truffes ont pris naissance. Tout réside dans ces accords... On nous l'enseignait au collège.

M. des Pradiers tendit son verre et but une grande gorgée.

— Il a de l'étincelle, tu sais...

Il se tourna solennellement vers M^{me} Bonnier, et dit :

— Il est fort et doux, comme les fleurs de la vigne qui s'enlacent à son ormeau.

Elle parut touchée par un compliment aussi secret ; elle fit une petite moue qui voulait être mutine.

On venait de poser sur le dressoir une énorme carpe, apprêtée selon des traditions rigoureuses. Lorsqu'elle fut placée au centre de la table, M. Charmier, qui lutinait M^{me} Muque, demanda :

— Où avez-vous pêché ce petit goujon ? Il s'ennuie dans ce beau plat...

— C'est un petit goujon qui est devenu bien grand. Si vous l'aviez au bout du bec, vous ne parleriez pas aussi fort ! s'écria M. des Pradiers en riant comme un enfant. Je parie qu'on l'a farci avec du brochet, et tous les habillages du bon Dieu. Il embaume le Pouilly ; je flaire une sauce à faire damner quelques moines. En vérité, madame, dit-il à M^{me} Bonnier, vous avez rendu splendide le trépas d'une pareille carpe. J'ai l'orgueil de croire que vous l'avez apprêtée de vos mains ?

— Oui, murmura-t-elle, reconnaissante et flattée, vous êtes bien bon, monsieur...

Il tint le plat devant elle, avec dévotion; elle voulut le servir elle-même; il accepta cette bonté, et fit passer la pièce magnifique, jusqu'à M^{me} Muque et Juliette. M. Palet se pourléchait, et M. Charmier déclara :

— Je lui tire mon chapeau et je prends ma part.

M. Muque s'écria :

— Il faut venir chez vous pour manger comme ça, M. Bonnier. Si vous vous ruinez un jour, vous ne l'aurez pas fait en pleurant.

M. Bonnier ne releva pas le propos, et versa d'un vin blanc, assez sec, qui sortait de la cave de M. des Pradiers.

— A vous, monsieur Muque ! dit-il.

— A l'homme qui a cassé la patte de la bécasse ! reprit M. des Pradiers.

— Tu as cassé la patte d'une bécasse, ce n'est pas poli, dit M^{me} Muque à son mari. Tu ne fais que des coups comme ça.

— C'est un amusement de ces messieurs... Tu ne peux pas comprendre. J'ai été excessivement maladroit...

— Il a cassé la patte de la bécasse, mais en plein ciel. Pas du tout avec ses doigts, dit M. des Pradiers qui se faisait une pinte de bon sang. Sans vous offenser, monsieur Muque, à la vôtre.

Il dodelinait de la tête, tout ravi de s'ébaudir comme un collégien.

— Monsieur Muque aura sa revanche, murmura Juliette.

M. Muque reprit de la carpe, et noua sa serviette autour de son cou, avec le geste d'un homme qui s'apprête à faire un travail assez agréable. Les gais propos s'échangeaient; seule, Renée ne parlait pas et ne mangeait guère; elle n'osait pas regarder en face Jacques Nantiat. Comme on apportait le lièvre à la royale, Nantiat se tourna vers M. Bonnier, et dit :

— C'est trop de délices, monsieur.

— Aujourd'hui, c'est fête ! s'écria M. Bonnier.

On honora comme il fallait le capucin; et tandis que l'on servait à la suite plusieurs pintades rôties, M. Palet apporta des bouteilles de Pomard d'une grande année.

— Ça devient sérieux, dit M. des Pradiers.

Il tâta son gilet, avec une feinte frayeur.

M. des Pradiers découpa les pintades à la pointe de la fourchette avec une singulière maîtrise.

— Tu avais l'étoffe d'un grand chirurgien, déclara Bonnier.

— Je voudrais soigner des petites malades comme ça, au moins deux fois par semaine, dit M. Palet, d'un air très fin.

On ne releva pas sa boutade. M^{me} Bonnier semblait écouter chacun, opinait, souriait vaguement ; le bout de ses oreilles, que laissaient voir ses bandeaux, commençait à devenir rouge. Elle donna l'ordre de modérer le feu de bois.

— Vous n'avez pas la T. S. F., dit M. Muque. C'est réjouissant pendant le repas ; à cette heure, il y a un concert carabiné.

— Nous saurons nous réjouir tout seuls, s'écria M. des Pradiers.

M. Palet plaça d'autres bouteilles devant M. des Pradiers qui les regarda sans parler, levant son nez pointu, comme pour les interroger et leur demander si elles tiendraient leur promesse. M. Bonnier les regardait aussi. M. des Pradiers en déboucha quatre, tour à tour ; il demanda à M^{me} Bonnier la permission d'emplir son verre de ce vin choisi, après l'avoir goûté, en fermant à demi les yeux à la façon d'un homme qui médite.

A ce moment, M. Bonnier se leva et posa au milieu de la table une grosse bouteille Marie-Jeanne ; il tira de sa poche la tête d'une bécasse et, au moyen d'un bouchon et de fourchettes qu'il avait piquées dans le liège en manière de balancier, il l'ajusta sur le goulot. Lorsqu'il eut assuré son équilibre parfait, il la fit tourner sur son pivot. Tandis que l'on présentait les petits fromages de chèvre et les tartes aux fruits, il s'écria :

— La dame au long bec va donner ses ordres que personne ne peut enfreindre. Celle ou celui qu'elle désignera, devra vider son verre de Pomard, rubis sur l'ongle, sans explication.

M. des Pradiers se renversait en arrière, sur sa chaise, et se tenait à deux mains les flancs comme s'il n'en pouvait plus de gaieté. La tête de la bécasse hochait du bec sous le doigt de M. Bonnier ; elle fit plusieurs tours et désigna M^{me} Muque, qui poussa de menus gloussements en se cachant la figure dans les mains.

— Il ne faut pas vous cacher, je vous vois, madame ! s'écria M. des Pradiers. Vous connaissez l'histoire de l'autruche...

Sans comparaison, bien entendu. J'aurai l'honneur de vous verser moi-même le nectar. Souvenez-vous de faire rubis sur l'ongle.

Elle vida son verre d'un trait et toute la compagnie chanta ses louanges.

— Maintenant, madame, prenez un grain de raisin au bord des lèvres et gardez-le deux minutes, dit M. Bonnier.

— C'est facile, s'écria-t-elle.

Elle prit un grain à la belle grappe que lui tendait M. Bonnier et le plaça au bord de sa bouche, docilement, du pouce et de l'index, en levant le petit doigt.

— Ça va bien, dit M. Muque.

— Prenez garde, madame ! glapit M. des Pradiers. Un perce-oreilles vous grimpe sur le bras.

Elle jeta un petit cri de frayeur et le grain de raisin roula devant elle, sur la nappe. M. Bonnier déclara, en tirant sa montre du gousset :

— Vous avez gardé quinze secondes le grain de raisin. C'est peu, mais le spectacle était charmant, dit M. Bonnier.

M. Bonnier fit tourner de nouveau la tête de bécasse, et cette fois, le bec oscillant désigna Juliette.

— Madame, le sort vous favorise, dit M. Bonnier. Vous daignerez faire rubis sur l'ongle.

Il emplit jusqu'au bord son verre. Elle murmura, comme si elle venait de s'éveiller :

— Je ne pourrai boire tout cela.

— Madame, vous ne pouvez vous dérober à l'usage.

Elle se mit à rire, en voyant le long bec noir et luisant tourné vers elle. M. des Pradiers s'écria qu'elle devait obéir à la bécasse.

— Dussiez-vous mourir, il faut boire !

Elle but, levant haut sa tête menue, et Charmier regardait avidement son cou blanc, où le vin glissait.

Enfin, MM. Nantiat et Palet, puis M^{me} Bonnier et M. Charmier et M. des Pradiers eurent la joie de boire un verre, rubis sur l'ongle, au commandement de l'oiseau.

— La bécasse ne veut pas désigner Renée, dit M. des Pradiers.

Tous les regards se fixèrent sur elle ; M. Bonnier s'efforçait de diriger le bec vers elle, en vain. Elle rougissait jusqu'au blanc des yeux :

— N'insistez pas ; vraiment, monsieur, dit-elle... Vous voyez bien que je n'ai pas de chance.

Trois fois de suite, la bécasse tourna son bec du côté de M. Muque qui se versait aussitôt à boire et vidait son verre, d'un coup.

M. des Pradiers avait déboutonné un peu son gilet ; il était pris de somnolence, il se pencha vers M^{me} Bonnier et murmura :

— On ne sait plus s'amuser comme ça, aujourd'hui.

M. Palet se chargea de déboucher le champagne.

— Apporte mes flûtes du premier Empire, cria M. Bonnier au domestique.

Il versa à la ronde le champagne. Alors, M. des Pradiers se leva, il appuya ses mains sur sa serviette chiffonnée, tourna à gauche et à droite sa figure pourprée, sa barbiche ébouriffée et brillante, comme s'il voulait adresser à chacun un secret hommage de courtoisie, et partager l'amitié comme du pain. Puis il dit, après avoir toussé, pour chasser une émotion qui venait lui chauffer le cœur :

— Je suis bien content d'être ici, sous le toit de mon ami Bonnier. Aujourd'hui, il a voulu mettre les petits plats dans les grands... Je sais que la vie lui est difficile, mais il garde les bonnes coutumes avec une noblesse incomparable.

Il s'arrêta, et reprit, le visage penché vers M. Bonnier dont les yeux se mouillaient de joie :

— Incomparable... vraiment. Un homme qui a la plus belle collection de papillons de France que je connaisse. Je ne parle pas de sa collection d'escargots qui est superbe, unique peut-être, en tout cas digne d'un savant, et qu'il ne montre à personne. Je suis un des rares privilégiés qui l'aient vue. Il peut réciter toute une bucolique de Virgile... En définitive, par le fait... sa mémoire est claire comme ses yeux... Je le supplie de ne pas m'interrompre. Je mets sur le gril sa modestie comme une simple côtelette, je le sais bien... Il ne s'est pas enrichi, bien au contraire... Ses rentes sont en Russie. Mais, moi, je sais...

M. des Pradiers posa ses mains sur sa poitrine et reprit :

— Moi, je sais, que son âme est millionnaire, et même davantage. Et je m'en porte garant. Il est un des rares hommes qui sachent jouer dignement du hautbois, à plus de vingt lieues à la ronde ; il est justement célèbre, car il est un chas-

seur de bécasses princier... Il a chassé le loup, comme un roi; aujourd'hui, il chasse l'oiseau le plus exquis que je connaisse. Il sait encore sonner de la trompe, comme un jeune homme... L'instrument que je place au-dessus de tous les instruments... à vrai dire... J'ai vu remuer de gloire les feuilles des arbres quand il jouait à plein souffle, dans la forêt, après le coucher du soleil... Tout un sapré tonnerre de bons refrains qui vous font brûler le sang dans la peau!... J'ai l'orgueil de lever ma flûte de vin de Champagne à la charmante compagne de sa vie, à l'âme, à l'esprit de la maison, à son cher enfant un peu prodigue, qui gagne son pain chez les Jaunes et qui reviendra, un jour, poser ses pieds sur le sol natal. Je pense à ceux qui sont tombés dans la guerre, et que Dieu voit...

Des larmes roulèrent sur les joues de M^{me} Bonnier. M. des Pradiers reprit en souriant noblement :

— Je lève mon verre à la gracieuse madame Muque, à son époux, qui dirige de son mieux la mairie de Gérard, à M. Charmier si naturellement jovial. Je vois en eux l'aubier de la société nouvelle, je dis l'aubier et non pas le cœur... Mais avant de tremper mes lèvres dans le jus des vignes pétillantes, et même pétulantes, vous savez, je suis heureux de voir ici, à cette table d'amitié, Jacques Nantiat, le fils d'un ami parfait, le compagnon de jeunesse et de guerre de Bernard, un garçon qui est le soutien de sa vieille mère... Je ne veux pas en dire plus long. Je suis vieux, mais l'amitié me chauffe encore comme un soleil. Je n'ai jamais voulu voir chez les hommes que les nobles sentiments. Bien m'en a pris. A l'honneur! A la santé! A la maison Bonnier!

Chacun leva son verre; il y eut un brouhaha d'approbation. M. Bonnier se dressa soudain, afin de répondre à M. des Pradiers :

— J'espérais depuis longtemps que tu me ferais le plaisir de venir ici chasser la bécasse. Il y a trois ans que j'étais privé de cette joie. Aujourd'hui, je sais que ton cher enfant, — celui qui est vivant sur la terre, l'autre est vivant dans ton cœur, — je sais que ton cher enfant, dis-je, est en excellente voie de guérison. Tu as profité de ce répit pour montrer que tu n'oubliais pas ton vieux Bonnier. Bernard a chassé bien souvent ici... Je sais qu'il reviendra, bientôt... Le grand air achèvera de le ravigoter... Je lève mon verre à ta bien-aimée Annette que

les soins du logis ont retenue. Permettez, madame, que je porte votre santé, reprit-il en se tournant vers Juliette. Je sais que vous êtes l'épouse admirable de celui qui nous sera rendu avant peu. La douleur vous fait plus gracieuse et plus jolie. C'est la récompense de votre vie de sacrifice. Je lève mon verre à M. Nantiat, à sa chère maman; j'ai gardé souvenance de l'accueil que je recevais aux Éparliers et des chasses à courre dans les bois, que le malheur des temps a bien réduits. Je n'oublie pas le bon M. Palet aussi discret que savant, le digne professeur de Cali et de Riri; M. Charmier, M. Muque et sa remarquable compagne; et pour la fin et le bouquet, je lève encore mon verre à M^{lle} Renée, aussi modeste que la violette du jardin et que l'on devine à son parfum de bonté. *Ad multos annos!* mademoiselle, mesdames et messieurs. Et pourtant, je ne voudrais pas oublier M. Lajudie, ton beau-frère, mon cher des Pradiers... Un homme qui vieillit à petit feu...

— Plus de cendre que de feu, murmura M. des Pradiers.

M. Bonnier cligna de l'œil, et vida son verre, tandis que M. Muque se levait en s'appuyant des deux mains au dossier de sa chaise, pour garder tout son aplomb.

— Les discours, ça me connaît un peu, dit-il. Nous n'avons pas les mêmes idées politiques... mais ça ne fait rien. Ma mère était cuisinière et mon père valet de chambre chez la comtesse de Claret, dans la Bourgogne; mes aïeux sont natifs de Gêrac; ils tenaient le petit bien du Grateil. Mes vieux se sont saignés aux quatre veines pour élever l'homme que je suis devenu. Je n'ai pas fait la guerre glorieusement, mais je l'ai bien faite, puisque j'en suis revenu.

— Es-tu pas saoul? s'écria M^{me} Muque.

— Laisse-moi tranquille. Je suis licencié en droit, mais j'ai laissé la robe pour acheter et vendre des pommes de terre et autres petites choses. On a voulu faire de moi un maire; je n'ai pas dit non: j'aurais fait de la peine à des hommes loyaux. Ainsi, monsieur Bonnier, je pourrais vous acheter Chantepie, vous seriez bien débarrassé. Ne faites pas cette mine, s'il vous plaît; mettons que je n'ai rien dit. La vie a changé, les choses sont ce qu'elles sont; le reste, c'est le reste... Ce qui doit arriver, arrive... Je lève mon verre à toute la gentille compagnie, et bien du plaisir.

Il se laissa retomber sur sa chaise; M. des Pradiers n'avait

pas écouté les paroles qu'il venait de prononcer d'une voix pâteuse. Juliette avait quitté furtivement la salle.

Jacques Nantiat remercia ses hôtes et M. des Pradiers en termes élégants qui ramenèrent l'esprit de courtoisie, après les paroles discordantes de M. Muque. M^{me} Muque sortit de la salle, en disant qu'elle allait tenir compagnie à M^{me} Juliette.

— Voilà deux heures que nous sommes à table, dit M. Charmier. Je n'ai pas senti passer le temps.

— La chasse est finie pour aujourd'hui, reprit M. Bonnier.

— Il n'y a pas à dire, déclara M. Muque, quand il s'agit de faire un repas, vous êtes maître.

M. des Pradiers tira de sa poche un étui et le tendit à M. Muque qui prit un cigare et le fit tourner dans ses doigts.

— J'en ai d'autres pour vous, mon cher Nantiat, dit M. des Pradiers en sortant de sa poche un nouvel étui. Il y a cigare et cigare...

Il tendit un magnifique Havane à Jacques Nantiat; il en offrit d'autres à MM. Charmier et Palet.

— Nous autres, nous fumerons une vieille pipe, dit M. Bonnier.

M^{me} Bonnier se leva, annonçant que le café était servi. Elle quitta la salle, à pas menus, et guida la compagnie vers le salon. Comme elle versait le café à la ronde, M. Muque alluma enfin son cigare, mais il sursauta tout à coup : une fusée d'étincelles pétillantes sortit des feuilles de tabac. Il jeta avec stupeur le cigare et dit :

— C'est une niche... C'est un cigare truqué!...

— Je ne savais pas que vous crachiez le feu, dit M. des Pradiers. Tous mes compliments...

— Vous étiez bien drôle, s'écria M. Nantiat. Vous avez fait un saut de carpe!...

— Vous trouvez ça drôle ? dit M. Muque d'une voix blanche. Ce sont des amusements d'enfants...

— Sans rancune, s'écria M. des Pradiers. Prenez celui-ci, il est parfait.

— Je ne sais si je dois avoir confiance en vous. Si j'avais une barbe comme la vôtre, je pouvais me brûler la figure... A ce moment, M^{me} Muque et Juliette entrèrent.

— Excusez-moi, madame, dit Juliette à M^{me} Bonnier, j'avais un grand mal de tête...

— Si tu avais été là, dit M. Muque à sa femme, tu aurais bien ri... M. des Pradiers m'a fait tirer un petit feu d'artifice...

M. Palet raconta par le menu à M^{me} Muque comment le cigare était chargé d'un peu de poudre de chasse, et si gravement qu'elle ne put s'empêcher de pouffer. M. Muque se redressa et dit à sa femme :

— Toi aussi, ça t'amuse...

M. Charmier gardait le silence, et paraissait offensé. Il se leva, et prit congé.

— Il faut que je revienne à Gêrac. M. Nantiat aura la bonté de me reconduire dans sa voiture.

Jacques Nantiat s'avança vers M^{me} Bonnier et la salua avec beaucoup de grâce. Il s'inclina un peu, à la ronde. M. Bonnier alla chercher deux bécasses et lui demanda de bien vouloir les accepter. Il les prit, tandis que M. des Pradiers lui disait affectueusement :

— Vous ne voulez pas laisser trop longtemps seule votre chère mère. Portez-lui, je vous prie, mes respects. Et sans adieu.

Lorsque M. Charmier et Jacques Nantiat furent partis, M^{me} Muque annonça qu'elle devait revenir à Gêrac et remercia pour la journée excessivement agréable. Renée et Juliette écoutaient avec déférence M^{me} Bonnier qui leur donnait des recettes de confitures et de liqueurs.

— Restez donc avec ces dames, mon cher Palet, dit M. des Pradiers. Nous allons fumer dehors quelques pipes avec mon ami Bonnier.

Ils sortirent dans la cour ; M. des Pradiers avait posé une main sur l'épaule de M. Bonnier, et de l'autre, il tenait sa pipe. Il marchait à petits pas, la figure rose et réjouie, heureux de respirer l'air vif de la belle soirée. Mais bientôt, son compagnon alla chercher la trompe de chasse et donna pleine liberté aux chiennes Musette et Mignonne qui se mirent à gambader. Ils gagnèrent tranquillement la grande allée du parc, qui tournait sous le branchage des ormeaux. Ils suivirent un sentier qui montait et se resserrait insensiblement ; les arbres devenaient si drus qu'ils rejoignaient leurs rameaux et formaient une voûte merveilleuse. L'ombre des derniers feuillages versait sur eux une fraîcheur amère et douce. Ils ne

parlaient pas, fumant leur pipe à petits coups; ils goûtaient une forte solitude, ils avaient la sensation de laisser derrière eux le monde.

Une lumière bleue vivait au loin, sous l'arceau des branches; ils s'avancèrent encore, et l'air était si calme qu'ils n'entendaient que le bruit des pattes de Musette et de Mignonne sur les feuilles sèches.

Ils arrivèrent en pleine clarté et vinrent s'asseoir sur le banc d'un vieux belvédère. De là, ils apercevaient à perte de vue tout le pays; les parcelles de prairies et de bois, les chaumes couleur d'or sourd, les champs de topinambours et de raves, les petits domaines morcelés, ligotés dans leurs buissons touffus, et, plus loin, les éclairs d'un ruisseau vif, et plus loin encore, la clarté frémissante d'un étang. A mesure que le jour baissait, l'horizon devenait à la fois plus vaste et plus proche; on pouvait admirer sa courbe parfaite. De grandes ombres entraient dans les herbages, ondulaient comme des troupeaux mystérieux, tandis qu'une flamme de l'air luisait au sommet des collines, frappait une vitre de village, une source, le soc d'une charrue retournée. Il y avait dans les châtaigneraies lointaines le tremblement d'un léger feu d'or, et bientôt le soleil apparut en maître, suspendit un moment toutes les choses pour les diviser et les rassembler.

M. des Pradiers connaissait bien cet instant d'équilibre ineffable, avant l'arrivée de la nuit. Il abaissa son chapeau sur ses yeux, et dit à Bonnier:

— Il fait bon... Je resterais longtemps assis sur ce banc, près de toi... Regarde... C'est le dernier ordre de la journée, le rassemblement... La pointe des arbres s'étire, les eaux montent... Les pierres mêmes se dilatent. Regarde; voici, du côté de ce gros ormeau, Fregeaigue, le Nepoux, Chabanne, Le Bos, Richafort et le Mas-du-Treil. Avant que la lumière touche une dernière fois la crête des terres, les métairies et les villages sortent de l'ombre. On dirait qu'ils bougent... En voilà deux qui s'éteignent ensemble.

— Chagnac: je l'ai vendu l'an dernier à Muque. Je le regrette.

— Mais, sapré diable, s'écria M. des Pradiers, tu ne pouvais donc pas le garder?

— Mon fils avait besoin d'argent. J'avais quatre-vingts

hectares, j'en ai encore une trentaine. Je dois compter juste. Tout de suite après la guerre, on vendait bien, mais à présent, c'est plus dur.

— Il faut te défendre, Bonnier.

— Ils sont les plus forts. Ils connaissent tous les vilains trucs.

— Quand tu dis : ils... on dirait que tu parles d'une force de loups garous. Tu me vendras à moi ta récolte de pommes de terre ; tu viendras chercher l'argent, quand tu voudras.

— Je craindrais d'abuser de ton amitié.

M. des Pradiers se tourna tout d'une pièce vers M. Bonnier et s'écria :

— Veux-tu donc me fâcher tout rouge, avec ton mot : abuser... ? Est-ce que tu peux abuser ? C'est moi qui enrage d'avoir été obligé de te délaissier un peu, à cause de messoucis.

Le soleil venait de tomber à l'horizon et les rameaux devenaient noirs. M. Bonnier se leva, emboucha sa trompe et commença de sonner à pleins poumons : la Vue, le Bien-aller.

— Ah ! tonnerre ! soupira M. des Pradiers, tu n'es pas crevé... Tu pousses ça comme un vieux roi qui pleure la misère du monde.

Les chiennes s'étaient couchées sur le sol, devant eux, et dressaient leurs têtes fines où les yeux luisaient. M. Bonnier s'arrêta de souffler ; sa figure était toute gonflée de sang et de joie. Il dit :

— Quelque chose qui ne reviendra plus. Quelquefois, je viens ici, le soir, quand le temps est clair, et je sonne. Ça me nettoie la tête... Ça me remet le cœur d'aplomb. Il y a de grandes choses qui me répondent... Les choses perdues... Te souviens-tu de ce sanglier que nous avons tué, chez M. des Grandiers ? Nous avions un peu plus de vingt ans... Te souviens-tu de ces fameux chiens... des triomphes de chiens !

M. des Pradiers ne pouvait parler ; l'émotion le tenait au cou ; il serra la main de M. Bonnier dans l'ombre. Puis il dit :

— Tu me ferais plaisir, si tu sonnais la fanfare du loup.

— Je vais la sonner pour toi, comme pour une grande troupe de chasseurs.

La nuit descendait ; il y avait au bord du ciel une mince lueur comme d'une lame de couteau. M. Bonnier se campa

solidement sur ses jambes et sonna la fanfare du loup. M. des Pradiers voyait des gouttes de sueur perler sur le front et rouler comme des larmes dans la barbe broussailleuse; mais le son puissant et rauque, si doux et si fort, qui s'en allait retentir au fond des bois, le frappait dans la poitrine, lui donnait chaud, malgré le vent froid qui se levait. M. Bonnier s'arrêta de sonner et dit :

— Quand je sonne ça, il y en a qui disent : « Ce vieux timbré veut nous ramener au temps des seigneurs... » Est-ce possible, tout de même?...

— Il faut rentrer. Annette serait inquiète, dit M. des Pradiers.

Ils revinrent d'un même pas au logis; ils se tenaient par le bras, en bons compagnons. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour, M^{me} Bonnier vint sur le seuil, et dit que le vent était froid et traltre. Juliette s'approcha de M. Bonnier :

— Je vous ai entendu jouer du cor. Vous m'avez fait un rare plaisir.

Comme Renée et M. Palet apportaient les manteaux, M. des Pradiers s'inclina profondément devant M^{me} Bonnier et lui dit :

— Sans adieu, madame.

Il embrassa Bonnier et saisit le volant de sa voiture où montèrent Juliette et Renée. M. Palet fit asseoir Musette près de lui. A plusieurs reprises, M. des Pradiers cria : Au revoir! et prit la route de Vardeilles, tandis que montait au ciel la lune d'automne.

CHARLES SILVESTRE.

(La dernière partie au prochain numéro.)

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

MONSEIGNEUR RUCH

ÉVÊQUE DE STRASBOURG

Le 7 janvier dernier, l'Académie des Sciences morales et politiques avait à remplacer, dans sa section des membres libres, M. Jusserand, ambassadeur de France. A l'unanimité, elle a nommé Mgr Ruch, évêque de Strasbourg. Tous les autres candidats, et non des moindres, s'étaient effacés devant lui : ils cédaient le pas à Strasbourg. Depuis la mort de Mgr Julien, évêque d'Arras, entré à l'Institut après la guerre, l'Académie ne comptait plus de prélat dans ses rangs : l'évêque de la frontière y prend place après celui du front, la terre du retour après celle des ruines et de la résurrection. L'Académie, dont on sait le libéralisme, a bien raison de cueillir ainsi dans nos provinces quelques gerbes de l'histoire qui tient entre la flèche de Strasbourg et le beffroi d'Arras. Et, sur cette route des marches françaises, comment oublier que Mgr Dupont des Loges avait, après 1870, mené à Metz avec une éclatante ténacité le deuil de la France en Lorraine, dont les cloches du 11 novembre 1918 ont, au signal de « la Mute » chère à Colette Baudoche, sonné la levée ?

Lorsque, en 1919, Mgr Fritzen, évêque allemand de Strasbourg, très respecté du reste, donna sa démission et se retira au couvent de la Toussaint, où il mourut peu après, en septembre, il avait comme coadjuteur Mgr Zorn de Bulach, Alsacien de vieille souche et de grande allure, mais âgé lui-

même et que, malgré son éducation française, son pro-germanisme et celui des siens ne désignaient pas pour la succession. Il le comprit et se retira également.

Ce n'était pas un diocèse ordinaire ni fort aisé à manier, qu'il s'agissait de pourvoir, dans des conditions elles-mêmes peu communes. Séparé par les événements de 1871 de son siège métropolitain de Besançon, le diocèse de Strasbourg est, avec ses deux départements alsaciens, ses sept cent vingt et une paroisses et ses mille deux cents prêtres, le plus étendu de France et l'un des plus peuplés. Il partage, avec celui de Metz, la situation d'être toujours uni à l'État sous le régime concordataire que la loi du 9 décembre 1905 a aboli dans le reste de la France. Les écoles publiques y sont organisées suivant le système confessionnel et d'après les dispositions essentielles de notre vieille loi Falloux.

Au nord et au sud, deux grandes villes, Strasbourg et Mulhouse, différentes par leur passé, leur structure, leur vie; sur un fonds de population agricole, de grands centres industriels et de vastes chantiers qui ont amené d'importants contingents d'ouvriers étrangers venus parfois avec leurs prêtres nationaux; près de cent mille Allemands naturalisés français; à côté d'une population catholique pratiquante, — jusqu'à présent docile au clergé autochtone, issu lui-même en majeure partie des paysans et sur lequel l'influence germanique s'est très fort exercée au détriment de la tradition des Delsor et des Wetterlé, — de puissantes agglomérations protestantes (1) qui jouent un rôle de premier plan dans la vie générale du pays; enfin, répercussion et enchevêtrement des problèmes posés par le retour de l'Alsace à la France, sans oublier ceux qui sont nés de la politique, des politiciens, du clergé lui-même et de la propagande allemande. Diocèse de repos et de vie méditative? Assurément non. Rien, sur les bords de l'Ill et du Rhin, de « l'Orme du mail » ni de « l'Anneau d'améthyste ».

Après de multiples négociations où Mgr Amette, cardinal-archevêque de Paris, joua un grand rôle, Rome, qui n'avait pas encore de nonce en France, et Paris qui n'avait pas d'ambassadeur au Vatican, se mirent d'accord, sur la propo-

(1) Sur 180 000 habitants, Strasbourg compte environ 75 000 protestants.

sition du gouvernement, pour appeler à Strasbourg, tête d'étape française de l'antique « rue des prêtres » formée par la vallée du Rhin, un homme de l'Est, Mgr Ruch, évêque de Nancy. Ses quarante-six ans ne l'empêchaient pas d'avoir déjà un brillant passé où les étapes avaient été vite franchies.

Charles Ruch est né en 1873 à Nancy : ce fut une conséquence de Worth et de Sedan qui, en décidant ainsi de sa vie, l'a marqué pour toujours. Sa famille avait quitté, après 1870, la petite cité alsacienne de Bouxwiller, ancienne capitale du minuscule comté de Hanau-Lichtenberg où, depuis la Réforme qui y créa un collège aujourd'hui encore plein de vie, les traditions intellectuelles se sont toujours maintenues. Le père de Charles Ruch était protestant ; sa mère, catholique, était née à Thann, à l'ombre mystique de l'admirable cathédrale qu'un dicton local définit ainsi : « Strasbourg est plus haut ; Fribourg est plus gros ; mais Thann est plus beau. »

Après avoir fait ses études à Pont-à-Mousson, à Nancy et à l'Institut catholique de Paris, il est ordonné prêtre à vingt-quatre ans. On le voit successivement prendre ses grades de licencié ès lettres et de docteur en théologie : son ascension est rapide. La théologie ne cesse de l'attirer : il est ainsi professeur de dogme au Séminaire de Nancy et attaché à la formation des jeunes clercs auprès desquels son goût de l'apostolat trouve à s'exercer ; il se le rappellera, plus tard, à Strasbourg, quand il y sera évêque. — Dès 1907, à trente-quatre ans, il est vicaire général, puis, en juin 1913, nommé évêque titulaire de Geraséa et coadjuteur avec succession de Mgr Turinaz, évêque de Nancy, qui l'avait en grande estime.

Ce n'était pas une figure indifférente ni banale que celle de cet évêque de Lorraine auprès duquel il allait se former aux grandes affaires : ardent, hautement pénétré de ses responsabilités et de ses prérogatives, d'un patriotisme toujours en éveil, demeuré près de vingt ans à la tête de son diocèse, Mgr Turinaz le dirigea *fortiter in re et in modo*. Ses démêlés avec M. Combes, président du Conseil, et son attitude lors de la séparation des Églises et de l'État étaient demeurés célèbres. Ne raconte-t-on pas qu'un jour, lors de l'expulsion des congrégations, un jésuite s'étant vu menacé d'arrestation s'il continuait à prêcher, Mgr Turinaz le reçut dans sa cathédrale, mitre en tête, crosse en main, et lui tint ce petit dis-

cours : « Vous êtes jésuite ? Eh bien ! montez en chaire avec l'évêque ! » Non sans être impulsif, le très jeune coadjuteur du vieil et combatif évêque n'eut jamais, sans doute, de geste semblable à accomplir à Nancy, dans l'année qui précéda la guerre, s'il s'y confirma dans une fermeté doctrinale qui ne porta jamais atteinte à une inaltérable charité chrétienne.

Cette charité chrétienne, sous quel aspect il va être, pendant quatre ans, appelé à l'exercer ! Le coadjuteur de Nancy a, en 1914, une lettre de mobilisation qui le désigne pour les fonctions d'aumônier du 20^e corps d'armée, le corps lorrain que commande le général Foch et où sert le lieutenant-colonel Weygand, dès lors en route vers ses destinées : un autre évêque, celui de Gap, Mgr de Llobet, est, ailleurs, également mobilisé comme aumônier. Depuis son enfance, et spécialement depuis qu'il exerce à Nancy de hautes fonctions, Charles Ruch a vécu, comme on vit dans l'Est, en contact avec « la division de fer », avec les officiers et les hommes qui sont la fierté et la sécurité des Lorrains résolus à mettre tout en commun à l'heure du danger : dans la capitale lorraine, il a vu à l'œuvre des chefs de la trempe du général Pau, du général Balfourier qui commande en 1914 la division et qui plus tard commandera le 20^e corps. Les soldats et les réservistes qui partent pour la frontière sont ceux à côté desquels il a grandi, les frères ou les pères des enfants qu'il a élevés ou qu'il vient de confirmer. On est bien vraiment entre soi, et pour Nancy la menace est directe et proche.

Il part. Le voilà au « groupe de brancardiers de corps d'armée » ; il prend contact (et ce contact est affectueux) avec ses collègues, l'aumônier protestant et l'israélite et ses prêtres mobilisés. Il est loin de « la Somme » de saint Thomas d'Aquin sur laquelle le théologien s'est si longtemps penché ; c'est à la somme des dévouements et des sacrifices qu'il faut aujourd'hui penser.

Alors, c'est Morhange, où se répand le sang lorrain, et où l'on se casse les dents sur les bétons allemands ; c'est la menace sur le cher Nancy ; c'est le Grand Couronné dont Castelnaud assure l'inviolabilité ; c'est toute l'épopée du 20^e corps, et la Meurthe, et la Belgique avec Poperinghe et les boues de l'Yser, et l'Artois et Verdun, et la Somme. Il va à pied ou à bicy-

clette et refuse de monter dans les automobiles où une place lui est offerte en passant; il est auprès de ses prêtres qu'il dirige avec fermeté, auprès des blessés et dans les tranchées. Partout on admire son activité débordante, mais aussi sa simplicité. Le 18 juin 1915, une citation à l'ordre de l'armée qui accompagne la croix de chevalier de la Légion d'honneur, rappelle que, « s'effaçant malgré son éminente dignité dans une situation modeste, il fait preuve d'une activité et d'un dévouement inlassables. Depuis le début de la campagne, la visite des premières tranchées, la recherche des blessés sur la ligne de feu, les veilles dans les ambulances exposées, son calme courage lui ont acquis l'affection respectueuse de tous ». Une autre citation dira que : « prêtre-soldat et prêtre nancéen, il est, parmi les troupes du corps d'armée, la vivante représentation de la foi des apôtres et de la foi patriotique lorraine ».

Cette vie se poursuit pendant trois ans, avec son cortège d'épouvante et de douleurs, mais aussi avec les joies du prêtre en face de la beauté des âmes innombrables. Le 19 novembre 1917, un décret de la Consistoriale nommait Mgr Ruch, ainsi que Mgr de Llobet (1), inspecteur et ordinaire des prêtres mobilisés, sur l'étendue du front, comme plus tard Mgr Rémond (2), qui fut commandant de territoriale et sagace organisateur de réduits et de réseaux barbelés, devint aumônier général des armées de la République occupant la Rhénanie. C'était déjà reprendre des fonctions épiscopales, à son corps défendant. Rappelé à Nancy, en août 1918, par la mort de Mgr Turinaz, il rejoignait son évêché... à cheval, avec un bien simple bagage, mais avec une expérience humaine largement accrue. Mgr Ruch fut nommé à Strasbourg le 1^{er} août 1919 et intronisé le 13 octobre, avec les honneurs civils et militaires; il était fait officier de la Légion d'honneur le 20 juin 1920, et commandeur en 1930.

Aumônier militaire, Mgr Ruch l'est toujours resté au profond de son cœur. Un trait le peint complètement. Il y a quelques années, les anciens combattants de la vallée de la Bruche avaient décidé de faire célébrer au cimetière des Chênes, près de Wisches et de Hertzbach, un service commémoratif des combats du mois d'août 1914, qui nous firent des-

(1) Actuellement archevêque d'Avignon.

(2) Actuellement évêque de Nice.

endre en direction de Strasbourg, par des succès passagers, à mi-chemin dans la vallée. Le curé de la paroisse, sans doute autonomisant, bougon ou peut-être mal abordé, refusa son concours. La réponse vint de Strasbourg; elle disait : « Charles Ruch, ancien aumônier du 20^e corps, reçoit de l'évêque l'ordre d'officier au cimetière des Chênes. » Là, comme au Donon, au Linge et à l'Hartmann, il ne laisserait à nul autre cet honneur.

Ainsi, le dimanche le plus proche du 20 août, chaque année, dans une clairière de montagne d'où la vue coule partout sur les forêts, devant un autel en troncs de sapins improvisé à l'entrée du champ de repos où chaque tombe laisse fleurir des roses, en présence d'un vaste concours de braves gens que tous les sentiers ont amenés, la plus poignante des cérémonies se déroule où l'on sent que le prélat apporte tout son cœur et toute sa ferveur. A côté de son évêque et fidèle à ces pèlerinages, son collègue dans l'aumônerie, l'abbé Umbricht, Alsacien amputé, comme lui respecté et aimé, dont la croix de guerre s'orne de treize citations à l'ordre de l'armée, lui fait régulièrement comme une garde d'héroïsme.

A l'époque où Mgr Ruch, ainsi placé en face d'un faisceau de responsabilités et d'inconnues, prenait possession de son nouveau siège, le régime du Commissariat général de la République était en plein essor sous l'impulsion vigoureuse et libérale de M. Millerand.

Tout était alors partout à l'effort collectif et national qui correspondait aux traditions et aux goûts de l'évêque appelé à célébrer la première fête de l'armistice. Les catholiques, unis, faisaient bloc, pour les premières élections législatives, avec les autres éléments nationaux. « Servir Dieu et la France sur la terre d'Alsace », tel était le programme, dont Mgr Ruch n'a jamais dévié, avec lequel il allait vers son clergé, contribuait à la restauration de la Faculté de théologie catholique, et collaborait avec les autorités (1).

Treize ans ont coulé depuis lors, qui ont vu s'accomplir en Alsace un immense labeur français, auquel Mgr Ruch a tout fait pour prendre la plus large part, mais qui ont vu aussi le

(1) Une quinzaine de prêtres seulement sur 1200 étaient Allemands et durent être remplacés après leur départ d'Alsace.

diocèse exposé à des secousses auxquelles la sentinelle de l'évêché a toujours opposé la même fermeté doctrinale et française. Si la mode est aux « vies romancées », n'est-il pas légitime aussi de parler un peu des « vies difficiles » ? « Mon père, gardez vous à droite, gardez vous à gauche. »

En 1924, M. Herriot se sert-il d'une déclaration ministérielle pour annoncer l'introduction des lois laïques en Alsace, menace qui ne sera suivie d'aucun effet, mais qui soulèvera une tempête et dont l'auteur se mordra les doigts ? Mgr Ruch, « évêque soldat, nommé par la victoire elle-même à Strasbourg », adresse au gouvernement une protestation véhémement, au nom des intérêts religieux et français. Se rappelant même les leçons qu'il a jadis reçues à Nancy, n'ira-t-il pas, un jour où il estimera l'école confessionnelle menacée, jusqu'à décréter une grève scolaire de vingt-quatre heures qui sera effective dans 90 pour 100 des communes ?

Sent-il la propagande étrangère s'insinuer, la résistance s'organiser et des procédés de cabale s'instaurer parmi les éléments du clergé germanisés et formés par les exemples du « Centrum » allemand, voit-il parmi les catholiques, que l'abbé Haegy et ses collaborateurs s'efforcent de régenter, de régionaliser et de dénationaliser, des scissions déplorables se produire pour aboutir un jour à « un mariage contre nature » et à de hideuses compromissions électorales avec les autonomistes et les communistes, il admoneste et s'écrie : « Catholiques d'Alsace, les diocèses pas plus que les hommes n'ont le droit de se suicider. N'appellez pas à votre secours les Barbares. Ne jetez pas votre Patrie dans les bras des Vandales. Vous courriez le risque de perdre tout, même l'honneur. » L'Église devenant partisane, l'Église alliée aux « sans Dieu » moscoutaires, comment l'évêque n'eût-il pas frémi ? Et il prodigue dans son *Bulletin ecclésiastique* des avertissements... qui n'ont pas toujours l'heur de plaire, ni même d'être lus, reproduits ou suivis par ceux auxquels ils sont adressés.

S'il use ainsi de son magistère, c'est parce que l'homme de foi et de science qu'il est, le collaborateur du *Dictionnaire de théologie catholique*, l'auteur de la *Doctrine sociale de l'Évangile*, de la *Doctrine sociale de l'Église*, de la *Piété envers la Patrie*, sait bien qu'il est d'accord avec ce que les docteurs catholiques ont enseigné et les Pontifes romains proclamé. II

aime se couvrir de saint Thomas d'Aquin, mais aussi bien du cardinal Mercier qui a également connu ce devoir de défense et d'apologétique. Ne sait-il pas que l'attitude qu'il condamne risque, plus encore que les menées du radicalisme et de la franc-maçonnerie, de déchaîner un jour une vague d'anticléricalisme qui pourrait bien aboutir tout simplement à la négation et à l'athéisme ? Et quand on va jusqu'à contester la légitimité de cet enseignement, il se dirige vers Rome, où peut-être on s'agit en secret pour le faire blâmer, et d'où le cardinal Gasparri lui écrit pourtant : « Sa Sainteté est heureuse de voir avec quel ardent amour des âmes vous vous multipliez pour faire arriver partout, et surtout aux prêtres, et ensuite aux journalistes catholiques, la parole qui éclaire, qui préserve, qui encourage et qui sauve. »

Oui, vie courageuse, vie d'embûches et de surprises, vie difficile, sur cette belle terre de bordure, si souvent meurtrie, au caractère ardent, entier et réaliste, qui a l'habitude, en chaire comme ailleurs, de parler fort, où grogner devient presque une tradition, critiquer une seconde nature, où pour manier les hommes il faut connaître leur passé et parfois donc savoir nuancer, non sans s'étonner et souffrir.

Rencontrer Mgr Ruch à l'Évêché n'est pas toujours chose aisée. Heureusement pour lui, ce n'est pas le vaste palais Rohan qu'il habite, admirable témoin de l'art français transformé en musée.

Au détour de l'étroite rue des Juifs, non loin d'un bras paresseux de l'Ill, de l'antique église Saint-Étienne et du collège épiscopal, dans la plus vieille partie du très vieux Strasbourg où les Romains installèrent leur camp, derrière une lourde porte-cochère, une ancienne demeure de grès rose s'élève, précédée d'une cour silencieuse. Le concierge est sans doute un peu sourd, et la cloche qui l'alerte un peu fêlée ; mais il est intransigeant pour signaler la pancarte qui mentionne les jours d'audience. Gravissez derrière lui le bel escalier où s'enroulent les ferronneries les plus délicates, spécialité strasbourgeoise. Peut-être rencontrerez-vous sur le palier l'un des aimables vicaires généraux parmi lesquels se détache l'imposante et accueillante personnalité de Mgr Kolb. Vous voilà dans le bureau épiscopal où brille une statue lumineuse

de la Vierge, cadeau de l'Alsace. On dit que la chambre de Monseigneur n'a pas d'autre ornement que les « souvenirs pieux » innombrables, de ceux que le prêtre, l'aumônier et l'évêque ont consolés : là est le réduit de la communion des âmes.

L'accueil est d'une parfaite courtoisie et d'une grande bonté ; aucune distance : Armand de Rohan, cardinal prince-évêque, devait avoir plus de goût pour le cérémonial. On est à l'aise, sans familiarité, et la conversation s'établit d'emblée. Mgr Ruch est de taille moyenne ; le visage est rond ; la voix tantôt un peu sourde et tantôt un peu chantante. Quand il parle, il laisse volontiers tomber ses paupières, comme fatigué d'un rude labeur qui commence dès l'aube et se poursuit tard. Impossible d'être plus simple, d'écouter avec une attention plus bienveillante et plus réfléchie. Pour le détail des affaires ecclésiastiques, c'est dans un bâtiment outillé pour les jeunes abbés comme un « office » moderne, qu'il faut se rendre, au fond du petit jardin où, à l'ombre de quatre vieux arbres, l'évêque vient parfois lire son bréviaire.

Dans cette ville où catholiques, protestants et israélites se coudoient et sont également pratiquants, Mgr Ruch entretient avec les autres confessions des relations d'une affable et inattaquable correction : ce respect lui est unanimement rendu. Parfois, on le voit à quelques diners officiels dont les menus contrastent avec l'ordinaire où se complait son régime ascétique : une tasse de café au lait et une tartine. N'a-t-on pas dit qu'un jour une cellule de la Trappe aurait tenté son goût du silence, son besoin de sainteté et de recueillement mystique ? Mais les cérémonies le trouvent toujours à sa place, qu'il s'agisse de sa cathédrale, des commémorations nationales ou locales, de la venue des hôtes de marque, ou même plus simplement de témoigner au scoutisme français son intérêt.

Avec la théologie et les âmes, car il est prêtre avant tout, ses deux passions sont ses prêtres et ses œuvres diocésaines installées dans un immeuble rococo près duquel Christine de Suède habita. Il faut en prendre son parti : à Strasbourg, où l'on marche sur l'histoire, on se heurte aux rapprochements inattendus.

Dans le corridor alsacien de plus de deux cents kilomètres de long, il n'y a pas de paroisse qui n'ait reçu la visite de son

évêque. C'est, dit-il, sa manière de se reposer et de vivre sa vraie vie. L'automobile que lui a donnée le constructeur alsacien Bugatti l'emmène à vive allure le long des routes : on la reconnaît à ses armoiries. Dans ces visites, c'est toujours à la cure qu'il loge. Inutile pour les châtelains ou les notables de tenter de lui offrir l'hospitalité. Le refus est aimable, mais formel : il raconte en riant que le hasard voulut un jour que le seul bénéficiaire d'une exception fut... un protestant, et encore pour une simple tasse de thé, à l'issue de la cérémonie intime où fut inaugurée, à Sainte-Odile, par une romantique journée d'automne, la plaque commémorative de Maurice Barrès.

Bien que le propre de Mgr Ruch ne soit pas de rechercher l'effet ni d'être ce qu'on appelle « un orateur », il tient à prendre la parole dans ses tournées et n'oublie pas qu'il est lettré. Il a appris l'allemand à cet effet... mais l'accent est peut-être bien moins orthodoxe que la doctrine. Ses allocutions sont simples, pratiques, souvent prononcées les yeux fermés, comme pour ne permettre à la pensée aucune fantaisie.

Les vacances d'une vie si bien remplie? Quelques *week end* à Sainte-Odile, dont le couvent est propriété épiscopale. L'évêque n'aime rien tant que d'y venir lorsque le flot des touristes a disparu avec les longs jours. Son goût des promenades solitaires, propres à la méditation, l'amène parfois à se perdre dans la forêt parée des pourpres automnales et de risquer même d'y passer la nuit sur un tronc d'arbre, après s'être blessé.

Et si pareille aventure survenait, il mettrait en pratique, avec sa haute et habituelle sérénité, ce qu'il disait à un visiteur qui s'inquiétait pour lui du poids de sa tâche : « Quand j'ai besoin de rassembler mes forces, eh bien ! c'est très simple, je pense aux âmes, à celles du diocèse, aux catholiques, mais aussi aux autres, à toutes les âmes d'Alsace. »

Belle parole d'évêque et de Français.

FIDUS.

LISZT

ET LA COMTESSE D'AGOULT

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

LA « CORINNE » DU QUAI MALAQUAIS

Il y eut sans doute, même au fort du romantisme, des amours circonspectes, assez habiles à feindre et à dissimuler pour que seuls les aveux posthumes d'un confident, la mise au jour d'un carnet intime, une lettre oubliée, quelque billet intercepté ou perdu, les aient dépouillées plus tard du voile dont elles avaient tenu à s'envelopper. Mais combien d'autres, excessives et audacieuses, ont rejeté ces précautions ! Celles-là croyaient mériter leur bonheur d'autant mieux qu'elles en assumaient intrépidement tous les risques, et, bien loin de rechercher les ténèbres ou la pénombre, elles voulaient s'exposer au grand soleil de la passion. En vérité, les amours romantiques eurent non seulement leurs dévots, mais leurs apôtres et leurs martyrs.

Au seuil de cette année 1833, où la rencontre du jeune Franz Liszt allait décider de son sort, la comtesse d'Agoult, sans prétendre expressément au martyre, aspirait néanmoins à une espèce d'apostolat. N'en possédait-elle pas, il est vrai, les deux vertus cardinales : l'éloquence et le courage ? Bien que le féminisme n'existât alors ni de fait ni de nom, elle brûlait de suivre à son tour la voie insigne que, d'un geste impérieux et prophétique, M^{me} de Staël avait indiquée à ses continuatrices. George Sand venait de s'y engager hardiment. Et pas plus

qu'Aurore Dupin ne consentait à poursuivre l'âpre voyage de la vie aux côtés du baron Maurice Dudevant, Marie de Flavigny ne pensait devoir s'immoler en holocauste à son seigneur et maître, le comte Charles d'Agoult. Ce gentilhomme plein de cœur et d'honneur lui inspirait assurément beaucoup d'estime. Mais comment oublier qu'il était de vingt ans son aîné et qu'elle l'avait épousé sur les instances de ses parents, sans l'ombre de sympathie?...

De la sympathie, elle n'en éprouvait pas davantage pour le milieu où sa naissance la prédestinait à vivre. Sitôt mariée, en 1827, elle avait pris en aversion une société que la Cour de Charles X s'efforçait de modeler à son image. Il lui semblait que les conventions de toute sorte pesaient lourdement sur l'aristocratie française. Aux principes d'ordre les plus inflexibles, au respect de la hiérarchie, à la vénération aveugle d'un passé où l'on prétendait enfermer l'avenir, se joignaient autour d'elle tous les préjugés de l'émigration, surannés et aigris. Du moins, en 1827, un seigneur se dédommageait de ses ennuis par les grandes charges de l'État et les réalités substantielles du pouvoir. Mais les Trois Glorieuses avaient tout bouleversé. Et les gentilshommes que leur attachement personnel aux Bourbons éloignait à jamais de Louis-Philippe, — tel était précisément le cas du comte Charles d'Agoult, — n'avaient d'autre ressource que de mener au fond de leurs hôtels une guerre d'épigrammes acharnée contre le nouveau régime. Cette abnégation était sans doute fort belle en soi. Mais l'horizon se rétrécissait dangereusement autour de la jeune et très indépendante comtesse d'Agoult.

Elle ne s'entendait même pas avec son mari sur la manière d'élever leurs deux fillettes, Louise et Claire-Christine. Là encore, leurs opinions se heurtaient. Au reste, Dieu sait si M^{me} d'Agoult eût été plus heureuse dans une existence conjugale mieux assortie. Elle souffrait d'un tourment intérieur qu'elle attribuait à ses hérédités complexes. Par son père, elle tenait à la première noblesse de Bourgogne. D'autre part, le vicomte de Flavigny ayant épousé pendant l'émigration Marie-Élisabeth Bethmann, héritière de banquiers allemands fort riches, la petite Marie était née à Francfort-sur-le-Mein dans le milieu de la nuit du 30 au 31 décembre 1805. Chez cette enfant travaillée par un double atavisme, le clair esprit fran-

çais se dégageait avec peine de la rêverie germanique. Ils étaient pénétrants et tenaces, les effluves que Marie avait respirés dès le berceau dans la cité natale de Gœthe, en cette antique ville libre où le Saint-Empire romain déployait autrefois la pompe solennelle de ses élections et de ses sacres. Était-elle Allemande ou Française? Elle se le demandait parfois. De son propre aveu, elle ne le sut au juste que par la guerre de 1870...

Cette disparate fut-elle à l'origine des paradoxes, des volte-faces ou même des criantes dissonances par lesquelles Marie devait étonner ses contemporains? Admettons-le. Catholique, elle affichait une complaisance outrée pour le protestantisme de ses ancêtres maternels. Favorable en politique aux nouveautés les plus aventureuses, elle n'en restait pas moins aristocrate de la tête aux pieds; sa distinction, son élégance native faisaient scandale chez les démocrates ou les révolutionnaires qu'elle se piquait de fréquenter. Bref, il y avait en elle on ne sait quoi de foncièrement incompatible qui la retranchait du monde extérieur. En vain s'ingéniait-elle à s'oublier dans autrui. Cette femme si expansive, si hardie, manquait irrémédiablement de souplesse et d'abandon.

Elle aimait Dante et Gœthe jusqu'à l'idolâtrie. Seuls, ces *hommes-dieux*, affirmait-elle, lui inspiraient cet enthousiasme qui régénère. Hors de leur influence, elle languissait. Et plutôt que de dépérir, faute de ressources, M^{me} d'Agoult désirait entr'ouvrir sa porte aux écrivains, aux penseurs, aux artistes les plus célèbres. Pourquoi n'aurait-elle point, malgré la distance des rangs, un cercle pareil à celui que M^{me} Récamier présidait avec tant de grâce à l'Abbaye-aux-Bois? D'autres jeunes femmes de l'aristocratie, la duchesse de Rauzan, les marquises de Bellissen, de Gabriac, de La Bourdonnaye, pensaient de même, impatientes d'échapper aux gronderies de leurs douairières. La Révolution de juillet étant survenue, ces dames sautèrent le pas, malgré les foudres du faubourg Saint-Germain. A quoi bon s'ennuyer, puisqu'il n'y avait plus de Cour, plus de roi légitime? Elles tinrent tête à l'orage, assurées de leur bon droit, et ni la marquise de La Bourdonnaye, surnommée « la Sappho de la rue Boudreau », ni « la Corinne du quai Malaquais », c'est-à-dire la comtesse d'Agoult, ne se soucièrent beaucoup des sarcasmes. Ainsi donc, Franz Liszt n'eut pas seulement, en 1833, ses grandes et ses petites entrées

dans l'hôtel situé à l'angle du quai Malaquais et de la rue de Beaune; il reçut encore l'hospitalité dans le beau château de Croissy que M^{me} d'Agoult habitait à six lieues de Paris. Là, entre deux leçons de piano, après une romance de Schubert, le jeune musicien pouvait exhaler ses mélancolies, ses désirs, ses aspirations infinies, se confier à l'âme-sœur en toute sécurité, si bien que son admiratrice, d'abord saisie et interdite, goûtait de mieux en mieux la douceur de leurs épanchements.

A ce propos, les biographes ont longtemps observé un silence qui vient d'être rompu au bout d'un siècle par l'héroïne elle-même. Ses *Mémoires* posthumes nous l'ont appris : ce fut avec un trouble intense, une « commotion électrique » que M^{me} d'Agoult vit se fixer sur elle ces « grands yeux d'un vert de mer où brillaient de rapides clartés semblables à la vague quand elle s'enflamme (1) ». Il n'en fallut pas davantage. Elle reconnut en ce jeune Hongrois de vingt-deux ans le Messie tant espéré, l'homme-dieu qu'elle invoquait de toutes ses forces, car M^{me} d'Agoult appartenait à cette génération qui, nourrie des épopées magnifiques et terribles de la Révolution et de l'Empire, en gardait profondément la nostalgie, avec un appétit insatiable de l'inconnu, de l'extraordinaire ou même de l'impossible.

Comme Don Quichotte enivré de légendes, M^{me} d'Agoult succombait aux philtres que lui versaient goutte à goutte ses poètes favoris de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Mais le Ciel lui donnerait-il un jour le courage de s'immoler corps et âme à l'homme-dieu qu'elle adorait, à ce génie si différent du reste des mortels et si fort au-dessus de la loi commune?

Quand Liszt lui prêtait *Lélia*, elle s'associait de tout cœur à cette protestation indignée de la femme contre le despotisme de l'homme, à ce violent cri de révolte contre le mariage indissoluble. L'année suivante, *Leone Leoni* lui faisait entendre les objurgations par lesquelles un passant mystérieux, beau comme un mauvais ange, exhorte une jeune fille à tout quitter pour le suivre au bout du monde... *Au bout du monde!* ô tentation délicieuse!... M^{me} d'Agoult ignorait la peur; elle n'éprouvait que des scrupules. Dire adieu à sa famille et à la société, se dépouiller volontairement de ses privilèges les plus enviables,

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 mai 1921.

soit ! Le monde, après un tel sacrifice, se verrait obligé d'abolir ses conventions sacro-saintes ou tout au moins de les amender ! De la sorte, une faible femme aurait agi plus efficacement sur son siècle par sa seule vaillance que bien des ministres et des législateurs. Et quoi qu'il advînt, elle aurait la gloire d'avoir hâté l'aurore d'une civilisation plus libre et plus juste...

A ce moment, un affreux malheur va-t-il dissiper son ivresse, lui rendre son cœur de mère ? Sa fille aînée, Louise, âgée de six ans, lui est ravie par une fièvre cérébrale en deux jours. Mais cette catastrophe retarde, sans l'arrêter, la marche du destin. Marie, ayant fait un effort pour se rapprocher de M. d'Agoult, constate avec effroi qu'il leur est impossible de s'accorder, même dans la douleur. Ils ne peuvent confondre leurs larmes. Et là-dessus, le gai va-et-vient que la petite Claire-Christine met dans cette maison en deuil, avec l'inconscience de ses quatre ans, irrite davantage le désespoir de la pauvre mère, blesse à vif ses nerfs malades. En mai 1835, à sa première entrevue avec Liszt, elle retrouve enfin en lui sa véritable, son unique raison de vivre. Le jeune homme lui parle confusément de voyages, d'une absence prolongée ; elle le comprend à peine, mais se dit tout bas qu'elle n'aura plus jamais la force de le quitter... Franz, le visage brûlant de fièvre, répète à travers ses larmes :

— Oh ! laissez-moi être fou, insensé... Mon Dieu, mon Dieu, ne nous sépare jamais ! aie pitié de nous !... M'entendez-vous maintenant ? me comprenez-vous ?...

Hélas ! elle ne le comprend que trop. Sur les instances du musicien, ils décident de confesser, à la face du ciel, la toute-puissance de leur amour. Le sacrifice est consommé.

Vers la fin de mai 1835, Liszt se rend à Bâle. Caché à l'*Hôtel de la Cigogne*, chambre n° 20, il attend les événements. Marie arrive à son tour le 2 juin, en compagnie de sa mère et de son beau-frère qui ne se doutent de rien. A peine descendue à l'*Hôtel des Trois Rois*, elle écrit à Liszt :

« Quand vous aurez lu ceci, j'aurai parlé ; jusqu'à présent, je n'ai encore osé rien dire. C'est une dernière et rude épreuve ; mais mon amour est ma foi, et j'ai soif de martyre... »

Bientôt après, en dépit de sa mère, M^{me} d'Agoult commence avec Liszt ces pérégrinations de deux mois à travers la Suisse dont la musique des *Années de pèlerinage* conserve le souvenir.

Après avoir mêlé leurs soupirs aux murmures du lac de Wallenstadt, les voyageurs élisent domicile à Genève. N'est-ce pas dans la même ville que l'innocente Juliette, enlevée par le plus fascinant des ravisseurs, Leone Leoni, était venue cacher ses amours?...

Depuis 1927, nous possédons sur cet épisode le témoignage authentique de Mme d'Agoult. Mais qui peut être à la fois juge et partie? Ariane solitaire et vieillissante cherche surtout des excuses à sa faiblesse, tandis qu'elle accable son ancien complice de torts impardonnables. Sans souci des faits ni des dates, elle se préoccupe uniquement de la vérité psychologique. Ainsi, malgré tout son intérêt, ce récit ne peut tenir lieu de la correspondance qui fut échangée entre elle et Franz. Beaucoup de lettrés et de musiciens avaient depuis longtemps un grand désir de consulter ces textes décisifs que l'on savait gardés par des mains pieuses et sûres, mais des scrupules fort légitimes en retardaient la communication. Or, voici que, cent ans après ces événements, le petit-fils de Liszt et de Mme d'Agoult, M. Daniel Ollivier, se décide enfin à puiser au trésor de ses archives familiales. Il veut bien nous confier les épreuves d'un volume qui paraîtra sous peu en librairie. Essayons donc ici de montrer quelles étranges lueurs ces lettres vont jeter sur un drame d'amour que chacun pensait connaître et la riche contribution qu'elles apportent à l'histoire générale du romantisme.

LE CULTE DE « L'HOMME-DIEU »

La comtesse d'Agoult, jusqu'à ce jour, n'aura point trouvé grâce auprès des biographes. Créature sèche, déclarent-ils, infatuée de sa naissance, de sa beauté, de son esprit, de son savoir. Ils lui déniaient jusqu'au triste mérite d'avoir tout sacrifié à sa passion. Incapable d'aimer, proclament-ils, elle s'était simplement complu à mortifier les nombreuses rivales qui se disputaient entre elles un musicien radieux de grâce, de génie et de gloire. Quant à Liszt, il ne se souciait aucunement de la redoutable personne, plus âgée que lui de six ans ; et c'était elle en somme qui l'avait enlevé...

Dans la collection présente, il est vrai, on trouve peu de lettres de Mme d'Agoult entre les années 1833 et 1835, c'est-à-

dire dans la période antérieure à l'enlèvement. N'importe ! il ressort des très nombreux billets de Liszt que la flamme fut également prompte à s'allumer dans les deux cœurs. Dès les premières effusions, Liszt se sent métamorphosé, renouvelé :

« Renouvelé !... renouvelé comme au printemps un arbre par des feuilles nouvelles, l'âme purifiée et digne de monter aux étoiles !... »

C'est toujours par la bouche de Liszt que l'amour ombreux et exclusif, l'amour ennemi de tout partage, formule ses exigences intransigeantes. Liszt ne pardonne pas à son amie de tenir encore au monde, aux avantages du rang, aux devoirs traditionnels de la famille. Et c'est lui toujours qui prêche l'affranchissement par la révolte :

« Je ne crois nullement vous avoir jamais fait illusion sur vos relations de famille et de monde. Grâce à Dieu, j'ai été assez droit et conséquent, — dans le mal, si vous voulez, peu importe ! Longtemps à l'avance, j'ai compris qu'il fallait accepter toutes les chances, toutes les impitoyables nécessités. M'avez-vous trouvé une seule fois en défaut ? Quand donc quelqu'un me fera-t-il reculer ou rougir ? Ne savez-vous pas que vous avez droit de vie et de mort sur moi ? Dites oui et ce sera oui, non et ce sera non !... »

Et puis, encore une fois :

« Il y aurait même possibilité de tirer avantage de cette position et de répondre vigoureusement et grandement à toutes les chastes indignations, à toutes les fines plaisanteries du noble faubourg. Vous m'entendez bien. Mais ne sachant aucunement *vouloir, vouloir fortement*, vous courbez la tête et vous dites : « Je ne le puis ! »

Par intervalles, il se reproche pourtant l'effort surhumain qu'il impose à sa bien-aimée. Ce sont alors des explosions de douleur :

« Parfois aussi, je sens douloureusement que je vous ai chargée d'un poids que vous ne sauriez porter. Je me prends à pleurer, mon cœur déborde d'angoisse et de désespoir. J'ai compassion de vous ; je ne sais quel remords me pénètre et me glace jusqu'à la moelle des os, et pourtant je ne faiblis point. J'accepte joyeusement, non seulement mes maux et mes douleurs, mais encore les vôtres... Il n'y a que lorsque je relis vos lettres... Oh ! vos lettres, elles me tuent !... »

« Oui, il est des mots qui ne se prononcent jamais en vain, du moins à certaines heures. Celui de *séparation* a été dit et redit par moi et vous. Quelque misérables et lâches que me semblent souvent les vertus de la femme du monde, elles sont les seules qui vous conviennent désormais. De plus, madame, vous avez deux filles et l'avenir devient sombre... »

M^{me} d'Agoult, là-dessus, s'empresse de le rassurer en termes généreux :

« Je voulais vous dire que, quelles que fussent mes souffrances présentes ou futures, vous ne deviez pleurer sur aucune, parce que vous m'aviez fait plus de bien que jamais vous ne pourrez me faire de mal. Vous avez achevé de rompre tous les liens qui m'attachaient encore au monde, et vous avez éveillé dans mon âme la charité universelle, cet amour de tous qui était étouffé en moi par un sentiment de mes douleurs personnelles que j'immolais sans cesse à Dieu en sacrifices, croyant que la résignation était l'unique vertu possible pour moi et devait me tenir lieu de toutes les autres. Eh bien ! que cette idée vous soit douce jusqu'à votre dernière heure !... »

Elle le reconforte si bien que Franz, transporté de joie, la remercie de l'avoir rattaché à la vie doucement et fermement :

« Il fut un temps où j'aurais été ravi qu'un peu de froid m'eût débarrassé de la vie. Maintenant, je serais désolé de mourir. Pourquoi ? Je vous aime... Je veux voir encore vos cheveux blonds et vos yeux bleus, et vous entendre encore parler et lire encore vos lettres. Je veux vivre. Je vous aime... Et voyez-vous, je vivrai, parce que je vous aime. On ne doit craindre une maladie que si elle vous prend dans un moment où le cœur est vide d'amour. Si l'on aimait cent ans, on vivrait cent ans. »

Sans doute, l'un et l'autre auraient cru manquer gravement à l'idéal romantique, s'ils n'avaient cherché à transfigurer leur bonheur par des élévations sublimes. A Marie comme à Franz, il plaît d'associer aux serments d'amour les paroles augustes et formidables qui résonnent dans le silence des temples, le merveilleux sacré, l'image des milices angéliques et toutes les splendeurs du firmament entr'ouvert. Franz, qui, à dix-sept ans, demandait avec larmes à entrer au séminaire, espérant vivre de la vie des saints et peut-être mourir de la mort des martyrs, passe brusquement de ses ardeurs

frénétiques au repentir le plus sincère. Ces vicissitudes d'une âme troublée s'annoncent par des épîtres assez étranges :

« Hier, je n'avais point de prière du soir à faire. Il me semblait que nous ne nous étions pas quittés encore. Ton regard rayonnait toujours magiquement dans le ciel. Ton souffle était encore sur mes lèvres et mes paupières. Les battements de ton cœur retentissaient constamment dans le mien et prolongeaient à l'infini cette vie double, intense, que tu m'as révélée, que nous nous sommes révélée l'un à l'autre. Tout le long du jour, je croyais participer, au milieu d'innombrables chœurs d'anges et de fantômes célestes (qui n'avaient conservé de la terre qu'une indicible empreinte de souffrance et de compassion), je croyais participer, dis-je, à je ne sais quelle fête mystérieuse, nouvelle et éternelle à la fois. Là, il n'y avait plus ni espace, ni temps, ni paroles, mais infini, amour, oubli, volupté, charité!! Dieu enfin!!!... Dieu tel que mon âme le cherche, Dieu tel que le désespoir et l'excès de la douleur le pressentent parfois, Dieu tout aimant et tout-puissant... »

Un amateur de curiosités spirituelles voudra-t-il observer toute cette effervescence comme les belles études de nuées qu'il admire chez des peintres de paysages? Soit; mais ces vapeurs survolent ici une région saturée d'électricité. Au premier choc, l'éclair va jaillir. Et la foudre éclate en effet sur le couple romantique, au moment où la petite Louise d'Agoult rend le dernier soupir. Franz n'en est pas plutôt informé qu'il répond au billet déchirant de Marie par ces lignes pathétiques, forcenées :

« Soyez béni, ô mon Dieu, soyez béni à jamais! Voici qu'elle m'écrit ce soir, en quittant sa fille, peut-être. Oh! merci, merci! Ma poitrine se rouvre de nouveau!... »

« J'ai bien désespéré aussi. Tout ce qu'il est possible de souffrir, je l'ai souffert! Maintenant, mon cœur surabonde de joie et d'orgueil... Vous avez pensé constamment à moi pendant ces deux jours, me dites-vous. Vous avez pensé à moi auprès du lit de Louise, hier, aujourd'hui!... »

« Pardonnez-moi, Marie, si j'oublie ainsi, en ce moment, toutes vos douleurs et tous vos maux pour ne vous parler que de moi et de ces paroles : *J'ai pensé à vous toujours.* »

« Pardonnez, pauvre et désolée mère, cet appel à ce qu'il

y a de plus vivant, de plus intime et de plus puissant dans nos âmes et nos entrailles, auprès de la couche de mort de votre fille... Pardonnez-moi, Marie, et permettez que je vous bénisse à présent comme je viens de bénir Dieu... Merci et bénédiction à jamais sur vous, Marie, Marie!...

« Oh! n'est-ce pas, vous me comprenez, vous me sentez vivre au dedans de vous, dans votre chair et vos os? Vous comprenez aujourd'hui cet intime besoin de chercher et de fouiller et de creuser la douleur en toutes choses... Vous comprenez peut-être aussi combien (depuis bien longtemps!) j'ai fait d'efforts pour façonner et habituer votre âme au malheur... Tenez, ne m'écoutez pas, ne me lisez point. Je crois que je deviens fou; mais je vous aime tant, et si grandement et si hautement!... »

Le diapason redevient normal aussitôt que Liszt et M^{me} d'Agoult, leurs dernières chaînes rompues, s'établissent à Genève. Blandine, leur premier enfant, naît le 18 décembre 1835. Et ces révoltés édifient bientôt les Genevois par leur existence uniformément laborieuse. Franz, chaque jour, travaille assidûment. Après avoir fait ses gammes et ses arpèges, il compose force duos concertants ou fantaisies brillantes, puis s'en va au Conservatoire pour ses leçons de piano. Or, pendant les absences du jeune homme, Marie, dépaycée, s'ennuie à *pierre fendre*. Elle contracte alors à Genève cette habitude d'écrire qu'elle bénira plus tard, durant le triste isolement de son automne et de son hiver. Articles, chroniques, fantaisies littéraires se suivent presque sans effort, tandis que Liszt, par sollicitude pour leurs finances, consent à reparaitre sur l'estrade des concerts. En avril 1836, il pousse une pointe jusqu'à Lyon, et leur correspondance nous donne le ton de leur amour.

M^{me} d'Agoult conserve auprès de lui, à cette époque, ses avantages de grande dame et le touchant prestige de la bien-aimée qui vient de le rendre père. A genoux, Franz lui prodigue des respects infinis. Il s'excuse humblement de ses faiblesses. Il la bénit comme une sainte d'avoir daigné le prendre par la main pour l'exalter jusqu'à elle : « Peu à peu, la souffrance résignée et la vie plus haute que vous m'avez appris à goûter me purifieront. Je ne suis pas encore net en dedans; ma chair et mon sang ont besoin de se régénérer et de se

vivifier de nouveau. Donnez-moi parfois un peu de compassion et prenez pitié de mes infirmités (1). »

Les oraisons d'amour alternent avec les hymnes :

« Marie, Marie! oh! redonnez-moi ma vie, redonnez-moi votre amour!... Que ton beau front se penche encore voluptueusement sur le mien; que tes pleurs adorables rafraîchissent comme une rosée céleste mon pauvre cœur tout desséché, tout consumé!

« Ne m'écoutez donc plus quand je vous parlerai d'autre chose que d'amour et de bonheur; déchirez et brûlez toutes les pages de mes lettres où il se trouve par hasard un nom qui n'est pas le vôtre, une pensée qui n'est pas digne de vous; jetez au loin dans la poussière des chemins et la boue des ruisseaux tout souvenir, toute affection, toutes les misères qui se sont croisées et entrechoquées dans ma vie si dénudée, si infirme, si calamiteuse avant vous! Marie, Marie, apprends-moi la langue mystérieuse de ton âme... Mets ta main dans la mienne, et que ta noble chevelure si blonde, si dorée, caresse encore mollement ma poitrine oppressée... »

Paroles enchanteresses dont elle écoute sans fin la musique délicieuse. Mais quelle pitié qu'elles ne puissent guérir son inquiétude! Hélas! M^{me} d'Agoult a passé la trentaine, et Liszt n'a même pas vingt-cinq ans! Certes, Marie est encore désirable. Les Genevois, en dépit de leurs préventions, ne laissent pas de l'admirer. Ses belles nattes blondes, son fier profil, son port de tête, sa démarche souple, noble, majestueuse, font l'orgueil de Franz. Mais pour combien de temps encore? Elle se le demande. Ne connaît-elle pas la mobilité de cet esprit, son agitation nerveuse, cette fantasque humeur qu'il ne cherche même pas à maîtriser? Et si le feu vient à s'éteindre, que trouvera-t-elle parmi les cendres?

M^{me} d'Agoult voit juste... Entre eux, nulle profonde conformité de goûts. Certaines oppositions de caractère s'étaient bien manifestées dès les premiers tête-à-tête; mais à mesure qu'ils cherchent à s'unir, ils prennent davantage conscience de tout ce qui les sépare. En vain Franz et Marie ont-ils demandé le bonheur à la solitude. Ce jeune artiste a besoin de gloire au moins autant que d'amour; il ne supporte qu'en frémissant

(1) Lyon, 21 avril 1836.

la réclusion et le silence. Et déjà sa compagne le soupçonne de préparer en cachette un retour triomphal dans ces mêmes salons qu'il méprisait de bonne foi et prétendait fuir avec elle...

A Lyon, les Français réveillent l'amour-propre du virtuose en lui vantant les succès prodigieux que le pianiste autrichien Sigismond Thalberg vient de remporter à Paris. Ils insistent avec affectation : ce beau jeune homme est, dit-on, fils naturel du prince Dietrichstein et de la baronne Wetzlar... Quoi donc ? un intrus va-t-il le supplanter dans leurs bonnes grâces ? Aussitôt, malgré ses résolutions solennelles, Franz se sent tourmenté par un désir effréné. Ah ! s'il pouvait courir à Paris d'une traite, s'asseoir à l'orchestre des Italiens, au concert de ce blanc-bee !

Il en parle à Mme d'Agoult comme d'une envie passagère : « Je sentais, je savais que le spectateur fixerait plus l'attention de la salle que ne pourrait le faire l'acteur principal. C'eût été un quasi-retour de l'île d'Elbe ! J'aurais voulu l'applaudir et lui crier dédaigneusement *bravo*, car, à l'heure qu'il est, je sens quelque chose de plus haut, de plus fort, battre dans mon cœur. »

Marie devine qu'il tient à ce projet. Plutôt que d'entraver une carrière d'artiste, elle se transporte à Lyon pour l'engager elle-même au voyage. Ainsi, dès la première quinzaine de mai 1836, un an après son départ pour la Suisse, Franz se retrouve à Paris, seul, et, il faut bien le dire, avec délices. Par malheur, Thalberg vient justement de partir et le but est manqué. N'importe ! Franz se plaît à revoir tous leurs anciens amis, un à un ; après quoi il mande nonchalamment à Genève : « Si je ne me trompe, cette petite visite de six à sept jours, peu importante en elle-même, laissera une bonne impression à Paris. »

Puis, sous des prétextes variables, la visite se prolonge indéfiniment. Marie, hors d'elle, ne cache plus son impatience :

« Oh ! quelle éternité que ce voyage ! Mais il l'a fallu, et je regarde comme un bonheur que nous n'ayons rien su à l'avance, car jamais, oh ! jamais, je n'aurais eu ce courage... Je tâcherai que nous ne voyions personne, les premiers jours. Il me semble que je n'aurai jamais fini de vous voir (1)... »

(1) 31 mai 1836.

Vers la fin de juin, Liszt rentre à Genève. Mais le démon de la virtuosité l'a reconquis définitivement. Il ne tient plus en place. De nouveaux concerts l'appellent à Lausanne et à Dijon. Plus tard, au fort des chaleurs, quand M^{me} d'Agoult se transporte à Chamonix avec l'espoir d'y retrouver leur bienheureuse intimité, qui donc vient les surprendre ? Le docteur Piffœl, escorté de sa famille... Sous ce nom de fantaisie, reconnaissons George Sand avec ses deux enfants. La romancière se jette dans les bras de M^{me} d'Agoult dont elle admire depuis longtemps la tranquille intrépidité. Marie se réjouit d'abord de leur compagnonnage. Mais très vite le sans-gêne, le bruit, les vaines controverses dans la fumée des cigares, la fatiguent et l'excèdent. Elle goûte peu les gamineries de George Sand, n'ayant à aucun degré pour sa part « la bosse de la gaieté ». Ah ! quand se retrouvera-t-elle enfin seule vis-à-vis de Franz ?

A dire vrai, Franz a déjà cessé de lui appartenir. Quand « le docteur Piffœl » les quitte, on se donne rendez-vous pour l'automne à Nohant ou même à Paris, car la renommée de Thalberg grandit si vite que Liszt ne saurait prolonger davantage sa retraite.

En octobre 1836, Franz et Marie débarquent ensemble à Paris, bien résolus à mener vigoureusement leurs opérations par le clavier et par la plume. Le moment est venu pour la comtesse de déployer ses talents de chroniqueur et de polémiste. Qu'elle est fière de défendre les idées les plus nobles, les plus augustes, les idées de son *homme-dieu* ! Néanmoins, plutôt que de s'éterniser à Paris où sa position personnelle est délicate, elle accepte l'hospitalité que George Sand lui offre à Nohant sur la fin de janvier 1837. La voilà donc installée à la campagne, « dans une chambre grande et basse, avec des rideaux bleus, tout un mobilier bleu », cependant que Franz continue à Paris ses offensives conjuguées de musique et de presse.

C'est pour le grand artiste une lutte véhémement et qui l'absorbe tout entier. En effet, ce qu'il défend, ce n'est pas seulement son prestige individuel, mais sa conception même de la beauté musicale. Au demeurant, son adversaire ne lui vient pas à la cheville. Dès la première audition, il le juge :

« Je viens d'entendre Thalberg : en vérité, c'est une mystification complète. De toutes les choses déclarées supérieures,

c'est assurément la plus médiocre que je sache. Son dernier morceau (composé récemment) sur *God save the king* est même bien au-dessous du médiocre. Je l'ai dit à Chopin : « C'est un grand seigneur manqué, qui fait un artiste encore plus manqué. »

Thalberg, en revanche, ne dissimule pas son admiration pour Liszt : « Thalberg a été stupéfait d'étonnement. Il a dit tout haut, devant plusieurs personnes qui étaient là, qu'il n'a jamais rien entendu de pareil. Il a ajouté même « qu'il serait incapable de jouer quatre lignes de mon morceau ». Si je ne me trompe, il doit être assez attristé... »

M^{me} d'Agoult, malgré ces triomphes, ne ressent pas une moindre tristesse. Car si le pianiste lui adresse à la hâte quelques messages, l'adulateur est bien distrait. Et quand par hasard il se ressouvient, la comtesse n'ose prendre au sérieux les protestations dont il l'accable : « Ne suis-je pas tout à vous ? N'est-ce pas vous qui centuplez mon ambition ? N'est-ce pas pour vous que je lutte et que je combats ? Oh ! Marie, Marie, vous pouvez encore m'aimer ! Malgré mes fautes passées, malgré les hommes et malgré tout, je serai digne de vous... »

En mai, tous les Parisiens s'accordent à reconnaître la supériorité du Hongrois sur l'Autrichien. Son apothéose est éclatante. Humilié, Thalberg s'éloigne. Et Liszt ne s'arrache pas sans peine à ses zéloteurs pour rejoindre Marie à la campagne.

Elle se dispose, de son côté, à une lutte décisive. A Nohant, pendant leur calme villégiature, il lui faudra inventer de nouveaux charmes. Mais pour séduire cette imagination versatile, aventureuse, brûlante, que le caprice et la fantaisie détournent si souvent du pur amour, comment s'y prendra-t-elle ?... Nous l'ignorons, car leur cohabitation a mis fin à leur correspondance, et pour les retrouver, nous devons passer à la nouvelle série de lettres qui va s'ouvrir en Italie.

Depuis la fin de juillet 1837, Liszt et M^{me} d'Agoult séjournent à Bellagio, sur le lac de Côme. C'est là que viendra au monde leur seconde fille, Cosima. Et telle est la complaisance de ces ravissants paysages qu'elle semble bien avoir procuré aux voyageurs, malgré leur désenchantement réciproque, une illusion d'idylle.

Pourtant, Marie ne tarde pas à retrouver à l'existence une

savoir odieusement amère. C'est qu'il y a en elle, selon l'expression d'un ami genevois, « une mesure qui, appliquée aux choses de ce monde, les lui fait toujours paraître sottes et misérables (1) ». Elle en convient. Voilà pourquoi, renonçant aux mirages inaccessibles du bonheur, elle ne veut plus demander aux dieux qu'« une souffrance idéale ».

Liszt ne conçoit rien à cette disposition d'esprit. Dans les billets qu'entre deux concerts à Milan, il adresse alors à sa compagne, il s'ingénie non sans grâce à lui communiquer son optimisme riant et toujours un peu mystique. Pourquoi s'attacher aux dissonances momentanées? Leurs âmes tendent incessamment vers un équilibre harmonieux, et l'avenir qu'il entrevoit est une merveille de douceur :

« Ne m'avez-vous pas dit, vous qui savez tant de choses, que les fleurs ne répandaient tout leur parfum que le soir et la nuit? Notre soir, à nous, sera beau, très beau, bien beau; ce sera comme un infini concert de charité, de parfums et de souvenirs. Maintenant nous sommes encore à l'heure de midi : nous souffrons, nous nous plaignons... »

Passé la mi-mars 1838, *les galériens de l'amour*, comme Balzac et George Sand les ont déjà surnommés, se transportent à Venise, et là, tandis que l'air de la lagune exalte leurs fièvres, le désaccord prend bien vite un caractère menaçant. A la nouvelle que la Hongrie vient d'être ravagée par des inondations, Franz s'apitoie soudain sur sa lointaine et sauvage patrie. Il lui faut absolument donner à Vienne deux grands concerts au profit des sinistrés. Elle, toujours fidèle à son rôle, n'ose guère le contredire. Et, pourtant, comme elle souffrira de rester à Venise, languissante et sans amis!... Sans amis, réplique Franz, qu'à cela ne tienne! Il la confie aussitôt à un camarade italien de rencontre, le comte Emilio Malazoni, puis s'éloigne à la hâte le 7 avril. Et ses lettres de Vienne seront pour la plupart des chefs-d'œuvre de maladresse.

Pendant que M^{me} d'Agoult, seule à l'*Hôtel de l'Europe*, a le sentiment d'être abandonnée comme la pauvre Juliette dans le palais vénitien de Leone Leoni, que va écrire Franz à cette femme solitaire, endolorie, mélancolique? Après une énumération complaisante de ses succès, il insiste sur l'enthousiasme

(1) Lettre du major Adolphe Pictet (novembre 1837). Cf. Robert Bory, *Une retraite romantique en Suisse*, Paris, Attinger, 1930, p. 126.

que lui témoigne partout cette aristocratie internationale dont la comtesse s'est volontairement exclue pour ne servir que l'homme-dieu. Elle apprend donc que Liszt, là-bas, est acclamé, porté aux nues; ce n'est plus de l'admiration, c'est de l'idolâtrie, c'est de la rage. Au lieu de deux concerts, il en organisera dix. Une pluie d'or et de fleurs tombe sans fin autour de lui. Et vraiment, toute exagération mise à part, nul depuis Paganini n'avait déchainé pareilles ovations à Vienne. Liszt a toujours chez lui une cour très nombreuse. Sa chambre ne désemplit pas. Il est l'homme à la mode. Cinquante exemplaires de son portrait se sont vendus en vingt-quatre heures... Puis il s'informe du comte Malazzoni : « Que devient Emilio ? Y aurait-il des choses que vous me taisiez ? Pourquoi ? Écrivez-moi abondamment... »

De longues semaines s'écoulent. Tout à coup, sans égard pour la santé de Marie, il la presse de le rejoindre à Vienne en finissant par ce trait : « Rien de nouveau, si ce n'est que tout Vienne est en fermentation à mon sujet... »

Mais la malade, poussée à bout, le somme de revenir, et Liszt consent à reprendre le chemin de Venise aux derniers jours de mai...

Il n'importe que la suite de leur triste aventure jusqu'à son dénouement inévitable apparaisse mal dans cette correspondance. L'Italie entière les a vus promener leur chagrin de ville en ville. A Gênes, le 25 juin 1838, la comtesse lui écrit ce billet, après une scène atroce de jalousie :

« Je vous aime immensément, et pour vous. Je crois que vous pouvez, et que, par conséquent, vous devez encore aimer. Il y a une partie de votre cœur qui reste en souffrance avec moi. Mon amour vous dessèche. Je crois que vous pourriez l'aimer *heureusement*; moi, vous m'avez aimée *fortement*. Voici cinq ans que cela dure, et c'est peut-être assez. Laissez-moi aller au loin. Quand vous m'appellerez, je reviendrai. Moi, je ne saurais plus aimer personne; mais pourquoi vous priverais-je d'un amour qui pourra être pour vous une nouvelle source de vie? En ce moment, il y a contrainte chez vous, et je crains que ce besoin étouffé ne laisse de mauvaises traces en produisant chez vous une maladie morale. Il ne faut point arrêter tout ce qui amène un plus entier développement de nos facultés. Si je ne vous aimais pas si religieusement et ne vous

plaçais pas si haut, je ne pourrais vous parler ainsi, mais j'ai un profond respect pour votre liberté... »

Mais l'heure décisive n'a pas encore sonné, quelles que soient leurs souffrances. A Rome, où le couple se transporte en 1839, la comtesse met au monde leur fils Daniel. Puis ils se traînent assez péniblement durant l'été entre Lucques, San Rossore et Pise. Vers l'automne, enfin, ils conviennent d'une séparation.

Séparation, mais non rupture... Si Franz et Marie reprennent alors leur indépendance respective, c'est pour se consacrer plus utilement à leurs enfants. Le seul moyen, en effet, de subvenir aux frais de leur éducation et de leur établissement futur consiste pour Franz à exploiter sa brillante réputation de virtuose. Il commencera donc à travers les salles de concert de l'Europe ces expéditions fatigantes auxquelles ne saurait s'associer une femme de santé délicate. Mme d'Agoult, pendant ce temps, se rapprochera de ses parents et amis ; elle s'efforcera de ressaisir, dans l'intérêt de leurs filles, certains avantages de son ancienne position. Elle tirera parti, en outre, du talent que les meilleurs juges veulent bien lui reconnaître pour la littérature. L'un et l'autre auront ainsi des tâches nettement définies. Et durant les intervalles que laisseront à Franz ses pérégrinations de pianiste, on reprendra la vie commune.

DANIEL STERN A PARIS

Admirez le courage et la clairvoyance avec lesquels Mme d'Agoult sait envisager une situation difficile. Arrivée à Paris en novembre 1839, elle fait tout de suite ses calculs. Une femme moins intrépide eût reculé d'effroi. Mais elle, pleine d'assurance, explique à Liszt qu'elle veut d'abord se ménager des alliances solides parmi les gens de lettres : « J'ai un aplomb de granit et une grâce indéfinissable, quand je veux. Or, je voudrai, avec tout ce qui tient une plume d'oie, de cygne ou de corbeau... »

Elle se forge, pour commencer, tout un système de stratégie parisienne, et il faut avouer que les premiers résultats en sont merveilleux. Mme d'Agoult ne tarde pas à être adoptée par les philosophes, les écrivains et les artistes. Et comme Sainte-

Beuve est venu la voir trois fois en dix jours, elle s'amuse à esquisser pour Liszt ce croquis familier :

« Vous ne vous figurez pas comme il est animé. Il se promène par la chambre : il se frotte les mains ; il pirouette ; enfin, il vous ressemble par instants... L'autre soir, il s'était mis en tête de faire causer Berlioz. Chose difficile, chose impossible ! Un grognement de sanglier est tout ce qu'on obtient de lui... »

Quelques jours après, elle renchérit : « Je vous remercie sans cesse intérieurement de m'avoir donné Sainte-Beuve. Il vient régulièrement deux ou trois soirs de la semaine. Quand nous sommes seuls, il me conte sa vie. Je lui disais dernièrement combien je le trouvais charmant. « On n'est pas charmant, dit-il ; mais vous avez une imagination rayonnante ; quelquefois il arrive qu'on se trouve sous le rayon... »

Quand elle revoit les épreuves d'un article, Sainte-Beuve s'offre à les corriger avec elle : « De temps en temps, comme pour ne pas être trop inconséquent ou impoli, il jette un mot de galanterie dans le discours. C'est comme un grain de sel ajouté à une salade parfaitement assaisonnée : il y est de trop, mais on s'en aperçoit à peine. »

Sainte-Beuve lui nomme là-dessus des personnes de talent qu'il voudrait lui présenter, et notamment M^{me} Desbordes-Valmore : « Elle viendra me voir... Je crois deviner chez lui le désir de me voir bien entourée. C'est du reste un désir latent chez tous ceux qui viennent chez moi. On se montre très zélé. Quand je donnerai à dîner, je ferai fanatisme !... »

Dans ces conditions, il est indifférent à M^{me} d'Agoult que l'on glose plus ou moins sur ses relations avec Sainte-Beuve. Elle-même raconte à Liszt, en badinant, qu'Alfred de Musset aurait dit récemment chez la princesse Belgiojoso : « Eh bien ! il paraît que Sainte-Beuve est son consolateur... C'est le consolateur-né des passions éteintes ! » M^{me} d'Agoult ne fait qu'en rire. Voici sa conclusion : « Le monde s'occupe infiniment de moi. J'y ai des amis ardents... J'entends à merveille maintenant le charlatanisme... »

Au demeurant, Eugène Suë rivalise d'assiduité avec Sainte-Beuve.

« Entre Eugène Suë, toujours le même, charmant pour moi, plus causant que jadis. Il a un drame à la Renaissance

et vient de finir un roman historique. Il me demande de vos nouvelles, très bien... Nos rapports sont excellents. Il m'a beaucoup parlé aujourd'hui de mon indépendance, de ma force de caractère qui triomphe de tout, de la rage du monde à voir que je me passe si bien de lui, des amis qui me sont toujours restés, etc. J'ai réciproqué par de grandes assurances de sympathie et de délicates allusions à la manière spirituelle et digne avec laquelle il s'est toujours conduit avec moi. »

Quant à Lamartine, nul besoin de le reconquérir. Liszt et M^{me} d'Agoult n'avaient jamais cessé de le voir, et même, en 1837, ils s'étaient rendus à Saint-Point. Aussi l'illustre poète vient-il des premiers offrir ses hommages à la comtesse. Mais en dépit de l'admiration la plus sincèrement enthousiaste, M^{me} d'Agoult ne peut s'empêcher de noter ses travers, en particulier une certaine fatuité ingénue dont elle s'amuse en secret avec Sainte-Beuve : « Lamartine dit un jour à Sainte-Beuve : « Vous êtes-vous jamais occupé d'économie politique, mon cher ? Voilà huit jours que j'y ai mis le nez. Mais c'est facile comme bonjour ! cela ne demande aucune étude... »

Comme elle ne tient pas moins à Alfred de Vigny, elle se rappelle ingénieusement à son souvenir : « J'ai envoyé à de Vigny un cachet de cristal, qui m'a valu, comme vous pensez bien, aussi une lettre toute poétique sur mon âme de cristal. »

Vigny accourt en personne. Il lui parle longuement et confidentiellement de M^{me} Dorval. A maintes reprises il retourne chez elle, inépuisable sur le chapitre de ses amours et de ses déceptions, souvent éloquent, parfois alambiqué...

Il n'est point aussi facile d'amadouer l'abbé de Lamennais. Les causeries de salon chez les belles dames n'attirent nullement « Monsieur Féli », et d'ailleurs, à tort ou à raison, il a toujours considéré M^{me} d'Agoult comme le mauvais génie de Liszt. Elle le sait bien, mais attend son heure. Au cours d'une indisposition qui la retient chez elle, M^{me} d'Agoult lui écrit que la crainte de le déranger et de lui porter le reflet d'une vie toute de tracas et d'ennuis l'a jusqu'ici empêchée d'aller le voir. Mais aujourd'hui, malade et gardant le lit, elle entend dire que M. de Lamennais fait une quête : elle se dépêche de lui offrir son denier, car ces sortes d'affaires ne souffrent aucun retard. Son vieil adversaire est bien obligé, après cela, de lui envoyer des remerciements. La glace est rompue. Il vient dîner

chez elle, et M^{me} d'Agoult, toute fière de sa victoire, s'en glorifie auprès de Liszt : « L'abbé tousse et boit immensément. Il a fait avec Lehmann une théorie d'art superbe, dont celui-ci est tout grisé, et a été fort gracieux pour moi. Je crois qu'il s'est amusé et qu'il reviendra volontiers. »

A peine remise, elle court la ville. A la Chambre, on annonce une joute oratoire entre Thiers et Guizot : « Je suis, malgré moi, toujours entraînée par la supériorité de diction du dernier. C'est, à mon sens, le seul orateur politique... Lamartine était là pour la première fois. Il a toujours son grand air... »

Déçue par le cours de Mickiewicz, elle le déclare « sibyllique, obscur, révélateur, éloquent, fort », au demeurant « plus lion du désert que jamais ». Le barde polonais lui a rappelé Bettina von Arnim par un certain côté fantasque et turbulent.

Et puis, voici un portrait de Michelet :

« C'est un homme charmant. Tenue exquise, mains délicates, gestes choisis. Un homme qui vient là causer de tout, excepté de philosophie et d'histoire. Il raconte qu'on va détruire la Bibliothèque Sainte-Geneviève et que c'est grand dommage. Il décrit le Panthéon par un beau coucher de soleil. Il parle d'un petit village allemand où il a vu, un soir, une chouette avec un enfant qui pleurait, etc. Après chaque description ou anecdote, il s'arrête une minute et dit avec une petite moue ravissante : « C'est fort curieux ! » Et quatre ou cinq cents imbéciles sont là, bouches et oreilles béantes, trempan dans l'encre leur plume d'oie... »

L'esprit de charité ne l'arrête point. Elle condamne chez le Père Lacordaire quelques phrases malencontreuses :

« J'ai entendu Lacordaire qui divague de la façon la plus folle et la plus inconvenante. Exemples : *L'œil de Dieu bien plus puissant que celui du prophète d'Homère, parce qu'il n'a pas besoin de sourcil pour remuer le monde... N'avez-vous donc jamais serré une main chrétienne, n'avez-vous donc jamais trouvé dans un baiser, outre sa saveur naturelle, je ne sais quelle exhalaison chrétienne?... Et Jésus-Christ, messieurs, qui vous valait bien, puisqu'il était Dieu...* »

Au Théâtre Français, elle veut bien admirer le génie de M^{lle} Rachel, mais avec des réserves assez cruelles :

« J'ai vu Rachel dans les *Horace*, hier. Même impression.

Talent factice, sans tendresse, sans grâce ni amour ; mais grand et magnifique par le dédain, le mépris, l'ironie. En un mot, vraiment et sublimement Juive. C'est la voix retentissante et âcre d'un peuple traqué et avili. Elle ne peut pas, elle ne doit pas aimer. Sa vocation est la malédiction, l'imprécation, l'ironie amère et haineuse. Je ne sais si l'on a dit cela d'elle, mais cela m'a frappée. »

Rentrée chez elle, M^{me} d'Agoult retrouve ce qu'elle définit « un fonds charmant de causeurs » : Mignet, Louis de Ronchaud, le peintre Henry Lehmann, Émile de Girardin : Delphine Gay se charge de prôner à travers Paris les articles que la comtesse publie sous le pseudonyme de Daniel Stern. Il est vrai que le succès lui sourit. Un peu de patience, et Marie sera parvenue à ses fins. Qu'elle avait donc raison de prédire à Liszt, le lendemain de son retour : « Tous ces gens-là sont bien faciles à prendre à la *glu-comtesse* !... Je serai obligée de donner un peu à diner et à souper à ce monde-là. J'espère ne pas vous être tout à fait inutile... »

Mais pour que la *glu-comtesse* agisse plus efficacement, que faut-il ? Ne point vivre en paria. Aussi bien M^{me} d'Agoult cherche à se rapprocher des siens, et son frère Maurice est pour elle un auxiliaire chaleureux qui intercède sans cesse en sa faveur. Malheureusement, leur mère hésite et parle ment. Pendant ces négociations douloureuses, Marie obtient l'autorisation de visiter au couvent sa petite Claire-Christine, et l'enfant la couvre de baisers. La réconciliation générale pourrait d'ailleurs s'effectuer sans peine, si M^{me} d'Agoult se montrait plus conciliante, plus humble. Mais elle se refuse à reconnaître ses torts. Il y a là pour elle une impossibilité absolue.

On retrouve une autre preuve de cet endurcissement bizarre dans l'histoire de ses démêlés avec George Sand. Sotte mésaventure dont il faut laisser toute la responsabilité à M^{me} d'Agoult. La comtesse avait appris en Lombardie la liaison récente de M^{me} Sand avec Chopin. Au lieu de tenir compte de leur double amitié et de l'hospitalité si cordiale qu'elle venait de recevoir à Nohant, M^{me} d'Agoult éclata en railleries amères, déplorant par surcroît que « la pauvre grande femme » n'eût même plus l'ombre de son ancien talent. M^{me} Sand aurait pu ignorer ces méchants propos. Mais la comtesse eut l'imprudence d'écrire sur le même ton à certaines de leurs amies.

L'une d'elles, M^{me} Marliani, femme du consul d'Espagne à Paris, jugea que ces épigrammes passaient outrageusement la mesure : elle en avertit M^{me} Sand, et celle-ci, outrée, ne répondit plus aux lettres de la voyageuse.

Pareil affront devait ulcérer un cœur si orgueilleux. Mais à l'époque de son retour définitif à Paris, M^{me} d'Agoult tendait plutôt à s'en réjouir. En effet, pour bien asseoir désormais sa réputation, la sagesse lui conseillait d'éviter le trop célèbre « docteur Piffoël » dont les tirades subversives risquaient d'effaroucher ses parents. Cependant, elle ne voulait pas pour cela renoncer à Chopin. M^{me} d'Agoult n'avait-elle pas été des premières à l'accueillir, à le distinguer, aux beaux jours de son salon ? Chopin ne lui avait-il pas dédié tout un recueil de ses merveilleuses *Études* ? Et Liszt ne considérait-il pas Chopin comme son ami le plus sûr ? Elle s'empressa de lui faire signe.

Mais, dès le 10 novembre 1839, elle dut avouer à Liszt, furieuse : « Chopin ne veut pas me voir. C'est incroyablement bête... Je pense qu'elle défend à ses fidèles de venir chez moi... »

Quoi de plus net ? A moins d'une réconciliation préalable avec M^{me} Sand, point de Chopin. Marie, tout en bouillant intérieurement, n'hésite plus à demander une entrevue à son amie. La réponse, cette fois, ne se fait pas attendre : « Ce matin, billet de George (très doux). Elle ne croyait pas que j'avais besoin d'explication : je dois bien savoir que j'ai des torts graves, etc... Pourtant, elle est à mes ordres, où et quand je voudrai, pour me dire que j'ai mis un chagrin de plus dans sa vie. »

Des intermédiaires charitables se dépêchent alors de révéler à la comtesse les intrigues de M^{me} Marliani. Avant tout éclaircissement, M^{me} d'Agoult commence par se rendre chez « Carlota », comme elle l'appelle familièrement :

« Je suis allée lui dire : Je dois voir M^{me} Sand demain. Puisqu'il paraît que le fond de notre explication doit rouler sur mes lettres, donnez-les-moi afin que nous marchions par phrase et mot par mot. Alors, elle m'avoue qu'elle les a remises à M^{me} Sand. Je lui réponds avec calme et indignation que ceci n'a pas de nom, que c'est tout bonnement une trahison. Le mari arrive. Il donne tous les torts à sa femme, me jure qu'il a fait tout au monde pour l'en empêcher... »

Après cela, comment M^{me} d'Agoult pourrait-elle avoir le beau rôle dans la scène qui va se dérouler chez George Sand le 30 novembre 1839 ? Néanmoins, elle paye d'audace :

« Vous voyez au moins que je tiens à vous ! lui dis-je en entrant. Vous n'êtes pas spontanée, mon pauvre George, voilà un mois que nous aurions dû nous voir ! Elle prend la parole pour articuler mes torts... Elle parle sans aucune colère, avec une grande admiration de mon caractère, de mon esprit, de ma grandeur. Elle n'a jamais aimé personne comme moi. Mais moi, je ne l'ai jamais aimée... Je me suis persuadé par moments que je l'aimais ; mais ma nature a repris le dessus ; je me suis cruellement moquée, j'ai jugé froidement, et avec le public, tandis qu'elle m'a aimée aveuglément, avec enthousiasme. Dès Nohant, elle a su que je parlais mal d'elle ; alors elle a commencé à m'écrire moins. Puis sont venues mes lettres à Carlota, mes liaisons avec ses ennemis... Elle s'est amusée de mon esprit et de mes railleries, tant qu'ils sont tombés sur d'autres, mais quand ils sont tombés sur elle, cela lui a été amer... »

Leur colloque ne tourne pas trop mal en définitive, puisque ces dames s'engagent à se revoir, quitte à ne plus s'entretenir de leurs amitiés ni de leurs amours : « En la quittant, je lui ai baisé le front. Elle a fait énormément de poésie sur son amitié pour moi. Elle a insinué que je me faisais un rôle, parce que je le trouvais beau ; qu'elle était une personne toute d'instinct ; que moi, je ne suivais pas assez les miens. Elle m'a paru exactement la même, pleine de poésie et de charme, mentant comme personne, parce que, dans l'instant où elle ment, elle s'en doute à peine ; batteuse avec dignité. Au fond, il y a quelque chose d'irréparable entre nous. »

Oui, malgré ce baiser au front, M^{me} d'Agoult ne peut se consoler des froideurs de Chopin. Un jour, elle finit par s'en plaindre à George Sand elle-même : « Je lui ai dit fort nettement que Chopin était grossier ; qu'on n'allait pas cinq ans chez une femme pour ensuite, tout à coup, ne pas lui faire même une visite ; que Chopin, que vous aviez eu la naïveté de regarder comme votre ami, vous sachant malade à la mort et sachant que moi seule à Paris avais de vos nouvelles, n'était pas venu en savoir... Elle s'est mal défendue. Elle ne savait pas... A Paris, on ne se voit pas. Elle-même ne voit Chopin

qu'à diner. Il ne lit jamais la *Gazette musicale*, par conséquent n'a pas su que vous étiez malade. »

Sans doute, on s'applique de part et d'autre à sauver les apparences, et M^{me} Sand accepte de diner chez M^{me} d'Agoult. Ces bonnes amies se font devant le monde mille politesses, mais les gens bien renseignés n'en sont point dupes. L'apparition de *Béatrix* achève de mettre le feu aux poudres. On apprend alors par Balzac en personne que l'idée de ce roman, d'abord intitulé *les Galériens* ou *les Amours forcés*, lui a été fournie à Nohant par George Sand, bien résolue à tirer vengeance des procédés de M^{me} d'Agoult. Le livre fait sensation. Et Balzac, enchanté, s'écrie publiquement un soir à l'Opéra : « Eh bien ! j'ai brouillé les deux femmes ! » Un seul ami de la comtesse proteste en murmurant : « Pas tout à fait, car j'ai rencontré hier M^{me} Sand chez M^{me} d'Agoult. » Et la pauvre Béatrix, informée de cette incartade, en tire cette conclusion philosophique : « Encore un motif pour ne pas se brouiller : c'est l'amusement qu'en auraient certaines gens (1). »

Au reste, ses sentiments pour ses contemporains oscillent entre l'indifférence, la défiance et le mépris. Ni les trahisons, ni les insultes, ne sauraient avoir raison de son impassibilité altière. A chaque nouvelle perfidie, elle se borne à répéter sentencieusement cette maxime pessimiste de son cru que Liszt a en horreur :

On ne pense jamais trop de mal des gens !...

Malgré tous ses dédains, elle a soin de ménager Balzac et George Sand, car Daniel Stern ne tient pas à se brouiller avec les princes de la littérature contemporaine. Mais quel soulagement pour cette imagination aride, altérée, sitôt que renaissent en elle ces sentiments d'admiration et d'enthousiasme dont elle a toujours eu un besoin passionné ! C'est alors seulement qu'elle respire.

De plus en plus ses prédilections l'attachent à Victor Hugo. Quand elle l'aperçoit de loin, au théâtre, elle tressaille : « Victor Hugo était dans une stalle, juste au-dessous de ma loge... Je n'ai fait que contempler le grand homme. Quel beau front ! quel divin sourire ! D'où vient que cet homme m'ins-

(1) 21 janvier 1840.

pire seul le saint respect du poète ? Je le sais vaniteux, mesquin, envieux, égoïste, et pourtant je le sens grand et bon (1). »

Elle n'en parle jamais qu'avec révérence. Ayant revu *Bernani* en 1844, elle a retrouvé ses enchantements et ses transports de jadis : « Personne n'a ri. C'est, par moments, héroïque et grand comme Corneille (2)... »

Et quelle allégresse délirante, les jours où le génie par excellence veut bien accepter l'une de ses invitations à dîner !

« Vous allez me trouver bien extravagante, et je suis moi-même confuse de l'impression que m'a faite cette soirée d'hier. J'étais loin de penser que cette malheureuse bosse de la vénération était encore si proéminente et qu'il y avait encore pour moi des *hommes-dieux*. Figurez-vous qu'il m'a été impossible de manger à dîner et impossible de fermer l'œil cette nuit. N'allez jamais dire cela à personne : je serais moquable au dernier point. Enfin, c'est un événement dans ma pauvre vie que d'avoir reçu chez moi Victor Hugo... »

« Je l'ai fait dîner avec le ménage Ingres, M. Duban, Ampère, Mignet et Balzac. Il était très bien mis, avec une visible recherche, comme j'aime qu'on le soit, vous savez : tout en noir, avec du beau linge, des bouts de manches relevés en guise de manchettes, etc., coiffé plat et long comme vous (moins les cheveux dont il a peu). Nous nous sommes donné un cordial *shake-hand*. Il est resté jusqu'à dix heures, malgré une lecture de *Ruy Blas* qu'il devait faire à huit heures à la Porte Saint-Martin. Chose inconcevable, je le trouve le contraire de ses ouvrages, de ce que vous dites de lui, de ce que les hommes compétents en disent, de ce que je crois moi-même ! Je le trouve simple, bon, charmant surtout, point arrogant et point timide, ayant de bons gros rires d'enfant et des caresses dans la voix, très poli avec les hommes, très louangeux et presque respectueux pour M. Ingres, avec moi délicatement empressé, railleur avec Balzac (3)... »

Bien entendu, Liszt se défend de rien dire qui puisse refroidir trop brutalement cette ferveur extatique. Mais comment, dans la banale solitude de sa chambre d'hôtel, ne

(1) 25 février 1840.

(2) 10 juin 1844.

(3) 13 juin 1844.

songerait-il pas au temps encore si proche où Franz était pour Marie le seul *homme-dieu* entre les vivants ? C'est pourquoi, malgré lui-même, sa réponse offre le reflet de sa mélancolie :

« Il est beau de garder cet enthousiasme et ces ardentes sympathies pour les *hommes-dieux*, comme vous dites. Je n'en souris point, quoique cela me paraisse assez surprenant : je suis plus tenté de vous envier. Vous êtes de dix années plus jeune que moi !... A cette heure, je ne crois plus beaucoup ni aux hommes ni en Dieu. L'idée combinée d'un *homme-dieu* me sera difficilement familière. En suis-je devenu meilleur, et plus heureux ? Non, hélas !... »

Prononcerait-il ces phrases désabusées et sceptiques s'il ne comprenait avec une lucidité affreuse que son amie et lui n'ont désormais d'autre lien que la souffrance ? Quant à leurs enthousiasmes défunts, à leur culte pour certaines figures idéales de musiciens ou de poètes, mieux vaut ne plus s'en souvenir. Leurs cœurs ont désappris de vibrer à l'unisson.

UN ÉPILOGUE ROMANTIQUE

Cet ample duo romantique s'achève sur quelques mesures singulièrement poignantes. Ni Obermann, ni René, ni Adolphe ne connurent pareils déchirements. Depuis la séparation de 1839 jusqu'à l'adieu irrévocable de 1844, leur correspondance se soutient à grand renfort de journaux intimes que Liszt et M^{me} d'Agoult prennent le temps d'échanger, d'analyser, de commenter, sans pour cela tomber d'accord. Ils s'efforcent d'ignorer l'agonie de leur amour. Outre qu'un fils et deux filles leur ont créé des attaches indissolubles, leurs heures de jeunesse et de passion leur apparaissent à distance si radieuses, si enivrantes, qu'ils s'en éloignent à contre-cœur. Mais ce qu'ils appellent du beau nom d'amour n'en est déjà plus que la nostalgie fiévreuse.

Romantiques impénitents, Liszt et M^{me} d'Agoult rêvent d'être tout ensemble affranchis et fidèles. Et pourtant, à travers cinq années de correspondance, tandis que Liszt s'épuise à décrire ses voyages, ses concerts, ses triomphes, la comtesse poursuit une idée fixe : à quelle rivale Franz redit-il là-bas, de la même voix et du même air, ces mêmes paroles, ces mêmes serments, que Marie se réjouissait autrefois d'être seule

à entendre ? Par moments, cette curiosité si âpre ne peut se contenir ; elle éclate en questions indiscrètes. Mais Liszt a la sagesse de se taire. Sans disconvenir de l'intérêt que lui témoigne partout le beau sexe, il proteste de son détachement :

« Quant aux femmes, c'est un raffolement universel. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'y fais bien peu attention. Je ne sache absolument aucune femme ici qui me plaise un tant soit peu physiquement ; et vous savez que c'est le seul côté par lequel je sois prenable aux heures de distraction ou de trop violent ennui (1). »

En dépit de ces déclarations réconfortantes, la comtesse tient néanmoins aux confidences. Elle s'avise d'un stratagème. Avec désinvolture, elle cite deux soupirants qui lui font à ce moment une cour assidue, le comte Bernard Potocki et sir Henry Bulwer-Lytton, et dès lors elle parle d'eux sans arrêt. Pas une lettre qui ne mentionne leurs hommages, leurs empressements. Un jour enfin, comme pour se conformer de bonne foi à certains engagements solennels, M^{me} d'Agoult sollicite une « permission d'infidélité » en règle. Hélas ! la réponse de Liszt aggrave sa déception :

« Vous me demandez une permission d'infidélité. Chère Marie, mais vous ne me dites pas de nom ! Je suppose que c'est pour Bulwer. Peu importe : vous connaissez ma manière d'envisager ces sortes d'événements. Vous savez que pour moi les faits, gestes et actes ne sont rien. Les sentiments, les idées, les nuances, — surtout les nuances, — tout. Je veux et j'aime que vous ayez toujours toute votre liberté, car je suis convaincu que vous en userez toujours noblement, délicatement, jusqu'au jour où vous me direz : « Tel homme a plus énergiquement senti, plus intimement compris ce que je suis et puis être, que vous. » Jusqu'à ce jour, il n'y aura point d'infidélité, et rien, absolument rien, ne sera changé entre nous. Ce jour, laissez-moi vous le dire, n'arrivera point et ne peut pas arriver, j'en ai l'intime et profonde conviction (2). »

M^{me} d'Agoult, dépitée, n'insiste plus. Mais elle attend que Liszt soit arrivé à Paris, en avril 1840, pour prendre sa revanche. Sournoisement encouragé par elle, il ose convenir de ses bonnes fortunes auprès des beautés aristocratiques

(1) Vienne, 2 décembre 1839.

(2) Pesth, 13 janvier 1840.

d'Autriche, de Hongrie et d'Allemagne. Marie l'écoute d'abord avec une bonhomie souriante. Puis, emportée par la colère, elle lui jette soudain cette apostrophe :

— Don Juan parvenu!...

Méritait-il une leçon aussi cruelle? La dernière phase de ses relations avec M^{me} d'Agoult tendrait à le faire croire. En effet, le principal intérêt de ces lettres est bien de nous révéler un Liszt tout neuf, le jeune Liszt d'avant ses transfigurations de Weimar et de Rome, un Liszt fort éloigné encore de la plénitude finale. On connaissait mal jusqu'ici ce personnage incertain, les années de jeunesse n'étant représentées dans la correspondance générale que par un très petit nombre de pièces. Nous voilà fixés dorénavant : Liszt, sous le règne de M^{me} d'Agoult, n'avait pas encore dépouillé sa gangue. Cette nature magnanime, mais d'écorce un peu rude, n'avait pas été lentement sublimée par la douleur, par l'adoration perpétuelle de l'idéal suprême. Il péchait par vanité. On lui voyait un goût déplorable pour le clinquant et l'artifice, des duretés inutiles et parfois un égoïsme d'enfant. M^{me} d'Agoult avait dans ces conditions un rôle bien difficile. Obligée de le morigéner sans cesse, elle l'importunait forcément à la manière d'une duègne acariâtre et pédante. Mais aujourd'hui, M^{me} d'Agoult a meilleure chance d'obtenir justice, grâce à ces billets où elle a souvent fait preuve d'esprit, de dignité et même d'élévation.

Si le roman de Liszt et de M^{me} d'Agoult a pu s'étirer néanmoins jusqu'en 1844, c'est qu'ils ne passaient ensemble que l'été : en 1840 à Richmond, les années suivantes sur le Rhin, dans l'île de Nonnenwerth où leurs enfants nichaient avec eux dans les ruines d'un vieux couvent. Au bruissement du fleuve, Liszt avait composé là-bas sa *Loreley*, cette mélodie si poétique dont il fit hommage à sa compagne. Mais, en dépit de ces retours de tendresse, la mésentente s'accroissait, les querelles se multipliaient. Liszt gardait si peu de ménagements que la comtesse n'en était plus à s'informer de ses rivaux. Elle se contentait de le rappeler au respect de leurs conventions : « Je veux bien être votre maîtresse, mais non pas une de vos maîtresses. » Vaines doléances! elle était continuellement obligée de les renouveler avec cette imploration : « Je me borne à une seule et dernière prière. Tâchez de m'épargner les publicités grossières. »

Liszt n'en tenait aucun compte. C'était justement l'époque où il s'affichait avec Lola Montès en Allemagne. Vers le début d'avril 1844, cette fantasque et orageuse péronnelle fit à Dresde un esclandre si prodigieux que les échos en retentirent jusqu'à Paris. Dès lors, M^{me} d'Agoult juge que la rupture ne peut plus être ajournée. Elle signifie sa décision à Liszt, mais en même temps elle le prie de venir régler à Paris toutes questions relatives à leurs enfants :

« Si je n'avais pas la conviction, mon cher Franz, que je ne suis et ne puis être dans votre vie qu'une douleur et un déchirement importuns, croyez bien que je ne prendrais pas le parti que je prends dans la plus profonde douleur de mon âme. Vous avez beaucoup de force, de jeunesse et de génie. Beaucoup de choses repousseront encore pour vous sur la tombe où vont dormir notre amour et notre amitié. Si vous avez le désir de m'épargner un peu en cette dernière crise, qu'avec un peu de claire vue et d'orgueil je n'aurais pas tant différée, vous ne répondrez point avec colère et irritation aux quelques demandes que j'aurai à vous faire. Ce sera par l'intermédiaire d'un tiers. Choisissez qui vous voudrez : M. de Lamennais, si vous l'agréez, qui vous aime et ne m'a jamais considérée que comme un malheur dans votre vie... »

Liszt doit se sentir en effet bien coupable, puisqu'il répond le 11 avril 1844 : « Je suis fort triste et profondément affligé. Je compte une à une toutes les douleurs que j'ai mises dans votre cœur, et rien ni personne ne pourra jamais me sauver de moi-même... »

Entre eux tout se passera fort convenablement. Puis, ces douloureuses négociations une fois terminées, Liszt et M^{me} d'Agoult échangent encore quelques lettres courtoises. Étrange correspondance ! elle ne porte pas seulement sur leurs enfants ; elle touche par moments à des questions d'art, de philosophie ou de haute politique. Les propos de Liszt gardent un accent de tendresse. Aurait-il des regrets ou seulement des remords ? Mais parfois, avec un manque de tact incroyable, il cède aux caprices les plus baroques. C'est ainsi que, le 1^{er} mai 1847, il s'avise d'apitoyer M^{me} d'Agoult sur la « Dame aux Camélias » :

« Et cette pauvre Mariette Duplessis qui est morte !... C'est la première femme dont j'ai été amoureux qui se trouve

dans je ne sais quel cimetière, livrée aux vers du sépulcre. Elle me le disait bien, il y a quinze mois : « Je ne vivrai pas, je suis une singulière folle et je ne pourrai y tenir, à cette vie que je ne sais pas mener et que je ne sais pas non plus supporter. Prends-moi, emmène-moi où tu voudras. Je ne te gênerai pas : je dors toute la journée. Le soir, tu me laisseras aller au spectacle, et la nuit tu feras de moi ce que tu voudras. » Je ne vous ai jamais dit de quel singulier attachement je m'étais pris pour cette charmante créature pendant mon dernier séjour à Paris. Je lui avais dit que je l'emmènerais à Constantinople, car c'était là le seul voyage censément possible que je pouvais lui faire faire. Maintenant, la voilà morte, et je ne sais quelle étrange corde d'élégie antique vibre dans mon cœur à ce souvenir. »

Après cela, comment s'étonner qu'il ait notifié à M^{me} d'Agoult, le plus solennellement du monde, sa liaison définitive avec la princesse Caroline Sayn-Wittgenstein, « un grand caractère uni à un grand esprit » ? Désormais tout les sépare. Tandis que le salon parisien de Daniel Stern tend à devenir le sanctuaire de la pensée libérale et de l'opposition républicaine, Franz Liszt revient de plus en plus à son idéal religieux. Il le déclare sans ambages à M^{me} d'Agoult :

« Pour moi, je reviens plus que jamais, et sans lâcheté et sans puérilité, ce me semble, à mon point de départ, c'est-à-dire au christianisme. L'avenir du monde est dans ce passé et la sagesse dernière dans la folie de la croix... Ce sentiment jaillit du plus profond de mon cœur, non pas en phrases, mais en espoirs résignés, en musique solitaire, pareille aux bruissements des forêts en automne, musique qui ne s'écrit pas, ne se chante point, mais à laquelle, dans nos brisements, nous sentons que Dieu prête l'oreille (1)... »

Leurs divergences à cet égard les séparent plus cruellement que n'importe quel autre grief, puisqu'elles leur enlèvent jusqu'à la faculté de communier, comme autrefois, dans la douleur. Autour d'eux, l'automne va faire place à l'hiver. Quand Liszt traverse Paris en 1861, après la mort de leur fils Daniel, il songe tristement, en redescendant l'escalier de M^{me} d'Agoult, qu'elle et lui auront parlé de toutes choses, sauf

(1) 29 septembre 1848.

de leur pauvre enfant. L'année suivante, une autre catastrophe, la perte de leur fille Blandine, ne les rapprochera pas davantage. Il n'y aura même plus assez de confiance entre eux pour nourrir la sympathie, c'est-à-dire la compassion...

Le dernier message de Liszt porte la date du 15 novembre 1864. Mme d'Agoult vient sans doute de l'attaquer sur ses prédilections musicales les plus chères, car il riposte par une justification fort éloquente. Cette lettre a toute la valeur d'un *Credo*. Elle en a la gravité et la ferveur. Et c'est alors que résonne dans cette correspondance si abondante, pour la première et unique fois, le nom prestigieux de Richard Wagner. Mme d'Agoult avait cru pouvoir reprocher au prophète de la *musique de l'avenir* ainsi qu'à Berlioz de sacrifier à leur programme poétique les exigences essentielles de l'art musical. Liszt réfute cette critique avec autant de courtoisie que d'énergie et démontre qu'elle n'est pas seulement injuste, mais nulle et non avenue. Puis, comme pour exorciser cette âme hostile et pleine d'amertume, il invoque saint François d'Assise :

« Je ne vous fatiguerai pas davantage de mes arguments d'esthétique musicale. Mieux vaut en revenir au charmant et paisible jardin des *Fioretti*. En voici un petit bouquet, fraîchement cueilli et tout imprégné de la poésie du grand *poverello di Dio*... »

Il conclut par ces mots, lourds comme un adieu :

« *Et prions pour nos chers morts !...* »

Ainsi se termine le dernier feuillet de cette extraordinaire correspondance.

CONSTANTIN PHOTIADÈS.

LA DISGRACE DU CAPITALISME

II (1)

L'IMPOSSIBLE ÉQUILIBRE

La règle du capitalisme que nous avons vu se développer depuis la guerre, est que tout capital doit tendre à la production de nouvelles marchandises ou de nouveaux services et, pratiquement, au progrès de la société humaine par l'« industrialisation » indéfinie de ses moyens d'existence.

Le principe étant admis de l'incessante mobilisation de toutes les formes du capital en vue d'accroître la quantité de biens disponibles, deux conséquences en résultent. La première est que tout capitalisme devient spéculateur, puisqu'il place constamment l'objet de son effort et la sanction des risques qu'il assume, dans une réussite future de plus en plus ample. La deuxième conséquence est que le producteur qui emprunte un capital pour accroître la production, se trouve justifié de son emprunt par le seul fait qu'il doit produire davantage, tandis que le détenteur ou le prêteur du même capital, s'il n'a en vue que de jouir de son bien acquis ou de son revenu pour des fins d'existence constantes, subit un préjugé défavorable. La plupart des économistes allemands et américains sont d'accord pour dénoncer comme un simple « parasite » le capital qui ne produit pas.

Ainsi les exigences dynamiques du nouveau capitalisme se rapprochent singulièrement de celles du socialisme : l'un et l'autre regardent plus ou moins comme un « poids mort » la

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

richesse consolidée. On ne saurait donc s'étonner du mélange fréquent qui apparaît dans les pays néo-capitalistes, comme l'Allemagne et les États-Unis, des tendances industrielles et des tendances ouvrières. On ne saurait s'étonner non plus que les Soviets eux-mêmes, cherchant des leçons d'organisation économique, les aient prises de préférence en Amérique et en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, le principe du nouveau capitalisme et les conséquences qui en résultent, conduisent logiquement, d'une part, à l'abus du machinisme et, d'autre part, à l'abus du crédit. En effet, si le seul objet du capital est de toujours produire plus de marchandises ou de services et si la fortune est dans ce développement même, il n'y aura jamais trop de machines, ni de machines trop coûteuses. Et si le débiteur qui produit, bénéficie en tout cas d'un préjugé favorable dans la société, il peut emprunter tant qu'il veut sans trop se soucier des garanties réelles à offrir au créancier, qui, lui, n'est qu'un parasite : on sait assez que le créancier a supporté, depuis quinze ans, le poids de cette doctrine, sous la forme de moratoires, de dévaluations, de faillites et de conversions diverses. La popularité profonde dont jouit encore l'inflation, avouée ou déguisée, dans les milieux néo-capitalistes, n'est rien autre que la traduction du préjugé favorable au débiteur...

IMPRÉVOYANCE

Mais les rares théoriciens du capitalisme qui prirent la peine, depuis quelques années, de réfléchir sur les conditions générales de durée de l'évolution nouvelle, n'ont pas manqué de souligner, entre autres, ces conditions manifestes : qu'une production croissante dépend, pour son équilibre, d'une consommation également croissante, procurée par la baisse du prix des produits et par l'admission méthodiquement organisée de tous les groupes humains aux bienfaits, non de spéculations précaires, mais d'un progrès social régulier. Il ne s'agissait de rien de moins que d'ordonner la civilisation tout entière par rapport à un rythme nouveau et unique.

Il y fallait beaucoup de temps. Mais on ne croit plus au

temps. Il y fallait une vaste prévoyance. Mais qui demeure encore prévoyant ?

Si quelqu'un de nos ancêtres était appelé à juger le monde présent eu égard aux habitudes d'esprit d'autrefois, il inscrirait sans doute au frontispice de notre société le mot : imprévoyance. Il constaterait ce que l'on peut voir aisément aujourd'hui chez les peuples comme chez les individus : une inclination quotidienne de chacun à saisir ou retenir son avantage immédiat en toute éventualité, sans souci sérieux de son propre avenir et, à plus forte raison, de l'avenir commun.

Grand reproche est fait de cette imprévoyance en particulier aux hommes politiques. Leur imprévoyance est plus nuisible, parce qu'elle menace tous les citoyens à la fois. Mais elle n'est pas d'une autre nature que l'imprévoyance vulgaire. Elle en est, au contraire, la représentation attentive. Elle procède du même soin à ne connaître que la possession immédiate ou l'ambition prochaine, en s'épargnant la peine de calculer ce qui en adviendra plus tard.

La-dessus on peut moraliser de haut. Mais la morale n'agit bien que si elle tient compte des faits qui déterminent les mœurs. Or, l'imprévoyance et l'irresponsabilité sociales sont toujours le reflet d'un état de civilisation instable.

Depuis la guerre, nous vivons sous le signe constant de l'instabilité en tout et pour tout, qu'il s'agisse des monnaies ou des lois, du cadre de notre existence ou de l'échelle des valeurs, des machines dont nous nous servons ou de l'idéal que nous adoptons, de ce que nous appelons beau ou laid dans les arts, vice ou vertu dans la conduite. C'est bien moins le changement une fois subi qui nous démoralise, que l'évidence du perpétuel changement de tout.

Pour être franc, le socialisme et la forme nouvelle du capitalisme ont traduit en termes différents, mais avec la même témérité, l'imprévoyance générale. Le socialisme suppose et promet une prévoyance collective : il dispense donc l'individu de prévoir comme d'être responsable pour son compte. Il combat ce qui reste de la société individualiste, dans l'illusion qu'il lui succédera, alors qu'il en est la contre-partie solidaire et qu'en ruinant l'individualisme, il prépare, non son propre avènement, mais l'avènement de la dictature, comme on l'a

vu en Italie, en Russie, en Allemagne et ailleurs. Une fois l'individualisme mort, les masses éprouvent le besoin d'être entraînées plus que d'être affranchies, et il devient facile de les mettre au pas.

Quant au capitalisme de spéculation, c'est l'apprenti sorcier. Il a tout mis en mouvement depuis quinze ans, hommes et choses, mêlant les valeurs et les non-valeurs, rompant des équilibres acquis sans se soucier d'équilibres nouveaux, suivant l'appât du gain immédiat, ivre de sa propre imprudence, confondant le pouvoir de donner une impulsion avec le pouvoir d'exercer une direction... Et le monde s'est dirigé exactement en sens inverse, non seulement des préférences, mais des intérêts prochains de ce capitalisme. On avait rêvé d'un univers où la richesse croîtrait indéfiniment par la liberté et la sûreté des échanges : nous ne voyons qu'échanges interrompus, nationalismes étroits, moratoires, arbitraires légaux et réglementaires, entraves fiscales ou sociales, atteintes portées aux assises séculaires du droit commercial et du droit des gens.

C'est qu'il n'y a de prévoyance, chez l'homme comme chez les peuples, qu'en considération de valeurs présumées permanentes ou, au moins, durables. L'esprit ne trouve la constance de résister à la matière et de la dominer que s'il place ses sanctions en dehors d'elle. Même dans l'ordre économique, le simple matérialisme ne crée rien de solide.

Ainsi nous comprenons pourquoi le nouveau capitalisme, détaché de toute fin intellectuelle ou morale, devait se montrer insoucieux des conditions élémentaires de son propre équilibre.

HAUSSE DES PRIX

La première condition de cet équilibre, avons-nous dit, était la baisse du prix des produits, qui deviendraient accessibles ainsi à un nombre toujours accru de consommateurs, répondant à la production toujours croissante.

Quand on observe la courbe des indices généraux des prix de gros, en Europe et en Amérique, depuis une soixantaine d'années, on constate ceci : dans la première phase d'industrialisation intensive, jusque vers la fin du *xix^e* siècle, les prix

eurent tendance à baisser (le point le plus bas fut en 1896); puis de 1900 à 1914, les prix arrivèrent à une relative stabilité; ensuite, les besoins et les troubles résultant de la guerre les firent bondir à un niveau plus que double du niveau antérieur; enfin, de 1921 à 1929, c'est-à-dire dans la phase qui précéda la « surproduction » et la « crise », les prix restèrent supérieurs de plus d'un tiers aux prix de 1913... La comparaison des prix de détail, si elle était possible, nous apporterait un témoignage encore plus probant. Le témoignage des prix de gros, bien qu'il soit trop sommaire, suffit du moins à nous montrer que le nouveau capitalisme n'a pas réalisé la première condition de son équilibre : loin d'avoir fait baisser les prix, il les a fait monter, jusqu'à la rupture, autrement dit jusqu'au krach de 1929.

Si l'on rapproche ce fait, à savoir la hausse des prix, d'un autre fait, à savoir l'accroissement des quantités de produits, — qui fut presque de moitié, — l'équilibre paraît impossible. Pour assurer l'équilibre, il eût fallu que l'humanité tout entière achetât de plus en plus de produits en les payant de plus en plus cher.

Le surprenant est que l'évolution dans ce sens put durer près de dix ans. Elle ne dura que grâce à des soutiens temporaires, qui lui étaient extérieurs. La production spéculative fut soutenue, d'abord, par les commandes exceptionnelles qui résultaient des ruines et des besoins de toute sorte laissés par la guerre. Puis, à partir de 1925, quand les besoins exceptionnels cessèrent et que parurent les premiers signes d'un krach prochain, la politique américaine de l'inflation des crédits, offrant à la clientèle des moyens d'achat artificiels, redressa et relança, pour quelques années, la course spéculative...

Pourquoi le nouveau capitalisme n'a-t-il pas réalisé la première condition de son équilibre : l'abaissement du prix de vente des marchandises aux consommateurs, dont serait résulté l'élargissement régulier du marché ?

La faute n'en est pas à l'effort technique de l'industrie. Bien au contraire. Les progrès de la machine, la mise en action d'outillages de plus en plus puissants ou ingénieux, la « standardisation » des modèles et la « rationalisation » du travail n'ont cessé de réduire le prix industriel des produits. Si

l'on peut adresser un reproche à l'industrie nouvelle, c'est plutôt d'avoir sacrifié la qualité à la quantité, précisément pour obtenir une diminution du prix coûtant.

Le machinisme a donc apporté aux hommes un double gain, par l'abondance des marchandises et par la réduction du coût de fabrication. Qu'est devenu ce gain ? Il faut bien poser la question ainsi, puisque la hausse des prix imposés aux consommateurs a changé finalement l'abondance des marchandises en une catastrophe économique et sociale.

Nombreux, à vrai dire, dans le monde entier, furent les producteurs qui se réservèrent une part trop élevée du bénéfice que devaient comporter, pour l'économie générale, les nouvelles méthodes de production. Tant que la demande, soumise à des besoins exceptionnels, le leur permit, ils enchérèrent l'offre. Ils crurent ainsi se conformer à la vieille règle du jeu : l'équilibre de l'offre et de la demande fixe les prix. Ils oublièrent simplement que le rythme même de la production de masse, quels que fussent ses avantages immédiats, entraînerait bientôt l'offre à déborder la demande, si cette dernière n'était pas ménagée. Les meilleurs d'entre eux, en Europe et aux États-Unis, admirèrent leurs ouvriers au partage indirect des bénéfices que leur procurait le machinisme. Mais la plupart répugnèrent à étendre très libéralement jusqu'aux consommateurs la répartition de ces bénéfices. Ils s'habituerent à considérer le cycle industriel comme se suffisant à lui-même, et à juger que les hauts salaires compensaient équitablement les hauts prix. D'ailleurs, les cartels ou les syndicats de producteurs défendaient le marché contre la concurrence des prix bas.

L'erreur était grave. Par l'excès des bénéfices industriels, en effet, non seulement la consommation, au lieu de grandir, fut peu à peu exténuée, mais l'industrie elle-même se condamna à organiser son propre déséquilibre. A quoi employer les bénéfices en excès, sinon à fonder des affaires superflues et à construire des usines démesurées, à nourrir des spéculations de Bourse et à créer, autour de l'industrie, un renom d'enrichissement facile qui, en attirant les capitaux ou les crédits, multiplierait les entreprises ?

Là nous voyons, par un enchaînement direct, la poursuite matérialiste du gain immédiat préparant sa ruine future.

DÉSORDRE DANS LA DISTRIBUTION

Plus grave encore fut l'erreur qui consista, de la part du nouveau capitalisme, ayant « rationalisé » l'industrie en vue d'une production de masse, à se désintéresser du coût de la distribution des produits au consommateur. Quelle que fût la part de profit qu'abandonnerait l'industriel sur les bénéfices du machinisme, le coût croissant de la distribution des produits devait annuler l'avantage promis au consommateur.

Les statisticiens américains ont calculé, sur des moyennes universelles, que les frais de distribution d'un produit, y compris le transport, les manipulations intermédiaires, la publicité, les commissions et courtages, l'exposition et la vente, représentent plus de la moitié du prix qui est demandé au consommateur. Ces frais de distribution ont à peu près doublé depuis trente ans, et un revendeur sert, en moyenne, aujourd'hui, un nombre de clients de moitié moindre qu'autrefois. Ainsi, tandis que le coût de la production a été systématiquement réduit par le machinisme, on a laissé augmenter sans mesure le coût de la distribution. D'un côté, progrès. De l'autre, régression, du moins quant à l'économie.

Ce phénomène, à première vue étonnant, provient de causes complexes.

Il faut enregistrer, d'abord, l'énorme accroissement du nombre des commerçants et des services ou professions intermédiaires de tout ordre. Aux États-Unis seulement, on estime à 1 600 000 le surnombre actuel des revendeurs. Encore connaît-on mal le nombre très variable des simples employés de vente, notamment des femmes. L'augmentation, à des degrés divers, a été à peu près parallèle dans tous les pays. Cependant, — le fait mérite réflexion, — l'augmentation fut beaucoup plus rapide dans les pays fortement industrialisés que dans les autres : d'une part, l'« industrialisation » fait croître et multiplie les centres urbains, qui, à leur tour, attirent la population; d'autre part, le progrès des machines, limitant les emplois de main-d'œuvre dans l'industrie proprement dite, refoule le surplus de population vers des emplois annexes ou parasitaires.

La hausse brutale du prix des fonds de commerce et la

spéculation effrénée, ouverte ou occulte, à quoi elle donna lieu jusqu'à ces dernières années, en Europe comme en Amérique, suffirait à marquer l'affluence des preneurs.

Tous ces commerçants ne font pas fortune. La majorité, peut-être, vit misérablement et avec moins de ressources régulières, souvent, que l'ouvrier à haut salaire. Mais il faut qu'ils vivent. Et leur nombre, comme leur position intermédiaire, leur procure le moyen politique, dans tous les pays, de se faire garantir, sinon des privilèges, du moins une existence à peu près stable. Les États et les municipalités se servent d'eux comme de collecteurs d'impôts. Ils vivent donc en percevant une dime proportionnelle à leur nombre et à leurs besoins, sur la masse des produits qu'ils distribuent. Eux aussi, presque partout, sont syndiqués contre la concurrence, pour les prix de vente. Du reste, dans la période de hausse, les producteurs tarifaient leurs produits de manière à laisser un bénéfice au revendeur le plus mal placé.

Le consommateur paie ainsi une majoration de prix, qui représente, non les bénéfices exagérés de tel ou tel commerçant, comme le pense l'opinion publique, mais les frais d'entretien d'un surnombre énorme de commerçants et l'amortissement du coût excessif des fonds de commerce qui en résulte.

Dans quelle mesure le développement du machinisme et de la production de masse a-t-il entraîné l'accroissement de plus en plus onéreux des frais de distribution, en particulier du nombre des intermédiaires? Nous venons d'indiquer le lien existant, à notre époque, entre l'industrie, la concentration urbaine et le refoulement d'une population qui se multiplie dans les villes plus vite que les emplois industriels, vers des emplois annexes ou parasitaires. D'autre part, la production de masse a fait du métier de revendeur la profession qui exige le moins de connaissance ou de compétence technique et supporte le moins de risques. Le revendeur d'aujourd'hui livre au public des produits « standardisés », emballés, marqués, garantis et tarifés d'avance par le fabricant, semblables aux produits de la même marque et par conséquent, dont lui, revendeur, n'a pas à connaître techniquement. Un pharmacien de notre temps pourrait, à la rigueur, se dispenser d'apprendre la chimie, comme s'en dispense le coiffeur ou le droguiste qui vend les mêmes marques d'eau de Cologne et de dentifrice. A cette

facilité du métier de commerçant il faut ajouter son faible risque : beaucoup de revendeurs ne sont que dépositaires, exempts d'une charge réelle de capital ou de fonds de roulement.

Les producteurs, loin de mettre obstacle à la multiplication du nombre des intermédiaires, l'ont plutôt encouragée, pour une raison qui tient encore au caractère de la production de masse. La production de masse jette sur les marchés des quantités croissantes de produits similaires. Pour placer ces quantités croissantes dans la clientèle et pour amener la clientèle à choisir entre des offres similaires, il faut des agents de plus en plus nombreux. Le produit, n'étant plus poussé par sa qualité ou son originalité intrinsèque, a besoin d'être poussé par un agent extérieur.

C'est aussi la raison des frais de réclame de plus en plus lourds qui grèvent le prix de vente des produits au consommateur. En certains pays et, d'abord, aux États-Unis, à mesure que la production évoluait vers les « standards » ou types uniformes, la publicité est devenue tyrannique et ruineuse, aussi bien pour le producteur que pour le consommateur. Elle a cessé d'être facultative : la publicité ne fait pas toujours réussir la vente d'un produit, mais aucun produit, costume de bain ou roman d'aventures, ne peut plus être vendu sans publicité. Charge énorme et toute nouvelle qui pèse sur la distribution, sans rien ajouter à la valeur réelle du produit.

C'est encore la même raison, du moins partiellement, qui a fait grossir peu à peu les frais de transport. Pour écouler la production de masse, il a fallu expédier les produits fabriqués jusque dans les moindres hameaux de l'Europe ou les camps les plus lointains de l'Amérique. Et il a fallu expédier tel produit assez vite pour qu'il arrivât à destination avant le produit similaire. Aussi longtemps que le client put payer, on n'hésita ni sur les moyens ni sur le prix du transport. Mais souvent la majoration de prix, au lieu d'être facturée au consommateur direct, fut inscrite au compte des frais généraux de distribution. Le souci de faire transporter la marchandise le plus loin et le plus vite possible à n'importe quel prix, devait causer, à la longue, non seulement la hausse des marchandises distribuées, mais la concurrence anarchique des différents modes

de transport, l'extension des doubles trafics, doublement onéreux, et finalement mettre en déficit tous les chemins de fer du monde.

PARASITISME POLITIQUE ET SOCIAL

Le nouveau capitalisme peut se défendre du reproche de n'avoir pas fait baisser les prix, par un argument sérieux : il lui suffit de montrer le poids sans cesse croissant d'impôts et de dépenses d'origine politique ou sociale que la production et la distribution ont supporté depuis la guerre. Ajoutons qu'il n'a été libre de conduire ni l'économie générale ni les économies nationales selon les règles de sa propre prévoyance.

Nous aurons l'occasion de revenir sur la responsabilité du capitalisme dans le gouvernement des peuples. Bornons-nous, pour le moment, à exposer, en traits sommaires, les causes du surcroît de dépenses politiques et sociales dont il a souffert.

La guerre a laissé aux États un arriéré de charges très lourdes qui a grevé, en définitive, le prix des marchandises et le coût de la vie par le jeu, direct ou indirect, des taxes de toute sorte. Ces charges résultent d'un passif fort complexe, où entrent, avec des justifications très inégales, les secours ou indemnités aux victimes, les frais de réparation des ruines, le développement des bureaucraties utiles ou parasitaires et l'habitude généralisée du gaspillage. Dans le domaine social, la guerre a bouleversé le mode d'existence de nombreuses populations, fait affluer des multitudes nouvelles vers les villes, accru très sensiblement l'instabilité des groupes humains, excité les besoins collectifs et multiplié les misères individuelles. D'autre part, dans presque tous les pays civilisés, elle a fait naître, par l'usage des mesures d'exception et de l'arbitraire, un état d'esprit de revendication qui devait trouver son expression soit dans la surenchère électorale, soit dans la formation de groupements de solliciteurs, agissant à découvert ou en secret. Déjà fort abimées, les finances publiques d'un grand nombre de nations s'effondrèrent sous ces charges ou pressions. Le désordre monétaire s'ensuivit : d'où nouvelle instabilité collective, nouvelles misères, nouvelles revendications, nouvelles nécessités de rajustement...

On ne peut rendre le capitalisme responsable d'un tel passif.

Au contraire, on doit reconnaître que ce passif a été liquidé, tant bien que mal, grâce aux ressources en partie inattendues que le développement des affaires, sous l'influence du capital de spéculation, apporta aux États et à toutes les collectivités publiques.

Mais si le nouveau capitalisme, certes, a contribué largement à réparer les pertes de la guerre et permis aux États de sortir d'embarras exceptionnels, il semble plus douteux qu'il se soit beaucoup soucié du coût final de l'évolution à laquelle il participait. Alors qu'il payait des sommes énormes pour remédier aux maux et au désordre laissés par la guerre, il introduisait lui-même, dans la société humaine, de nouvelles causes d'instabilité, dont les premières conséquences devaient être d'accroître ses charges de production et de distribution.

Pour son propre compte, saisissant toute occasion de gain immédiat sans prévoyance du lendemain, il multiplia les déplacements de populations et les changements de modes d'existence, par des appels de main-d'œuvre inconsidérés. Il arracha une foule de gens de leurs villages, en Europe, en Amérique, en Asie, en Afrique, villages où ils vivaient pauvrement, mais sûrement, pour les soumettre à des conditions de vie improvisées, factices et surtout précaires. Il les fit participer à une illusoire ambition de bien-être illimité qui n'était que l'ivresse résultant d'un *boom* artificiel et éphémère. Non seulement il transforma leur condition d'existence, leurs aptitudes, leur travail, leurs mœurs et leurs goûts, mais, pour leur vendre sans cesse plus de produits, il s'acharna à provoquer en eux de nouveaux besoins. Ainsi il obligea les États ou les collectivités publiques et il s'obligea lui-même à des dépenses toujours plus lourdes pour adapter le cadre social aux besoins brusquement créés. Ces besoins, il ne pouvait pas en limiter la contagion ni le déchet : les dépenses publiques, dépenses de personnel et de matériel, et les dépenses privées de toute la population, industrielle ou non, montèrent...

C'eût été très bien, si le nouveau capitalisme et la production de masse avaient pu trouver toujours des clients plus nombreux pour payer plus cher les produits sur lesquels étaient perçus, en définitive, les bénéfices exagérés, les hauts salaires, les courtages innombrables et les impôts croissants.

A l'intérieur même du cycle industriel, on doute que l'équilibre des dépenses et des recettes réelles, sur le double plan économique et social, fût jamais atteint par le capitalisme de spéculation. L'inflation monétaire, puis l'inflation de crédit, depuis dix ans, ont fait apparaître des bénéfices qui ne furent, bien souvent, que de simples transports ou des mouvements de capitaux, sans accroissement définitif de richesses. D'autre part, la hausse des frais de distribution grevant les marchandises compensa, dans une large mesure, la hausse des salaires octroyée par le machinisme. Enfin, le compte du passif social ne sera apuré que par la remise en ordre, à une date plus ou moins lointaine, des budgets des États...

En tout cas, le nouveau capitalisme devait échouer devant le problème agricole.

RUPTURE DES MARCHÉS AGRICOLES

C'est du côté de l'agriculture que l'évolution spéculative du capitalisme a rencontré l'échec le plus prompt et le plus grave. C'est en agriculture que le système de la production de masse apparut d'abord comme sans issue. C'est par là que, bien avant le krach de 1929, l'équilibre des échanges dans le monde fut rompu.

Pour marquer l'importance de l'agriculture au regard de l'économie universelle, il suffit de rappeler que plus des deux tiers de l'humanité vivent, directement ou indirectement, de la production et du commerce des produits du sol. Comment imaginer qu'un équilibre général des échanges pût être durable, qui n'assurerait pas d'abord l'équilibre économique et social des deux tiers de la population humaine ?

La courbe des prix porte témoignage. Le développement de l'activité industrielle, accompagné de la hausse des indices du capitalisme et du *boom* des valeurs de Bourse, continua, en tendance spéculative, jusqu'au deuxième semestre de 1929. Or, en sens inverse et depuis plusieurs années, la courbe du prix moyen des grandes denrées agricoles, correction faite d'écarts passagers, enregistrait une baisse constante.

Le prix moyen du boisseau de froment à Chicago fut : 166 cents en 1925, 155 en 1926, 137 en 1927, 131 en 1928, 123 en 1929. Sur le marché de Paris, alors que la Bourse des

valeurs semblait emportée vers une hausse indéfinie, le prix moyen du blé tombait à 135 en 1927, 152 en 1928, 142 en 1929. A Londres, le prix moyen du riz marquait : 15 *sh.* en 1926, 14 en 1927, 13 en 1928, 12 en 1929. Le sucre centrifugé valut à New-York : 4 *cents* 73 en 1927, 4,21 en 1928, 3,60 en 1929. Le prix du café tomba de 35,8 en 1928 à 20,5 en 1929...

En réalité, depuis 1926 ou 1927, une sorte de conflit opposait, dans les profondeurs de l'économie universelle, le pessimisme agricole, d'une part, l'optimisme industriel et boursier, d'autre part.

La cause de cette opposition est aisée à reconnaître, bien que les théoriciens de l'économie contemporaine l'aient trop souvent ignorée.

Entre le producteur industriel et le producteur agricole existe une solidarité pour la vente de leurs produits et leur bénéfice mutuel, puisqu'ils sont, dans une certaine mesure, clients l'un de l'autre. Mais cette solidarité ne comporte pas le parallélisme des chances et des moyens. Elle laisse subsister une différence fondamentale dans l'élasticité des deux marchés. Le marché industriel peut être en pleine effervescence de hausse, sous la poussée d'agents de spéculation, tandis que le marché agricole a déjà dépassé sa limite d'élasticité et subi une rupture d'équilibre.

Dès lors, la divergence croissante des deux évolutions ne fait qu'augmenter le dénivellement d'un marché à l'autre et, comme ils restent solidaires en définitive, étendre la portée du krach général qui suivra.

Cette différence d'élasticité tient à la nature même des produits et au mode de leur consommation. Comme l'industrie, l'agriculture, pour multiplier sa production, peut tirer parti des progrès de la machine et des avances du crédit. Mais, tandis que l'industrie développe la vente de ses produits en élargissant et accélérant l'usage qu'en font les hommes, au contraire la consommation des produits agricoles reste à peu près invariable, si le nombre des hommes qui consomment, n'augmente pas. Or, depuis la guerre, le chiffre de la population humaine a plutôt diminué, surtout dans les zones de grande consommation...

En élevant les besoins de confort d'un milieu social, en excitant ces besoins par les appels de la publicité commer-

ciale et en offrant aux acheteurs un large crédit, on fait que les individus changent plus souvent de vêtements, se servent de plus d'automobiles, dépensent plus pour leur logement ou leur mobilier, prennent plus de plaisirs, — cela au bénéfice de l'industrie. Mais on ne peut pas faire que chaque individu, ses besoins de nourriture constants étant satisfaits, consomme plus de pain, de viande ou de vin.

L'agriculture atteint donc beaucoup plus tôt que l'industrie le point-limite de son débouché possible. Et, quand elle touche ce point-limite, loin qu'une poussée du capital de spéculation lui redonne élan, l'intervention spéculative, en exagérant le déséquilibre, précipite la chute.

L'inflation des crédits d'origine américaine surexcita l'activité industrielle, provoqua un *boom* des valeurs de Bourse et soutint la hausse des prix des produits fabriqués. Mais, d'autre part, elle encouragea les agriculteurs à augmenter encore leur production et à assumer de nouvelles charges d'hypothèques : comme les prix de leurs denrées baissaient en proportion même de l'accroissement des quantités produites, les agriculteurs purent d'autant moins faire face à leurs dettes et acheter ce que l'industrie ou le commerce leur offrait à un prix majoré...

Tous les produits du sol obéissent plus ou moins à la loi du débouché-limite, qu'a méconnue le nouveau capitalisme. L'évolution des marchés pour les matières industrielles d'origine animale et végétale fut sensiblement la même que pour les denrées alimentaires. Dès 1928, et bien avant le krach boursier de New-York, les prix du coton et de la laine avaient rejoint le mouvement de baisse des denrées agricoles. Bientôt le cours des cuirs tombait. Depuis 1927, le prix du caoutchouc brut n'avait cessé de décliner.

Plus directement associée que la production des denrées alimentaires à l'activité et aux bénéfices de l'industrie, la production des matières premières n'en est que plus exposée aux inconvénients que comporte toute forme industrialisée d'agriculture, où font défaut les calculs, étroits mais sûrs, de la prévoyance paysanne. Facile et rigide, organisée suivant des règles de développement pour ainsi dire géométriques, favorisée de tout temps par les spéculateurs et les bailleurs de crédit du monde entier, impossible, d'ailleurs, à discipliner en

raison même de l'attrait qu'exerce sur les producteurs la chance d'un gain spéculatif, la production des matières premières naturelles tend constamment à dépasser son débouché-limite.

Ce débouché-limite dépend, d'une part, des quantités et, d'autre part, du prix. Les quantités de matières naturelles employées par l'industrie varient selon les procédés de transformation et, pour les textiles, selon les modes saisonnières. Quant au prix, à mesure que le prix des matières nouvelles monte, l'industrie trouve plus de profit à employer des matières artificielles et des succédanés. En période de *boom*, alors que la poussée spéculative soutient, par une abondance égale de crédits, la production manufacturière et la production des matières premières, les bénéfices de cette dernière diminuent bien avant que fléchisse l'activité industrielle.

Ainsi apparaît l'imprudence sociale du nouveau capitalisme, qui, non content de mécaniser à l'excès la production des denrées alimentaires, arracha les peuples indigènes des pays d'outre-mer à la vie paysanne pour les soumettre aux aléas d'une culture spéculative des matières industrielles.

LUCIEN ROMIER.

(*A suivre.*)

IMAGES DALMATES

Le silence de Zara. — La première femme que j'aie rencontrée, en débarquant à Zara, avait un châle de laine vert, vert comme une perruche. Ses effilés lui battaient les chevilles. Elle le serrait à ses épaules et y enfonçait le menton. L'heure était matinale, la tramontane soufflait.

On n'a pas tous les jours occasion de voir un pareil châle. Je l'ai suivi. Ensemble, nous avons passé la Porte Marine où, depuis cinq cents ans, — admirez sa constance, — le lion de saint Marc continue de tirer la langue aux passants, de leur montrer les dents, de gonfler ses bajoues. Le ciel était « moult biau, moult cler », tel que le vit notre Villehardouin qui, trouvant la ville fermée de « si haus murs et de si grans tours », se demandait comment « porrait estre tele cité prise ».

Une petite place déserte et silencieuse s'ouvre devant nous. Est-il croyable que tant de gens jadis aient mené ici leur vie ardente : travail et combats ? Vingt fois, la malheureuse Zara est mise à sac. Les Hongrois, les Vénitiens se la disputent. Les Croisés, les Turcs s'en mêlent. Comment, au cours de tant d'aventures périlleuses, a-t-elle pu conserver ses monuments !

Glissant sur les grandes dalles plates, le châle vert est parvenu au Dôme. Ruisselante de gaieté bleue, la lumière baigne les arcades romanes et le campanile où les « sonneuses » de joie et de deuil lancent leur voix ailée.

Entrons. Un cortège sort de la sacristie. La profondeur des grandes voûtes et des arcatures en est illuminée. Écarlate des lévites, blancheur des aubes, éblouissement doré de la mitre de l'évêque, reflets de sa robe violette chaude comme un fruit mûri par l'été.

Les chantres ont pris place dans les belles stalles sculptées. A côté de moi, tassées dans leurs jupes, quelques femmes sont à genoux. Des paysannes. Italiennes? Non. Slaves. Elles sont venues des îles voisines. C'est dimanche et marché. Sous leur mouchoir de tête, elles montrent de grands fronts bombés et leurs yeux gris ont la pureté des sources. Toutes sont brunes. Au cours de mon voyage, je n'ai rencontré qu'une Dalmate qui fût blonde. C'était à Split. Une « dactylo ». Encore son patron, un avocat, m'a-t-il glissé en confidence qu'une telle couleur était artificielle.

Au sortir du Dôme, j'ai abordé une passante :

— San-Donato, s'il vous plait ?

Elle a souri :

— Vous y êtes.

Les deux églises se touchent. Quel contraste entre elles ! Santa-Anastasia, c'est la grâce, le sourire paisible. San-Donato, c'est l'appareil guerrier, l'architecture redoutable dressée en vue des assauts. Sanctuaire, sans doute ; mais forteresse, aussi. Peu de monuments produisent autant d'impression. Il n'offre, cependant, que de hautes murailles rondes, presque aveugles ; mais ces murailles reposent sur les soubassements d'un temple antique. A leur base, se trouvent des tambours de colonne, des corniches sculptées, des architraves. Sans s'inquiéter de leur beauté, on les a brisés pour niveler, boucher les vides.

Non loin, Sainte-Chrysogone montre ses trois absides, « qui semblent avoir été transportées de Lucques à sa rive par des anges toscans » (1). Ses cloches ont sonné pour le baptême de la fille de Charles de Duras, la voluptueuse Jeanne de Naples, dont la vie est remplie d'histoires ayant la chaude odeur du sang.

A présent, je vais par les rues, les petites rues étroites et charmantes, car elles sont bordées de vieilles maisons aux fenêtres ogivales ou à meneaux. Je découvre la grâce des cinq puits « où l'ombre d'Alvise Grimani vient toujours boire » (2). Leur bouche ronde s'ouvre sur une place solitaire et le syndic en garde la clef pour les étés dévorants.

Autour de moi, quel silence ! Depuis les derniers traités,

(1) D'Annunzio.

(2) *Ibid.*

une partie de la population a quitté la ville et, en voyant le pas lent, le visage morne de ceux que l'on croise, on se figure qu'ils regrettent d'être encore là.

Tout à l'heure, sur le pont du bateau, le capitaine, un petit homme robuste avec une grosse tête et des yeux flamboyants, me confiait que l'Italie a fait ici de grandes dépenses :

— Plus de trente millions de liras. Nous avons construit des bâtiments, amélioré le port. Ce pont magnifique est notre œuvre. Zara a été déclaré port franc. Les matières premières y affluent. Des fabriques se sont créées : Cigares et cigarettes. Pâtes alimentaires. Montage et assemblage des fers. Ajoutez que la vieille industrie du marasquin est toujours prospère.

Tourné vers la proue, il parlait les mains dans les poches de sa vareuse. Sa voix passionnée n'hésitait que pour trouver les termes propres à rendre sa pensée dans une langue dont il n'avait pas l'habitude.

Je l'écoutais bouche cousue. Qu'aurais-je pu répondre ? Zara, au temps de la domination autrichienne, n'était qu'une ville administrative, la résidence du gouverneur, la capitale de la Dalmatie. Elle est déchue de ce titre. A présent, elle est un port sans hinterland. Un noyau sans pulpe.

Les enchantements de Prospero. — La rive où Zara étire son indolente blancheur s'éloigne par degrés. Un souffle de vent vient du fond du golfe. L'ombre d'un frisson court sur les flots. Une lourde felouque est chargée de paysannes qui regagnent les îles. Serrées les unes contre les autres, elles forment, avec leurs châles de laine, un bouquet aux couleurs contrastées dont le reflet tremble dans l'eau qui bouge.

Monotone et lente traversée. Pas un instant, elle ne donne l'impression qu'on est en pleine mer. Des îles passent. « De petites isolettes », dit un vieil auteur. Combien y en a-t-il ? Près de trois cents. D'un bout à l'autre de l'Adriatique, elles s'alignent comme des vaisseaux de haut bord. Rocheuses, dénudées ou montrant quelques vignes, la crinière sombre d'une touffe de pins.

Sur la rive dalmate, les montagnes à pic sont écorchées jusqu'à l'os. Livides, d'une pâleur de mort. Belles, pourtant. Elles trônent comme des reines couronnées de lumière. Des colorations fugitives aussi fines que celles des fleurs de la

primevère passent sur elles. Ces fraîcheurs de tons, cet air léger, cette lumière à peine bleutée, cette apparence de montagnes-fées... L'on songe aux enchantements de Prospero.

De loin en loin, des restes de remparts escaladent une colline, de grosses tours sont en partie éventrées. Durant l'escalade, on grimpe dans de vieilles petites villes qui se ressemblent comme des sœurs. Leurs demeures ont des portes blasonnées, leur douane est ornée et vaste. Sur la « piazza dei Signori », s'ouvre la loggia où siégeait le juge dans sa robe d'écarlate. Naturellement, il y a toujours, aussi, un puits, une fontaine à la margelle grasse, cirreuse. Il y a des églises. La plus belle est celle de Sebenico. Qui l'a construite ? Un architecte dont le goût s'était formé dans la Venise du ^{xv}^e siècle (1). Qui l'a ornée ? Des artistes d'une fantaisie, d'une imagination éblouissantes. L'admirable matière qui leur était fournie : une pierre dure, fine et qui prend le poli du marbre, ils l'ont déroulée en guirlandes, tournée en volutes, en colonnettes ; ils l'ont creusée en petites niches qu'ombrage un baldaquin et où rayonne une statuette ravissante ; ils l'ont ciselée en fleurons, en feuillages translucides, harmonieux. Quand, dans l'ombre silencieuse des chapelles, le sacristain les frappe de sa clef, une mélodie monte, délivrée, vers les voûtes.

Le bateau reprend sa marche. Les falaises montrent des cassures violettes qui s'enfoncent secrètement. Dans leurs flancs se cachent des grottes étincelantes que les touristes commencent à visiter. Le soleil descend. La pâleur des monts se colore. Des fuchsias, d'innombrables fuchsias fleurissent les pentes, vont jusqu'aux cimes. Une voix dit :

« Qué beauté bellissime ! »

C'est celle du capitaine, dont les yeux dardent et dont l'enthousiasme unit les mots français aux syllabes plus sonores de l'italien.

Spalato ou la ville dans le palais. — J'ai voulu loger dans les ruines du palais de Dioclétien. Ses couloirs sont devenus des rues où les maisons se pressent. Trois mille habitants nichent dans le plus émouvant des décors, mais ils sont entassés. Peu d'air et de lumière. Depuis longtemps, d'ailleurs, la

(1) Il s'appelait Giorgino di Matteo et était né à Sebenico.

ville a débordé l'enceinte. Qui veut avoir sa villa doit la planter dans la campagne ou au bord de la mer.

Ces maisons appartiennent presque toutes à des « Américains » (1). Je les ai vues en allant au musée, chez Mgr Bulié (2). Une grille à franchir. Des galeries ouvrant sur un vaste jardin et où l'on a aligné les plus belles des antiquités exhumées à Salone.

Les murs de la pièce où l'on m'introduit sont garnis de rayons chargés de livres. Depuis plus de soixante ans, Mgr Bulié s'est consacré à faire revivre Salone et le gouvernement français a justement récompensé son magnifique labeur en le décorant de la Légion d'honneur.

Mgr Bulié a quatre-vingt-cinq ans. Bâti en force, c'est un magnifique vieillard. Mais, pourquoi prononcer ce mot ? Mgr Bulié a la verdeur d'un homme au milieu de l'âge. Pas une ride sur son visage rond et rasé. Avec cela, une gaieté douce, toujours prête à prendre son vol.

Sur l'angle d'un secrétaire, un buste de bronze, — le sien, — reçoit la clarté d'une des fenêtres, attire les regards par sa fougue, sa puissance :

— C'est une œuvre de Mestrovitz, notre grand sculpteur national, dit Monseigneur. Vous savez ce qu'il était ? Le fils de pauvres journaliers. Tout petit, en gardant les bêtes dans la montagne dalmate, il sculptait, avec son couteau. Il a pu aller étudier à Vienne, à Paris. Là, il a rencontré Rodin dont il devint l'ami et Bourdelle dont le talent a tant de rapport avec le sien. Nul, comme lui, n'a exalté l'idéal patriotique des Yougoslaves. Ses œuvres sont l'apothéose de notre race.

Une jeune femme est entrée : la nièce de Monseigneur. Sur un plateau elle me présente des gâteaux secs, un petit verre de liqueur :

— Vous ne pouvez pas ne pas accepter de marasquin, dit Monseigneur. C'est ici le pays des marasques, ici, dans la montagne, derrière Split (3). Elles ont un goût acide, un gros noyau, peu de chair et pour que la liqueur soit plus parfumée, on y fait macérer des feuilles de l'arbre.

(1) On désigne ainsi les Dalmates qui ont fait fortune en Amérique et parfois en Australie.

(2) Se prononce « Boulitche ».

(3) Nom slave de Spalato.

Mgr Bulié s'exprime en français :

— J'avais quinze ou seize ans, quand, un jour, j'ai ouvert le *Télémaque* : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... » Les mots que je ne comprenais pas, je les cherchais dans le dictionnaire. Pendant trois ans, j'ai lu ainsi tous vos classiques.

— Point de maître ?

— Ne vous récriez pas, fait M^{me} Bulié. La nécessité a développé chez nous la faculté que possèdent les Slaves d'apprendre les langues. Au temps de la domination autrichienne, il nous fallait en connaître au moins trois, le slave, d'abord, que tout petits nous avons balbutié, appris de notre mère ; puis l'allemand et l'italien, pour nos rapports avec l'administration, notre commerce avec nos voisins.

« N'oubliez pas de dire, ajoute Monseigneur, que l'allemand et l'italien nous étaient enseignés à l'école, comme langues étrangères. Quand les Italiens revendiquent la Dalmatie, en disant : « Les habitants ont même langue, même civilisation, même religion que nous et sont de même race », ils se trompent. Nous sommes catholiques et nos pères ont subi l'influence artistique de Venise, c'est vrai ; mais nous sommes des Slaves et participons à la civilisation grecque. Savez-vous combien on compte d'Italiens en Dalmatie ? Pas plus de trois pour cent. Encore ne se trouvent-ils que dans les villes, occupés de commerce. Tout l'arrière-pays, toute la campagne est slave. Mais vous êtes venue, madame, pour visiter le palais de Dioclétien. Allons !

Mgr Bulié se lève. Un domestique lui apporte son chapeau, son pardessus. Hormis le col de lingerie boutonné par derrière, les prêtres, ici, n'ont rien d'ecclésiastique dans le costume.

Dehors, le ciel est d'un bleu vif. L'air a un goût sec et piquant. Les hautes murailles que nous longeons ont deux mètres d'épaisseur. Depuis des siècles, le palais de Dioclétien exerce, sur l'esprit, une étrange fascination. Le moyen âge l'a enveloppé de légendes. On répète que, par vengeance de l'empereur, le sang des chrétiens fut mêlé au ciment des murs...

— Nulle part, remarque Monseigneur, on ne trouve de palais équivalent. Il est le plus complet, le plus vaste que l'Empire nous ait légué. C'est bien pour cette raison qu'il est

si précieux. Mais, imaginons que nous sommes des gens du temps de Dioclétien. Nous faisons partie de sa suite. Nous arrivons de Salone et voici la porte où s'engage le char impérial.

Chargée d'arcades saillantes au-dessus desquelles devaient se trouver des trophées, ornée de consoles sculptées qui soutenaient des colonnes, creusée de niches où étaient logées des statues, c'est, ma foi, une arche majestueuse, puissante.

— On l'appelle la « Porte Dorée », m'apprend Monseigneur.

— Il n'y a plus de traces d'or.

— Il n'y en eut jamais. Au temps de Dioclétien, on disait simplement : la Porte du Nord, et les trois autres portes qui donnent accès dans l'enceinte tiraient leur nom, également, des points cardinaux. Celle-ci étant devenue la Porte Dorée, il s'en est suivi que les autres ont été baptisées Porte d'Argent, de Fer et de Bronze. Jadis, elles étaient flanquées de tours de défense. On les a démolies au xvii^e siècle. Savez-vous ce qu'elles sont devenues ?

— Les tours ?

— Leurs pierres. Je l'ai appris récemment et d'une manière inattendue. J'étais à Venise, chez des armateurs. Ils parlaient de leurs affaires. Je leur ai demandé : « Êtes-vous satisfaits ?

— Ah ! pauvre monsieur ! Comment le serions-nous ! Il nous reste trois bateaux. Nos grands-pères en avaient seize. Ce sont eux qui ont transporté les pierres des tours de Spalato pour bâtir Notre-Dame del Salute »...

La Porte Dorée franchie, on se trouve dans une sorte de cour. Sur les dalles lisses et nettes, nous avançons sans fatigue. La violence du vent s'est amortie et, dans les parties où donne le soleil, on sent une bonne chaleur.

Ces ruines qui nous entourent, Mgr Bulić les lit comme un livre familier. A l'écouter, on croit entendre la rumeur de la vie qui animait l'immense palais : palefreniers et écuyers dans les écuries ; boulangers travaillant la pâte dans le pétrin ; pourvoyeurs chargés des provisions nécessaires à la population nombreuse qui habitait ici ; soldats qui prenaient la relève.

— Le palais, dit Monseigneur, n'était pas seulement une demeure de plaisance ; c'était une forteresse. Son plan est celui d'un camp romain. Deux vastes passages le coupaient. Suivons la voie principale, celle de l'Empereur pour gagner ses appartements.

Profilées en double rangée, des colonnes forment un péristyle d'une grâce auguste. Une coupole arrondit sa courbe. Un ravissant petit temple se laisse deviner. Malheureusement, il y a aussi un indésirable campanile, intrus qui fait l'important.

Dans ce décor imposant et d'une beauté grave, les passants vont et viennent avec cet air de nonchalance, ce goût du loisir qui est un des charmes des pays de soleil. Entre les feuilles d'acanthé de deux chapiteaux corinthiens, une tête de femme se penche dans l'encadrement d'une fenêtre. On s'écarte pour ne pas recevoir la poussière d'un tapis... Une partie du portique a été transformée, aménagée en appartements.

Mais ce n'est pas seulement le jour qu'il faut promener ici sa rêverie. Quand la nuit est tout à fait déclarée, quand, de distance en distance, les ampoules électriques mettent leur point d'or et que, de surcroît, on a la chance d'une lune étincelante et nue, le péristyle, le mausolée de l'Empereur se parent d'une beauté surnaturelle. Des reflets glissent sur les vieilles pierres; un peuplement de colonnes s'enfonce dans l'ombre. Les détails ont disparu. Tout est plus simple, plus grand. Il y a de la mystique dans l'air.

Le mausolée de l'Empereur. — Montons les degrés, propose Monseigneur.

Un portique règne autour du monument. Des enfants s'y poursuivent. Leurs cheveux bruns sont mal peignés; leur veste est trouée aux coudes. Mgr Bulic les appelle. Ils accourent les yeux brillants, animés encore par le jeu.

— Tout vaut la peine d'être recueilli, fait Monseigneur. — Et, mettant la main sur l'épaule d'un des petits : — Dis-moi : qui a été enterré ici ?

— Dioclétien, m'sieu.

— Où est-il, maintenant, où est son sarcophage ?

— On les a jetés à la mer, m'sieu.

— Voilà la tradition locale. Elle est fausse, reprend Monseigneur, en se tournant vers moi. Le sarcophage de Dioclétien est enfoui quelque part dans la ville. Des fouilles le laisseront apparaître un jour ou l'autre. Mais, entrons.

Un nuage qui passe fait la nuit dans l'intérieur. D'invisibles chantes semblent célébrer l'office des ombres. N'est-on pas, ici, au bord du royaume de la mort ? Des niches autrefois ornées

de statues se creusent comme des grottes de prières. Un rai de soleil qui filtre laisse briller l'or d'un candélabre. La coupole monte très haut. Des mosaïques y mettaient leur éclat. Cette énormité, cette richesse pour abriter le repos d'un seul homme ! Au centre de la salle se trouvait le sarcophage. Il était en porphyre. Un voile de pourpre le couvrait. A la base de la coupole, des festons, des mascarons se devinent : toute une frise sculptée où de petits génies s'amusaient à chasser et s'ébattaient entre des guirlandes. Face à l'entrée : deux médaillons, deux têtes. L'une barbue. Dioclétien ? L'autre avec une abondante chevelure. Prisca ? la femme de l'Empereur.

Le Lyonnais Spon qui visita Spalato au ^{xvii}^e siècle ne le croyait pas : « Les gens du pays entêtés du nom de Dioclétien les prennent pour des têtes de cet empereur... » Spon a raison. On ne peut qu'approuver ses paroles de bon sens.

— Le mausolée a subi bien des mutilations avant de devenir le « dôme », observe Monseigneur. Cependant, il reste remarquablement conservé.

Posées à joints vifs, les pierres des murs forment comme un bloc. Les dalles sont celles qu'a foulées le pied de l'Empereur.

Il venait souvent ici. Sous la magnificence de la pourpre, il ne différait pas de ces paysans dont les descendants, en ville, marchent d'un pas balancé. Il avait leur haute stature, leur face aux traits durement coupés. Tout enfant, dans la montagne, il gardait les bêtes, les pansait. Un jour, il avait quitté le pays, le bâton à la main, la besace au côté. Quand il était revenu, il était empereur, il était dieu, fils de Jupiter. Se souvenait-il alors de la prophétie de la vieille chez qui, officier subalterne, il avait logé dans une des villes du nord de la Gaule ? « Tu seras empereur, Dioclétien, quand tu auras tué un sanglier. » Tout s'était réalisé cependant. Une révolte éclate en Asie-Mineure. Le chef des révoltés se nomme Aper (1). Dioclétien l'abat de sa main. Peu de temps après, ses soldats le proclament César.

Face au mausolée : le petit temple. Il faisait, — on l'a dit, — « fonction de chapelle palatine » (2). Le temps l'a noirci et a rongé la frise où, dans les rinceaux, se jouent des oiseaux,

(1) C'est-à-dire sanglier.

(2) *Le Palais de Dioclétien*, par E. Hébrard.

des enfants cueillant des raisins. Une quinzaine de marches à monter, un vantail à pousser. Nous voici où, seuls, l'Empereur et le grand prêtre avaient le droit d'entrer. Le froid, sur nos épaules, tombe comme une chape de glace. Les murs sont nus ; la voûte est formée de caissons taillés dans la pierre et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer. Dans le fond se dressait une statue. Jupiter ou Esculape ? Les deux, peut-être, successivement. Malade et vieillissant, Dioclétien a bien pu substituer à la statue de « son père », celle du dieu de la médecine, afin d'en obtenir les faveurs.

Les appartements de l'Empereur. — Retournons vers la partie du palais où vivait l'Empereur. Une statue colossale masque l'entrée du vestibule, remplit l'espace de sa violence, dresse un bras véhément :

— Huit mètres de haut, gémit Mgr Bulié.

Quand Mestrovitz en a fait don à la ville, on a eu égard seulement à ce que Grégoire de None, qu'elle représente, avait ici même, au x^e siècle, défendu la cause de la liturgie catholique en langue nationale slave et les privilèges ecclésiastiques de son évêché. On a vu en lui une manière de héros de l'indépendance slave sur l'Adriatique. Pourquoi faut-il que la statue soit trop grande pour le péristyle ? Elle l'écrase et, à son tour, le péristyle l'étouffe. Enfermé dans ce cadre exigü, Grégoire de None semble un géant à qui l'on a mesuré la place.

Au-dessus du vestibule, le ciel forme une voûte dont la pâleur bleue est peuplée de nuages. Sur le pourtour de la coupole effondrée, des herbes flottent comme un ruban, des ombelles sauvages déploient leur éventail. Rien n'est aussi plaisant qu'une pièce en rotonde. Qui n'aurait aimé celle-ci ? Les mosaïques y mettaient leurs tons de rubis et d'émeraude. De grandes statues, dans les niches, se faisaient vis-à-vis. C'était la tranquillité, la paix des lieux où la vie est ordonnée.

La partie du palais qu'occupait l'Empereur donne sur la mer. Un portique grandiose, des arcades élégantes soutenues par des colonnes au fût élancé évoquent la splendeur de Byzance. L'architecte était-il byzantin ?

— Ce que l'on peut assurer, dit Mgr Bulié, c'est qu'il avait vu l'Orient. Les murs baignaient dans l'Adriatique. A l'endroit où nous sommes s'ouvrait une poterne. C'était la seule entrée

sur cette façade. Les galères y abordaient. Quand on l'avait franchie, on n'était pas, pour cela, dans l'intérieur. On suivait un long couloir souterrain par lequel, au cas où les défenses du côté de la terre seraient venues à céder, l'Empereur aurait pu se sauver, gagner la pleine mer.

Mais il a fallu aux gens de Salone, qui fuyaient l'incendie de leur ville, trouver le moyen de se caser dans le palais. Chacun, ensuite, au cours des siècles a apporté ses modifications, ses aménagements. Un large quai a été construit ; la mer a reculé ; des boutiques se sont ouvertes, étroites, profondes. Elles montrent, sur leur devanture, des tourniquets de cartes postales, des babouches, des oripeaux d'un style qui vise à l'oriental. A l'étage, là où la lumière et le soleil mettaient leur éblouissement entre les blanches colonnes du portique, c'est maintenant une façade lépreuse percée de fenêtres étroites, irrégulières, sur le bord desquelles fleurit un géranium chétif au rouge obstiné.

Cependant, il y a eu là tant de goût et de magnificence et de grâce exquise que l'imagination suffit pour recréer la demeure de Dioclétien dans sa jeune et souriante beauté.

A l'une des extrémités se trouvaient, — on le suppose, — les appartements aménagés par l'Empereur pour sa femme, Prisca, et sa fille Valéria. Jamais elles ne les ont occupés. A plusieurs reprises, Dioclétien prie le Sénat de leur donner l'autorisation de venir à Spalato. Le Sénat refuse.

Il y a là un drame secret dont l'évocation est émouvante. Galérius, l'un des successeurs de Dioclétien, a demandé la main de Valéria. Elle l'a repoussé avec des paroles injurieuses. Lui se venge. Valéria est soupçonnée de donner dans les idées nouvelles : celles des chrétiens. Sur l'ordre de Galérius, elle est suivie, espionnée. A Salonique, on l'arrête. Avec sa mère, elle est trainée par les rues, au milieu des cris de la foule. On les décapite et leur corps est jeté dans les flots. « Ainsi, relate l'historien Lactance, ce qui aurait dû faire leur grandeur, causa leur perte... »

Des appartements de Dioclétien, rien n'apparaît plus. Ils comportaient de nombreuses pièces avec des mosaïques, des coupoles, des revêtements de marbre, des tentures brillantes, des statues. Naturellement, il y avait des thermes. Une bibliothèque ? Peut-être. Un palais qui en serait dépourvu paraîtrait

incomplet. L'Empereur ne s'y attardait pas. Peu lui importaient les lettres et les arts. Ancien soldat, il ne cessa d'être un parvenu. A quoi passait-il son temps? on voudrait le savoir. Regarder des laitues pousser, les arroser...

Que de fois, sur la longue galerie en terrasse qu'un velum protégeait des morsures du soleil, il dut trainer son impériale oisiveté, contempler en bâillant l'immense étendue des eaux, connaître, enfin, dans toute leur amertume, ce que Barrès a magnifiquement appelé « les résignations de la solitude ».

Coup de bora. — Dans l'immensité du palais, une ville s'est développée et subsiste; une ville du x^ve siècle. Depuis huit jours, je m'y promène sans autre souci que celui d'une flânerie délicieuse. Vers le soir, les aspects deviennent hallucinants. Un toit de tuiles semble dévoré par le feu et c'est, tout bonnement, la lune qui monte derrière une cheminée.

Sous l'apparence délabrée des maisons, la richesse des anciens propriétaires demeure sensible. Les pierres ont des arêtes vives et sèches. Sur l'étroit linteau de la porte, des anges sont agenouillés, des animaux rampent en s'aplatissant, une devise s'inscrit en lettres gothiques.

Cette richesse solide méprisait les loisirs. Spalato était une importante « échelle ». Les caravaniers turcs y chargeaient leurs marchandises à destination de Venise: « Le port est grand et a bon fonds et bonne tenue, note Jacob Spon, quoi qu'il soit un peu à découvert au sud-ouest. »

Aujourd'hui, ces palais sont déchus. Les salles de réception ont été divisées, les plafonds historiés, les fresques ont disparu :

— Ne vous désolerez pas, me dit-on. Le plus beau est intact. Vous le verrez place Nardoni. La ville l'a transformé en musée.

J'y cours. Comment ne pas être prise à sa gracieuse séduction? Chose curieuse, pourtant. Il semble que je sois seule à la subir. Ce palais, les habitants de Split n'y prêtent guère attention. Ils le voient chaque jour et plus de cent fois. Où se retrouverait-on entre amis, je vous prie; où bavarderait-on; où muserait-on d'un pas indolent, s'il n'y avait la place Nardoni?

Je ne l'ai vue déserte qu'un seul après-midi. La bora soufflait, âpre, féroce. Sur la colline où, en quittant la ville,

je m'étais follement aventurée, les maisons en pierre de taille tremblaient, les branches des arbres étaient brisées. A tout instant, je manquais d'être renversée; mes joues étaient dures, froides comme du marbre et quand, par miracle, la violence du vent s'apaisait, le sang me brûlait sous la peau. Cependant, autour de moi, une merveilleuse féerie blanche scintillait sous le soleil. Des fumées argentées se levaient, se déroulaient en écharpe et n'étaient que de la poudre de neige qui tournoyait.

Jadis, sur la Côte d'Azur, au cours de vingt hivers, j'ai connu le mistral et ses fureurs. Comparé à la bora, le mistral est un zéphyr. Près de Split, dans la montagne, la voie ferrée passe au col de Clissa. Il y a quelques années, la bora a basculé la locomotive dans le ravin. Voilà de quoi elle est capable. Quand son souffle sauvage assaille la côte, on prend la précaution, à Trieste, de tendre des cordes le long des quais et les passants n'avancent qu'en rampant. Au début du siècle dernier, un enterrement se déroulait dans Fiume : celui de Fouché que Louis XVIII avait exilé. Le corbillard est renversé, la bière éventrée et les gens fuient, épouvantés. Un tel vent est un châtiment de Dieu !

La course dans la montagne. — Un jeune ingénieur sorti de l'École polytechnique, M. Duverne, m'a aimablement invitée à faire une promenade en auto. La « Dalmatienne » qu'il dirige et qui est une affaire française fournit l'énergie électrique à toute la région. Spalato n'est pas seulement une ville d'art, son commerce, son industrie sont en pleine activité; son port est le premier de la Yougoslavie.

— Le pays, dit M. Duverne, est extrêmement riche en marnes dont la composition est la même que celle du ciment artificiel. Cinq usines les exploitent.

— Yougoslaves ?

— Quatre sont italiennes; une est française. Avant la crise, elles exportaient leurs produits dans tout le Levant et l'Afrique du Nord. L'importance du port de Split est déjà considérable; pourtant, elle n'est qu'à ses débuts : elle se développera quand on aura créé des communications avec l'arrière-pays, qu'on utilisera plus complètement les chutes d'eau, qu'on poussera l'exploitation des schistes bitumineux et des asphaltes.

Grâce à ses ports, la Dalmatie est appelée à jouer un rôle de premier plan dans l'État yougoslave (1).

L'auto a laissé les dernières maisons de la ville. Il y a quelques instants, sur la côte, les sapins mettaient leur noire verdure, quelques fleurs s'épanouissaient. Maintenant, c'est un monde mort, un chaos de rochers; les montagnes, à pic comme des tours ou des remparts, éblouissent. A mes côtés, M. Duverne murmure :

— Le spectacle est le même jusqu'aux confins de la Dalmatie, jusqu'à la frontière bosniaque.

Pour dire vrai, celle-ci n'est pas loin. La Dalmatie n'est qu'une bande de terre qui va se rétrécissant : quatre kilomètres en profondeur dans le district de Raguse.

— Jadis, remarque la jeune voix de mon compagnon, ces montagnes étaient couvertes de forêts. Les Turcs, les Vénitiens les ont dévastées.

— Les Turcs, cela ne surprend pas; mais les Vénitiens...

— Il leur fallait du bois pour leurs pilotis. Sur les pentes, ils n'ont rien laissé; on ne ratisserait pas un fétu (2).

Par places, dans les vallées, entre les rocs, un espace libre apparaît, un cirque. Minuscule. Deux mètres, trois mètres carrés. La mince couche de terre qui s'y est déposée, les paysans la retournent, l'ensemencent. Un peu d'orge, de blé. Quelques choux. Ces admirables paysans dalmates! Il faut dire leur courage, leur ténacité. Leur misère aussi. Cette année, elle est poignante. Dans la montagne, on donne un couple de dindons pour quarante dinars (3); un cochon de lait en vaut vingt. L'argent manque pour acheter le grain qu'il faut aux bêtes. Si le gouvernement ne faisait des distributions de farine, l'arrière-pays mourrait de faim.

(1) Le port de Raguse écoule les bois de la Serbie orientale : bois de charpente, sapins et pins qui sont dirigés sur l'Algérie et le Maroc.

Le port de Sebenico (Tchibenik) exporte la bauxite et les bois provenant de la Bosnie occidentale. Sebenico et Split exportent également les vins du pays. Les îles, entre ces deux ports, sont plantées en vignes. Vins riches en alcool (14 et 15 pour 100). L'Allemagne, la Tchécoslovaquie, la Pologne en sont les meilleurs clients. La France et l'Italie les achètent également pour des mélanges. Ces articles à présent sont contingentés et l'exportation a considérablement diminué.

(2) C'est l'opinion courante dans le pays, mais plus d'une fois elle a été contestée devant moi.

(3) Le dinar vaut environ 0 fr. 45.

Soutenue par de puissants contreforts, la route court sur le flanc des monts, s'incruste dans le sol comme un mur. Elle date de plus d'un siècle et est l'œuvre de Marmont. Avant lui, autant dire qu'il n'y avait point de moyens de communication par terre dans le pays. Venise faisait ses transports par eau. Vint la domination de l'Autriche. La Dalmatie est une annexe lointaine. Des routes? On verra plus tard; les tracés soumis par l'ingénieur Zavoreo dorment dans les casiers: « Le mérite de Marmont, et il est immense, est d'avoir fait passer ces projets (ceux de Zavoreo) dans l'ordre des réalités (1). »

A peine arrivé, il se met à l'œuvre. Soldats et paysans manient la pioche: « En moins de six mois, relate-t-il dans ses Mémoires, on arrivait à Spalato par une route à double empierrement et des cordons. » On en entreprenait une de Raguse à Stagno. Une autre qui partant de la frontière turque aboutissait au littoral. Pour exciter l'émulation des soldats, Marmont décide que chaque régiment aura son nom gravé sur une plaque de marbre dans la partie de la route qu'il aura exécutée (2).

Pour tout cela, le minimum de dépenses: « J'avais à ma disposition quelques centaines de milliers de francs. Je les consacrai aux œuvres d'art et aux indemnités données aux soldats. L'entrepreneur des vivres fournit les rations de pain nécessaires aux paysans. Si ces travaux eussent été exécutés par les moyens ordinaires de l'Administration, ils auraient coûté plusieurs millions et le total de la dépense ne s'est pas élevé à un seulement... » (Mémoires de Marmont.)

Les peuples savent se souvenir. Pour les Dalmates, Marmont est un personnage de légende, un magicien tout-puissant: « Pendant huit ans, disent-ils, les Autrichiens ont discuté sur des plans sans les exécuter. Marmont est monté à cheval: quand il est descendu, les routes étaient faites. »

Profil aigu de Serbe, le chauffeur ne perd pas un mot de ce que nous disons. Soudain, il n'y tient plus et s'adressant à M. Duverne: « N'oubliez pas, monsieur, l'histoire de l'empereur François 1^{er}. — Conte-la vous-même », riposte mon compagnon, sûr de faire plaisir.

(1) Cité par l'abbé Pisani.

(2) Ces plaques ont été posées. Les Autrichiens les ont détruites en 1815 (cité par l'abbé Pisani).

L'homme ravi s'exécute :

— Quelque temps après le départ des Français, l'empereur d'Autriche vint visiter la Dalmatie et voyant les routes qui avaient été faites : « C'est bien fâcheux, s'écria-t-il, que Marmont ne soit pas resté quelques années de plus ! »

Cette anecdote, vingt fois on me l'a contée, au cours de mon voyage. Elle prouve combien Marmont est resté populaire.

Les montagnes allongent leur échine. Leur nudité complète les prive de tout mystère, mais les laisse harmonieuses. Elles ont les reflets du pelage précieux des renards argentés. Dans ce monde baigné de lueurs magiques, quelques rares maisons se montrent. Bâties en pierres, — c'est ce qui manque le moins ici, — elles donnent l'illusion que leur propriétaire est à son aise. Parfois, celui-ci paraît sur le seuil : une carrure à charger cent kilos sans fléchir, toujours un homme magnifique. Au passage, il nous paye d'un salut. Sa moustache est emperlée de givre. Ceux qui vivent dans la montagne connaissent seuls la rigueur de son climat : glacial, l'hiver ; torride, l'été. Les chétifs, les malingres sont fauchés dès l'enfance.

Dans cette splendeur glacée, nous mettons pied à terre. Autour de nous, court le sifflement du vent. Nous avançons dans la neige craquante et c'est tout profit. On mérite la belle vue qu'on découvre quand on a bien grimpé.

Un torrent gronde parmi les rochers : la Cettina.

— Sa vallée supérieure, dit M. Duverne, est embaumée par les plantes aromatiques. Du pyrèthre surtout. On l'expédie à Marseille.

Ainsi que nombre de rivières dalmates, la Cettina fait des prodiges. La masse puissante du Biècovo se dresse devant elle. Elle rebrousse chemin, fait un angle de 180 degrés, creuse son lit dans les rochers, s'enfonce sous terre pendant des lieues, reparait toute vive, abondante, pleine de rumeurs et d'écume. Brusquement, le sol lui manque. Sa masse tombe d'une hauteur de 80 mètres. L'énergie de ses eaux captée par la « Dalmatienne » actionne les turbines qui donnent l'électricité à la région.

Longtemps, nous suivons le cours de la rivière. De hautes parois noires et luisantes nous dominent. On imagine des histoires terribles et qui iraient très bien avec cette gorge

d'enfer. Insensiblement, les montagnes s'abaissent. Une odeur marine vient vers nous. La rivière meurt sur la grève. Quelques lumières immobiles signalent au large l'île de Brazza, berceau de la famille du grand explorateur à qui nous devons une partie du Congo.

La ville enchantée. — Sous un ciel bleu et or, Raguse (1) est le bel oiseau des îles posé au bord des eaux, dans la verdure et les fleurs. Tout est enchanté ici et plein de noblesse. Les astres eux-mêmes s'en mêlent. Le soleil y a la rousse couleur des abricots, quand ils sont mûrs; la lune y est douce comme une rose-thé qui se fane. Pour les remparts, ils présentent des tourelles si gracieuses qu'on songe à celles que sainte Barbe porte au creux de sa main. Ce n'est pas elle pourtant qui protège la ville, mais saint Blaise. La statue de celui-ci est partout. Au-dessus de la porte à pont-levis qui ouvre sur la campagne, il a trouvé moyen de se caser, tout grand qu'il est, dans une petite niche. De là-haut, il sourit et bénit les Ragusains, ses enfants. Jadis, il les sauva. Une nuit, — c'était au x^e siècle, — il apparut en songe à l'un des prêtres : « Lève-toi. Va au Sénat. Avertis-le, dis que les Vénitiens préparent l'assaut de la ville... »

La poterne franchie, on descend une pente douce et on se trouve devant une seconde enceinte.

Pour se faire respecter, Raguse, jadis, montrait la force de ses murailles. Elle n'a point d'armée. Une milice seulement. Quand l'ennemi menace, le Ragusain, poliment, lui tire son bonnet. Si la diplomatie échoue, il paye tribut. Le roi de Hongrie le protège et le Pape : « Raguse est le boulevard avancé du christianisme contre les infidèles », proclame-t-il; mais, dans le même temps, il se reconnaît le vassal du grand Turc.

En Europe, on le raille et considérant sa bannière qui porte saint Blaise avec les initiales S. B., on traduit librement : *Sette Bandiere*, sept bannières. Lui, compte les ducats qu'il a versés et conclut : « Moins cher que de se battre. »

Au-dessus de la porte de la seconde enceinte, un bas-relief présente à notre admiration sa puissance, sa majesté hié-

(1) Les Yougoslaves appellent la ville : Dubrovnik. Nous lui conserverons son nom international.

lique. Le grand sculpteur Mestrovitz y a campé le vieux roi Pierre I^{er} de Serbie. A cheval, les épaules serrées dans un ample manteau, un faucon au poing et, sur le front, la couronne en forme de calotte...

Préservée comme dans un écrin, embaumée dans le parfum des roses, une ville du temps passé va s'offrir à nous, touchée par un charme.

Cette massive construction circulaire n'est-elle pas un tumulus, une réplique du « tombeau de la chrétienne » ? On approche. Chacun des pans coupés porte un mascaron dont la bouche est munie d'un goulot. Le tumulus est une fontaine. L'Italien Onofrio l'a édifiée au x^v^e siècle et elle continue d'alimenter la ville. Elle est imposante; toutefois je lui préfère celle qu'on trouve plus bas et que les Ragusains appellent : « la petite fontaine ». Non qu'elle soit bruissante de gaieté lustrale. Inutilement, les tritons qui la surmontent gonflent leurs joues. Mais, sur son pourtour, Onofrio a sculpté un cortège d'enfants. Ils se montrent de profil; leur douce nudité est sans voiles. D'un pas allègre, ils partent pour la chasse ou vont à la pêche. Leur épaule potelée porte un javelot, un filet. Il y a sur eux une grâce tendre.

M. Murat, qui n'est pas seulement le conservateur des monuments de la ville, mais un peintre de talent, a bien voulu se faire mon guide. Avec nous, un Anglais à longue tête maigre et à mouvements si brusques qu'il perd continuellement le caban, la pèlerine bleue foncée qu'il porte sur son épaule.

Droit devant nous, le *Stradone* développe l'ordonnance de ses maisons du xvi^e siècle, aux belles proportions.

— Elles ont été rebâties après le grand tremblement de terre qui détruisit une partie de la ville, dit M. Murat.

— Quand a eu lieu ce cataclysme ? interroge l'Anglais.

— Un mercredi saint, le 7 avril 1667. Les églises étaient remplies des fidèles venus pour la lecture de la Passion. Le temps d'un « Ave Maria » et la moitié de la population avait péri, la plupart des édifices s'étaient écroulés.

— Oh ! ce dut être fort curieux. Et depuis ?

— Comment, depuis ?

— Oui ; il y a eu d'autres tremblements de terre ?

— En moyenne, un tous les vingt-cinq ans. Où la terre a tremblé, disent les géologues, elle tremblera de nouveau.

— Tant mieux ! Un grand tremblement de terre, c'est si excitant ! Peut-être que j'aurai la chance...

« La chance ! » je ne l'entends pas ainsi, et c'est moi qui me récrie :

— Ma foi oui, tout sera détruit, vous avec et votre curiosité ne vous servira de rien.

Durant que l'Anglais proteste, des passants nous coudoient. Beaucoup sont des paysans. Descendus de leurs montagnes, ils ont des culottes de laine à fond pendant, des gilets écarlate, de petites calottes rouges. Aux grandes fêtes, ils arborent des habits étincelants de broderies d'or et portent, en sautoir, de lourdes chaînes d'argent.

Les maisons que nous longeons n'ont que deux étages. Mais dans les rues latérales et qui grimpent vers la colline que le Fort impérial (1) couronne de sa blancheur, les demeures ont gardé l'aspect du moyen âge. Très hautes, étroites, avec de fortes assises, des fenêtres grillagées. Deux portes, parfois : l'une pour les vivants ; l'autre pour le mort (2). Dans ces maisons, on gèle ou l'on cuit, selon la saison. Et, comme on a dû s'y ennuyer ! La femme vivait claquemurée. L'époux n'était jamais là. Toujours sur mer, ou en pays lointains pour son commerce. Il en rapportait des meubles curieux, des tableaux, de belles tentures, des pièces d'orfèvrerie. On les mettait en place et la vie continuait, monotone, frugale, sans souci d'élégance. Les Ragusains qui allaient à Venise y excitaient la curiosité par leur accoutrement suranné : « Qui sont ces gens ? chuchotait-on sur leur passage. Des Hébreux ? » Eux se retournaient, et, avec cette feinte humilité qui n'est qu'une forme de l'orgueil :

— Non ; pas des Hébreux. De pauvres Ragusains.

Onques ne vit-on commerçants plus adroits, plus rusés. « Les Gênois sont sept fois plus habiles que les Juifs, et les Ragusains sept fois plus habiles que les Gênois », dit un dicton.

Mais ces marchands sont aussi des humanistes. Parlez-leur de Cicéron, de Catilina. Ils les savent par cœur. Leurs études, ils les ont faites à Bologne, à Padoue. « Les titres qu'on y acquerrait vous valaient, dit Casanova, la considération des hommes,

(1) C'est-à-dire de Napoléon I^{er}.

(2) Reste d'une vieille superstition : passer le seuil qu'a franchi un mort porte malheur.

les caresses des femmes âgées, les soupirs des jeunes... »

Peut-être ces dernières ont-elles exhalé leurs remords à l'église Saint-Sauveur. Il n'en est guère de plus charmante. Toute petite, elle a, sous sa couleur d'ambre, l'harmonie d'un temple grec. Une fine broderie court autour de sa rosace et l'on aime que les dames de la ville en aient porté les pierres pour accomplir un vœu fait pendant l'horreur des écroulements d'un tremblement de terre.

Saint-Sauveur n'est séparé du couvent des Franciscains que par une ruelle. M. Murat la franchit, et, poussant une porte, nous introduit dans le cloître.

L'hurluberlu qui souhaite un tremblement de terre étend sa pèlerine sur un banc. Nous nous asseyons. Entre les doubles colonnettes qui soutiennent les arcades, le jardin apparaît. Des roses s'épanouissent. Petites, rondes et serrées comme des balles, elles sont d'une espèce commune, mais leur floraison est généreuse et elles ont la franche couleur du sang qui jaillit des veines. Chacun de nous poursuit son rêve. Cette place d'où l'on voit l'eau de la fontaine monter en un jet de cristal, est favorable à la méditation ; cette autre invite à la lecture. Tout ici parle de paix, de sécurité. M. Murat se lève :

— Allons à la Douane. C'est le plus pur monument que le Quattrocento ait légué à Raguse.

Puis, se tournant vers moi :

— Je vous y montrerai quelque chose qui vous revient.

— A moi ?

— Vous verrez. Une surprise.

Le long du Stradone, on n'avance jamais vite. Les passants sont nombreux ; des vols de pigeons vous partent dans les jambes. Il fait beau. Sous le ciel nacré, le palais de la Douane montre un visage de fête. Ceux qui le construisirent en avaient fini avec les demeures percées de rares ouvertures ; ici, les hautes fenêtres trilobées invitent à jouir chaque jour de la jeunesse renouvelée du monde ; le diadème de la toiture aux élégantes palmettes exprime la joie de se parer et saint Blaise, dans sa niche, approuve avec un sourire indulgent de vieillard. Sous les arcades, au rez-de-chaussée, les marchands, jadis, étalaient les pièces de drap et de toile ; les dentelles, le fameux « point de Raguse » ; la soie brute et le cordouan ; les peaux de lièvre et les barils de boutargue. Dans une des rues

voisines, les orfèvres cisaient les métaux précieux ; les forgerons travaillaient le fer avec un art inégalé. Toutes marchandises, alors, se trouvaient à Raguse.

— Les navires de la République, remarque M. Murat, allaient jusqu'aux Indes et ses caravaniers jusqu'à la mer Noire. Seule, avec la « sérénissime », elle tenait du Pape le privilège de commercer avec les Turcs... Et, maintenant, la surprise!

Une porte donne accès dans la cour du palais. Des piliers massifs, des arcades divisent celle-ci en trois travées. Dans cet ensemble robuste, sévère, rien d'abord de particulier ne me frappe.

— Levez la tête, dit M. Murat. En haut, sur le mur du fond, vous voyez ce bas-relief.

Deux anges, dans des draperies flottantes, soutiennent une couronne où s'inscrit le monogramme du Christ. Ils ont des pieds minces aux contours délicats et faits pour voler sur les nues ; par sa nervosité, sa grâce, l'œuvre annonce celles de Jean Goujon ; aussi bien est-elle datée : 1520.

— Un Français l'a exécutée, dit M. Murat, et c'est pourquoi j'ai pensé qu'elle vous intéresserait. Comment s'appelait-il ? Qu'était-il venu faire à Raguse ? On l'ignore. C'est la seule œuvre française que possède la ville.

Midi est sonné. L'homme au caban, qui ne songe plus aux tremblements de terre, mais à son déjeuner, nous fausse compagnie. J'ai faim, moi aussi, et M. Murat ne s'en doute pas. Ici, on se met à table à deux heures. Nous continuons de flâner.

— Aimez-vous le rococo ? me demande M. Murat comme s'il m'offrait quelque chose de comestible. Ce n'est pas un style pur, mais faut-il être ennemi de son plaisir ? Regardez l'église Saint-Blaise.

Face à la Douane, elle fait entendre son chant d'opéra. Des statues aériennes couronnent ses balustres. Des anges qui pourraient être des amours portent gaiement leurs gerbes, montrent des mines gourmandes, des formes bien nourries.

— Nous entrons ?

— Certainement.

Une clarté chaude et douce rayonne des tentures de brocart appliquées sur les murs. Des gaines de velours enferment les

colonnes; chaque arcade est parée de retombées de soie pourpre à crêpines. Les dorures du buffet d'orgue étincellent en dessus du maître-autel surchargé de vases, de fleurs en argent ciselé que domine une précieuse statuette de saint Blaise. Ciselé dans l'or, le saint resplendit sous sa mitre. Sur son manteau s'allument des reflets. Cette très vénérable statue a seule échappé au feu qui détruisit la primitive église. Préservée par miracle, elle fait elle-même des miracles...

Autour de nous, sur l'ancienne place dei Signori, les monuments se pressent, disent l'histoire de la fière petite république que fut Raguse. Le sol n'y a pas la même résonance que dans le reste de la Dalmatie. Venise ne l'a pas possédé.

M. Murat tire sa montre.

— Une heure et quart. Nous avons le temps d'aller au Palais des Recteurs. Trois architectes ont successivement travaillé à l'édifier. Le premier fut Onofrio.

— Le même que celui des fontaines?

— Le même. Remarquez, je vous prie, les piliers qui supportent les arcades. Onofrio étant mort, le Sénat s'adressa à Michelozzo-Michelozzi. C'était un Florentin et de grande réputation. Il avait construit, à Florence, le palais Riccardi. Les plans qu'il soumit plurent. Le palais d'Onofrio serait modernisé, accommodé en un palais gothique; toutefois, à l'examen du devis, les sénateurs firent la grimace. Sans doute, ils voulaient un palais digne de leurs recteurs, mais ils savaient la valeur de leurs ducats et qu'ils ne se trouvent pas dans le pied d'une mule. Les colonnes faites par Onofrio étaient, ma foi, fort belles. Elles pouvaient encore servir: « Impossible, mes seigneurs, protesta Michelozzo, elles sont trop courtes. — Tant pis, vous n'en aurez pas d'autres! » Michelozzo se montra ingénieux, mais quand il eut glissé, à la base des colonnes, le tambour que vous voyez, il constata qu'il n'avait pas gagné assez de hauteur. Alors, il suréleva les chapiteaux par une abaque; il y fit sculpter des génies chargés de guirlandes. Partout, il a voulu de la grâce, de la jeunesse, de la diversité. Il a exigé le fini dans l'exécution et réalisé ce palais de style composite, mais d'une noblesse, d'une beauté qui s'imposent.

Derrière les hautes ogives et la splendeur de la façade toute rousse de soleil, se trouvent des pièces sans intérêt. Le recteur

y menait l'étrange, la sévère existence d'un reclus. Durant le temps de ses fonctions, — heureusement, elles n'excédaient pas un mois, — il lui était interdit de sortir : *Obliti privatorum publica curate* (1), lui rappelait une phrase gravée au-dessus de la porte de ses appartements. Par grande exception, le 3 février, il était autorisé à suivre la procession de saint Blaise. S'il y avait une fête, il s'asseyait sous les arcades, au rez-de-chaussée. Les sénateurs prenaient place derrière lui. Ils portaient la toge noire et, au ^{xvii}^e siècle, l'ample perruque frisée. Le recteur était vêtu de damas pourpre avec une étole de velours noir.

Mais, je m'avise d'une chose :

— Lorsque Marmont vint en Dalmatie, c'est ici qu'il a habité?

— Non pas.

— Sa maison n'existe plus?

— Mais si; vous n'avez qu'à vous tourner, elle vous fera face.

Hormis un blason à l'étage, rien ne distingue l'ancienne demeure des comtes de Gozze de celles qui l'avoisinent.

Marmont eut la surprise d'y trouver une compatriote : la comtesse de Gozze (2). Bel homme, dès l'abord il plut aux Ragusains. Ses manières étaient courtoises, ses uniformes magnifiques. Diners, concerts, bals, chasses à courre se succèdent.

Peu importe la dépense. Sa tactique, pour gagner les Dalmates, est de se rendre agréable aux dames. Aujourd'hui encore, quelques vieilles Ragusaines conservent le souvenir ébloui des fêtes que leur ont contées leurs aïeules.

Le trésor fabuleux. — Je m'en étais tout de suite doutée; à présent, j'en suis sûre. Raguse est une ville hantée. De là vient son charme, son pouvoir ensorcelant. Tout y prend un air extravagant, un peu fou.

J'entre dans Notre-Dame. Ah! mon Dieu!

— Quoi?

— Il y a quelqu'un dans le bénitier, quelqu'un avec une souquenille noire et qui se trémousse : le diable!

(1) Oubliez vos affaires personnelles pour ne vous soucier que de l'intérêt public.

(2) Elle était née Cologan de Valois.

— Allons donc ! c'est le sacristain qui nettoie. Demandons-lui si la visite du trésor est commencée.

Jadis, pour qu'on consentit à le montrer, il fallait la présence de deux sénateurs. L'écuier Bordier qui accompagna le comte de Gontaut-Biron, ambassadeur de Henri IV auprès du grand Turc, raconte que les prêtres étaient « vestus de surplis, chacun ayant un cierge allumé et nous tous aussy... » Dévotement on chantait des hymnes et des cantiques, « à chaque reliquière ». Comme il y en avait « deux grands coffres de six à sept pieds de long et de quatre de haut », la journée entière devait à peine suffire.

Le sacristain nous précède. Dans la chapelle voûtée qu'il ouvre, l'air est épais, odorant et froid. Le ruissellement d'or des reliques dans les vitrines illumine la pénombre.

Deux jeunes paysannes se sont glissées à notre suite. Les ailes flottantes de leur coiffe rappellent celles des Filles de la Charité. Sur leur plastron écarlate, deux glands jaune serin, deux gros glands sont noués. Debout, elles s'appuient l'une sur l'autre. Quand l'une des reliques est particulièrement belle, il y a, sur leur visage, un frémissement rapide. Au premier rang, derrière la grille, un montagnard montre une sauvage figure osseuse toute fourrée de poils, des yeux luisants, une mâchoire de loup. Immobiles, comme si elles étaient chargées de chaînes, ses mains sont soudées ainsi que dans la prière.

Devant nous, une époque d'existences fabuleuses ressuscite. Au cours de leurs voyages en Orient, quand les Ragusains trouvaient une œuvre précieuse, — héritage de l'ancienne Byzance, — ils la rapportaient, en enrichissaient leurs églises. Les matières les plus rares, l'or, l'argent, l'ivoire, ont été ciselées, ornées de pierreries. L'artiste a eu des recherches, des trouvailles exquises. La couronne d'un empereur byzantin est d'une somptuosité, d'une beauté qui méritent l'agenouillement. Sa forme en calotte épousait strictement la tête. Elle a la couleur chatoyante des plumes du paon ; sur son pourtour, des saints au corps étroit, des saintes aux lignes sèches et longuement voilées se déroulent avec la minutieuse précision qu'avaient les enlumineurs. Quand eut lieu, à Paris, l'exposition d'art byzantin dont le souvenir n'est pas prêt de s'éteindre parmi nous, les organisateurs demandèrent qu'on leur envoyât l'impériale couronne de Raguse. Si belles qu'aient

été les pièces offertes à notre admiration, elles auraient été éclipsées. Les Ragusains n'ont pas cru pouvoir exposer la précieuse merveille aux risques d'un voyage.

Comment quitter Raguse sans descendre vers son port ? Il a l'aspect mélancolique des choses qui achèvent de mourir. Une seule barque s'y balance. Depuis le *xvii^e* siècle, le commerce s'est détourné de lui et va vers Gravosa.

C'est ici un lieu d'élection pour la rêverie. Au delà des flots, sur un lointain rivage, dans une brume bleutée, se devinent les montagnes au pied desquelles se trouvait Épidaur de Corinthe dont Raguse est l'héritière.

Les puissantes murailles, les tours qui se reflètent dans l'eau calme disent la beauté de l'effort humain que la difficulté ne rebute pas. Un goulet étroit est le seul passage vers la haute mer. Quand il était fermé par une chaîne, que les navires étaient sous clef, les Ragusains dormaient tranquilles.

A quelques encablures, l'île de Lacroma dresse sa pyramide boisée, ses rochers lavés par les flots. Belle et mystérieuse, elle a sa légende. Lorsque les Français entrèrent dans Raguse, ils demandèrent Lacroma ; il la leur fallait pour la défense de la ville. Les moines qui occupaient l'île durent la céder ; mais, la nuit venue, une dernière fois, ils firent une procession où chacun d'eux portait un cierge renversé.

Depuis, tous ceux qui ont possédé l'île ont été victimes d'une puissance vengeresse. Napoléon d'abord, l'empereur du Mexique Maximilien, après lui enfin, l'infortuné Rodolphe, l'archiduc d'Autriche.

La divine Lacroma porte malheur.

HENRIETTE CELARIÉ.

LE VOYAGE A PARIS

DES 132 NANTAIS

II ⁽¹⁾

LE VOYAGE. — D'ANGERS A PARIS

Dans la nuit du 18, le geôlier d'Angers, une lanterne à la main, pénètre dans la prison des Nantais. Laconiquement, il leur déclare : « A cinq heures, départ. »

A l'heure dite, le rassemblement s'opère. Plusieurs de ceux qui figurent dans les rangs, délabrés par le régime rigoureux auquel ils ont été soumis, ne semblent pas pouvoir aller bien loin. Pourtant, les gendarmes d'escorte tiennent de grandes cordes à la main. Ils lient les prisonniers six par six. Que craignait-on ? Que pouvaient tenter ces hommes épuisés ? En réalité, la lourde obsession qu'avait fait naître dans les cerveaux la menace de l'armée vendéenne durait toujours. Le 19 décembre, toutes les portes de la ville furent fermées, sauf celles par où devaient sortir les Nantais. Ils traversèrent, ainsi chargés de liens et au nombre de cent onze, l'un des faubourgs de la ville, faubourg que l'on avait dû incendier, pour en mieux assurer la défense. La population irritée entendait faire retomber sur ces maudits, considérés comme les alliés des Vendéens, la responsabilité de ses malheurs. Elle les couvrit d'outrages, et, sans la garde à cheval qui bordait la colonne, elle leur eût peut-être fait un mauvais parti. A une heure de la ville, on donna l'ordre de les détacher.

A quatre heures du soir, ils atteignirent le bourg de Saint-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

Mathurin. On les enferma dans l'église. Trois gigots, deux ragouts de mouton, du pain et du vin leur furent servis. Très maigre repas, constata Villenave, pour cent onze prisonniers. Mais un autre ennui les attendait. Ils comptaient coucher à Saint-Mathurin ; là, le commandant d'escorte apprit que quinze cents hommes de troupe étaient près d'arriver. Et quelle troupe ! Une horde ayant à sa tête le féroce Ronsin. Cette armée de scélérats, avide de victoires faciles, aurait pu se livrer aux pires excès ; le commandant préféra donner l'ordre de départ. Il sauva ainsi, vraisemblablement, les Nantais de la mort. Villenave déclarera que cette rencontre, qui devait avoir lieu entre eux et l'armée révolutionnaire de Ronsin, n'était nullement fortuite : elle avait été combinée pour leur perte. « En partant d'Angers, écrit-il, on était tellement certain que notre dernier jour était venu, qu'on ne se donna même pas la peine de nous compter. Un de plus ou de moins, qu'importe ! »

Avec ses trainards, ses chariots, la triste caravane se remit donc en route. A huit heures du soir, elle atteignait Les Rosiers. Le lendemain, 20 décembre, elle continua vers Saumur. Comme à Angers, le peuple y était déchainé, à la pensée qu'il allait voir des Vendéens, des frères de ceux qui, quelques mois auparavant, avaient assailli leur ville. Les Nantais avaient franchi les premières maisons du faubourg ; « soldats et citoyens, écrit Villenave, semblaient se disputer à qui sèmerait parmi nous le plus d'horreur et d'épouvante ». Des sabres furent tirés. Un Nantais fut particulièrement menacé ; un militaire, homme à moustache, l'apostropha, lui disant : « Je te reconnais, tu es un brigand. Un jour, je t'ai fait prisonnier, je t'ai coupé les cheveux. Aujourd'hui, je vais te couper le cou. » Les officiers d'escorte sauvèrent, une fois de plus, ceux qu'ils avaient la mission de mener à Paris.

Ce qu'ils aperçurent, en entrant dans la prison nationale, les saisit d'épouvante ; cinq ou six cadavres barraient le seuil, en complète putréfaction et dégageant une odeur pestilentielle. La porte de leur geôle touchait à ce charnier ; indication funeste : n'étaient-ils pas eux-mêmes voués à la mort ? N'étaient-ils pas pareils à des cadavres ambulants ?

A peine sont-ils enfermés dans ce lieu sinistre qu'un homme leur fait visite : le bourreau. Alléché par cette proie que Nantes lui envoie, il se plait à vanter la sûreté de sa main

et l'excellence de sa machine : « Savez-vous bien, leur dit-il, que je puis vous faire périr tous en moins d'une heure? Voulez-vous un exemple? Je puis faire *cracher au bassin* devant vous trente-six brigands que l'on vient de m'amener. » Heureusement, le commandant de la place, le citoyen Gomer, les rassure et leur affirme qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour atténuer leur sombre misère. Il a, ajoute-t-il, puni un militaire qui avait dégainé son sabre. « Nous vous supplions, répondent les Nantais, de faire enlever les cadavres de la salle voisine; nous ne pouvons supporter leur effrayante odeur. » Un ordre est donné, les cadavres disparaissent.

Leur situation n'en reste pas moins intolérable. Ils gisent sur une paille souillée par les plus abominables contacts; la nourriture est insuffisante, et ils n'ont pour boire que l'eau d'un puits où trempent des corps en putréfaction. Sur leurs supplications, on les autorise à faire venir de la ville des vivres et du vin. Les soldats de garde consentent à servir d'intermédiaires, moyennant une rançon copieuse.

Les Nantais demeurent cinq jours à Saumur, attendant l'arrivée de quelques-uns de leurs frères restés malades à l'infirmerie d'Angers. Lorsque ceux-ci ont rejoint, le citoyen Gomer, avec une grande bonté, leur annonce qu'ils vont continuer leur route. « Réjouissez-vous, mes amis, demain, vous allez poursuivre vers Paris. » — Réjouissez-vous!... Paris sera donc le salut, le port vers lequel marche leur troupe lamentable? — Réjouissez-vous!... Pourquoi se réjouir? N'arriveront-ils pas à Paris précédés de la même réputation de brigands de la Vendée? Et vraiment, si l'on veut les envoyer à Paris dans une pensée de clémence, pourquoi ne pas les innocenter tout de suite? Pourquoi ne pas leur épargner cette marche meurtrière? Villenave le rapporte : « Nous ne cherchions pas à savoir le but réel du voyage, nous allions en automates. On nous disait de marcher, nous marchions; on nous ordonnait de nous arrêter, nous nous arrêtions. Le pire pouvait arriver, que nous n'en aurions été nullement surpris. »

Le soir de ce même jour, 23 décembre, après avoir traversé les vastes domaines de l'un d'entre eux, Aubry de la Fosse, qui tirait justement son titre de la terre de la Fosse, dans la commune de la Chapelle-Blanche, ils atteignent cette localité. Ils font venir des vivres du dehors. Bonne aubaine pour les habi-

tants du pays, qui leur cèdent le pain à vingt-huit sols la livre et le lait à vingt sols la pinte.

S'étant à demi rassasiés, ils songent que le plancher du magasin est bien dur sous leurs reins, ils demandent de la paille. Mais le prix de la paille, dans ce pays de la Chapelle-Blanche, va de pair avec ceux du pain et du vin : on la leur vend une livre la botte, soit le prix d'un bon lit dans un hôtel.

Heureusement, le lendemain soir, ils reçoivent un meilleur accueil à Langeais. Même, chose singulière, la municipalité se montre pitoyable envers ces prisonniers politiques, sur qui planent les plus redoutables accusations. Elle ne s'occupe point des crimes dont ils peuvent s'être rendus coupables; elle remplit à leur égard l'office du bon Samaritain. Éclaircie fugitive dans leur détresse. Le lendemain, 28 décembre, ils atteignent Tours. Comme aux portes d'Angers et de Saumur, les habitants les attendent pour les huer et les menacer. Dans la crainte qu'ils ne soient massacrés, on évite de leur faire franchir les quartiers populaires; on les parque dans la cour d'une auberge, au delà du pont, sur la levée du fleuve. Quelques-uns s'installent dans les écuries. Plusieurs, à des conditions très onéreuses, se procurent des lits.

La nuit est glacée. Ceux qui la passent dans la cour allument un grand feu; mais le bois est humide et une fumée âcre les prend à la gorge, les écarte du foyer. Nuit pénible qui achève de les exténuer. A l'aube, ils déclarent ne pouvoir continuer leur route sans avoir pris un repos de quelques jours. On répond par un refus. — Alors, disent-ils, que les plus malades d'entre nous soient au moins recueillis à l'hôpital; ils nous rejoindront, lorsqu'ils seront guéris. — Nouveau refus.

La colonne reprend sa marche chaotique. Une nouvelle escorte lui a été donnée, composée de soldats de l'armée de Mayence. Ils viennent de participer à l'âpre campagne de la Vendée; ils ont largement contribué à la victoire. La plupart de leurs camarades y ont trouvé la mort; aussi les survivants ne sont-ils pas portés à la miséricorde. Ils se montrent tout d'abord hargneux et vindicatifs. Ils pensaient, rapporte Villenave, que, si on les avait munis de trois paquets de cartouches chacun, ce n'était pas pour une vaine parade. Mais ces guerriers farouches sont des hommes simples et de bonne foi;

ils ne tardent pas à retrouver chez certains de leurs prisonniers leurs propres sentiments républicains; ils modifient aussitôt leur manière. Ils sauront même défendre leurs prisonniers contre les attaques des populations hostiles.

Le 28 décembre, les Nantais couchent à Amboise, dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde. Un vandalisme fanatique s'y était exercé, la veille de Noël: cinq hommes s'y étaient rués, au moment où le prêtre montait à l'autel, et tout avait été saccagé. Ils s'étendent sur des saints mutilés, sur des ornements brisés, sur les livres sacrés déchirés, après avoir recouvert le tout d'une légère couche de paille. Dans ce local sans vitraux s'engouffre un vent de tempête. Les Nantais implorent un autre abri: on le leur refuse.

Le lendemain, Blois. On loge les prisonniers au couvent des Carmélites. L'accueil compatissant rappelle celui de Langeais. Ils voient deux officiers municipaux venir, pleins de prévenance, au-devant d'eux et les conduire à leur asile nocturne. Là, on leur distribue des matelas et de la paille en quantité suffisante. La présence des deux officiers municipaux et aussi l'attitude résolue des Mayençais en imposent à la populace qui déjà les couvrait d'invectives. Ils demandent à laisser à Blois quatre des leurs, incapables d'aller plus loin. L'autorisation est donnée et les quatre malades sont hébergés chez un homme généreux, le tenancier de l'auberge à l'enseigne de la *Montagne*. Deux mourront.

Au départ, les Mayençais sont remplacés par des hommes de la réquisition de Mers. Le soir, les prisonniers atteignent Beaugency; on les reçoit convenablement. On les place deux par lit et par matelas, dans trois auberges. Pour la première fois, depuis Nantes, ils couchent, ô volupté! dans des draps; pour la première fois aussi, ils mangent assis à une table. « Aucun de nous ne s'était déshabillé depuis trente-quatre jours, relate Villenave. Nous avons été conduits de cachots en cachots, d'églises en églises, d'écuries en écuries, couchant toujours sur de la paille, souvent pourrie. » Le changement fut doux; mais, déclare La Guère: « Cela nous coûta fort cher. » Les hôteliers ne cédèrent point leurs chambres à bon compte.

Maintenant, ils cheminent vers Orléans, péniblement, s'aidant les uns les autres. Ces marches de sept à huit lieues

chaque jour, par des voies détrempées, sous la pluie et la neige, ces gîtes hasardeux, ces repas incomplets ont achevé de délabrer les plus robustes. Aussi, lorsqu'il leur faut quitter Orléans, demandent-ils aux trois agents nationaux de la ville d'y rester quelques jours encore. Les agents nationaux sont sur le point d'y consentir, lorsque le chef d'escorte s'interpose : « En route », crie-t-il. Et la colonne repart, dans le vent glacé qui mord les chairs, poussée sans trêve à son but incertain. Elle s'avance, égrenant encore des malades en chemin. Il en reste deux à Orléans.

A Arthenay, logement pitoyable ; les Nantais couchent dans des écuries, sur du fumier légèrement recouvert de paille. Il gèle à pierre fendre ; mais on leur interdit de faire du feu, par crainte d'incendie. Ils doivent se repaître de viande crue. Ils vont trouver l'aubergiste ; ils réclament. Mais l'aubergiste, homme important, parle de cachot. Les réclamants se taisent ; seuls quelques malades que, sans doute, l'aubergiste craint de voir mourir chez lui, ce qui serait évidemment un ennui pour son commerce, obtiennent de coucher dans des lits. Coût : 10 livres par personne, 100 francs d'aujourd'hui.

A Angerville, où ils arrivent le 2 janvier, même tarif : dix livres pour ceux qui peuvent obtenir un lit ; les autres s'installent, comme à Arthenay, dans des écuries. Un froid noir continue de sévir. L'écurie est ouverte à tous les vents. Quelques Nantais, apercevant une chambre où existe une cheminée, y allument un fagot de mauvais bois. L'aubergiste accourt, furieux : « Vous voulez donc mettre le feu à ma maison ? » D'un coup de pied, il disperse les tisons, menaçant d'assommer à coups de trique ceux qui recommenceraient.

A Étampes, accueil relativement sympathique.

Changement dans le sens inverse à Arpajon, comme s'il était dit que les légères atténuations de la veille devaient être fatalement payées le lendemain. Écorchés, ils l'avaient été, certes, tout le long de la route ; cependant, l'hôte d'Arpajon dépasse les bornes. Le prix de dix livres leur avait paru excessif pour un lit ; c'est celui que notre homme exige pour un simple matelas. Prix à l'avenant pour son souper, « qui n'était pas moins détestable que ses paillasses ». L'abus de ces exploitations continuelles finit par révolter les voyageurs. Jusqu'alors, ils ont payé sans protester ; cette fois, ils crient : au voleur !

Le commandant de l'escorte intervient ; il donne raison à l'hôtelier : « Si vous ne payez pas, je vous fais attacher. » Ils paient. A quoi bon protester ? Ils approchent du but imposé à leurs forces. Qu'importe une vexation de plus ou de moins !

Le 16 janvier, au matin, commence leur dernière course.

Arrêt au Bourg-la-Reine dénommé Bourg-l'Égalité. Là, on les fait monter dans des voitures fermées. On craint peut-être que quelques conspirateurs royalistes ne tentent de les enlever. C'est dans le même dessein prudent, qu'avant d'atteindre la capitale, l'escorte, composée de volontaires de la première réquisition de Blois, se renforce de quarante gendarmes. La longue suite de voitures pénètre dans Paris par la barrière de l'Enfer, nom qui pouvait être d'un fâcheux présage.

Une meute vile, habituée à poursuivre des victimes et à se repaître des plus infâmes spectacles, insulte à leur détresse. Elle s'est rassemblée, à cette nouvelle sensationnelle, répandue, a-t-on dit, par Henriot : cent dix bourgeois de la Vendée, formant l'état-major de l'Armée catholique vaincue, viennent subir leur châtiment ; le terme de leur voyage sera le plateau des Sablons, dans le bois de Boulogne ; ils y seront fusillés. La meute est en liesse : cent dix exécutions à la fois. Il paraît juste à ses yeux que ces scélérats expient dans ce Paris montagnard dont l'Ouest fédéraliste, dont la Vendée royaliste ont menacé la toute-puissance.

Le long des Champs-Élysées, la foule s'écrase, une foule hurlante. On montre du doigt dans leurs voitures ces pseudo-chefs vendéens, ces généraux complices de Cathelineau et de Charette. On leur fait une histoire, on les suit en chantant. Eux, ils peuvent craindre que cette tourbe ne brise les cordons de troupes. L'avocat Cocaud de la Villauduc, absolument épuisé, meurt dans la traversée de la capitale.

Le cortège atteint enfin, à l'autre bout de Paris, l'Hôtel de Ville. Les Nantais descendent de voiture. On les enferme dans un grenier plein de poussière et de plâtras, en attendant qu'une prison leur soit assignée.

C'est ainsi que ceux qui avaient été la tête et le cœur de la cité nantaise, ceux qui l'avaient gardée à la République, ceux qui peut-être avaient sauvé la Convention, firent leur entrée à Paris, en proscrits voués au dernier des supplices.

LES NANTAIS A PARIS

Les voyageurs furent tout étonnés d'avoir vaincu les fatigues de cette longue course, opérée aux jours les plus sombres de l'hiver ; d'avoir surtout triomphé de la condamnation mystérieuse, mais certaine, qu'ils sentaient sur leur tête. Une intuition secrète leur disait que ce voyage, dans la pensée de ceux qui l'avaient prescrit, ne devait pas atteindre le but avoué.

A onze heures du soir, on les fait descendre dans la cour, par dix à la fois. Réunis, ils partent, escortés par un détachement de gendarmerie. Les plus valides, pour plus de sûreté, ont été liés deux par deux. Devant une cour de remise, un cocher se présente à La Guère et lui dit : « Tiens, prends une prise ; c'est moi qui ai conduit le ci-devant roi à la guillotine. » Cette rencontre pouvait être de mauvais augure, d'autant plus que la Conciergerie passait pour être l'antichambre du Tribunal révolutionnaire et nul n'ignorait que du Tribunal révolutionnaire à la mort, il n'y avait qu'un pas.

Qu'ils se tranquillisent, ils attendront cinq mois leur mise en jugement et le pas redoutable ne sera pas franchi. Cinq mois, ils espéreront l'acquittement libérateur ; mais, avant cette comparution devant le tribunal, que de nouvelles souffrances ! Ils ont connu bien des lugubres prisons, bien des asiles affreux, à Nantes ou en cours de route ; les geôles de la Conciergerie figurent parmi les plus effroyables. Une obscurité presque complète y règne. Situées au-dessous du lit de la rivière, elles suent l'humidité. La paille qu'on y a étendue ne suffit pas à les protéger du froid glacial. Louis XVI, quelques années auparavant, avait interdit l'usage de ces geôles plus basses que le niveau des eaux ; on les rouvrit pour les Nantais.

Elles se creusaient au-dessous de la *tour de César* et se dénommaient les geôles de César, de Bombec, de Saint-Vincent, de Bel-Air. Dans la geôle de César, on entasse une quarantaine de prisonniers ; on en plonge d'autres dans les réduits de la tour Montgommery. M. de La Guère nous a laissé de ces lieux de misère une description saisissante : « Fleuriot et moi, étions à la porte, où on nous avait mis un seillot pour faire nos besoins. C'était une infection, et, pour comble

d'agrément, nous avons sous les yeux les traces du sang qui avait coulé dans les prisons, les 2 et 3 septembre. »

Plusieurs, se croyant destinés à une mort prochaine, ne se donnaient même pas la peine de nettoyer leurs ordures. Les rats pullulaient dans cette horreur; durant la nuit, ils venaient ronger les vêtements des prisonniers, tandis qu'une vermine grouillante s'acharnait sur leurs corps.

Ils se demandent combien de temps se prolongera leur séjour dans ces souterrains sombres et noyés. L'arrivée à Paris de leurs cinq camarades demeurés malades à Angers va, heureusement, contribuer à faire modifier leur situation. Une pétition des habitants de cette ville d'Angers avait appelé l'attention des autorités parisiennes sur le délabrement physique des cinq Nantais. On tient compte de la supplique; au lieu de les ensevelir vivants dans les cachots de la Conciergerie, on les envoie à la maison de santé Belhomme. Deux autres retardataires, restés malades à Blois, Villenave et Desbouchaud, encore atteints de la gale, sont dirigés sur Bicêtre.

Précédent heureux que cet envoi dans les maisons de santé. Le médecin de la Conciergerie est un excellent homme du nom de Thierry. Il n'a pas eu de peine à reconnaître, dans ces fameux brigands de la Vendée, d'excellents républicains ou tout au moins de bons citoyens. Il leur délivre avec empressement des certificats de maladie; il les fait admettre, soit à la maison Belhomme, soit à des maisons similaires. Quinze partent pour l'établissement du citoyen Piquenot, à Bercy; trois vont à l'hospice de la Folie-Regnault, rue des Amandiers-Popincourt. Onze autres, reconnus moins atteints, sont dirigés sur la prison de la Force.

La maison Belhomme laissera à ces maudits, à ces errants, un souvenir particulièrement doux. Elle était située au n° 70 de la rue de Charonne, faubourg Saint-Antoine. Elle portait le nom de son propriétaire. Celui-ci n'était pas médecin; mais, ami des hommes politiques en vue, il bénéficiait de leurs faveurs. Commerçant pratique avant tout, il savait remplir son établissement. A l'intérieur, les prisonniers jouissaient d'une grande liberté. Le séjour à la maison Belhomme a fait dire à Villenave : « Ce n'est qu'à Paris que nous avons trouvé l'humanité. »

A mesure que les jours passent, ils prennent de l'audace

et aussi, conséquence de cette demi-quiétude dans laquelle ils se trouvent maintenant, effet de la lenteur incompréhensible que l'on met à les traduire en justice, ils se sentent envahir, malgré tout, par un sentiment réconfortant, qu'ils n'osent encore nommer l'espérance. Ils le savent, des forces diverses agissent en leur faveur : le temps, le dévouement de leurs femmes, celui de leurs compatriotes nantais.

Des influences plus puissantes vont peser bientôt dans la balance, celle entre autres d'un homme, demain célèbre, Ouvrard, le futur financier, alors modeste employé de la maison *Quentin, Loret et C^{ie}*. Il avait réussi pour son compte d'assez belles spéculations sur la dévalorisation des assignats et, ayant tiré de Nantes tout ce qu'il en pouvait tirer, il songeait que la capitale serait un champ d'action singulièrement plus vaste et plus fructueux. Il cherchait une occasion ; elle se présenta. Si l'on s'en rapporte à ses *Mémoires*, aide de camp du général Boivin, il fut envoyé par le général Canclaux porter à la Convention les drapeaux pris sur les Vendéens par l'armée de Mayence. Parti avec une permission de quelques jours, il avait bien l'arrière-pensée de rester à Paris. Une autre raison encore, une raison sentimentale, le maintint dans la capitale : la présence d'une jeune fille qu'il aimait et qu'il épousera, la tourmente passée, M^{lle} Thébaud. Elle était venue avec sa mère, à la suite des prisonniers dont son père faisait partie. Celui-ci, négociant considérable en soieries, avait été arrêté pour « accaparements égoïstes », en réalité, parce qu'il représentait le haut commerce.

Ouvrard tenta d'intéresser Robespierre lui-même au sort de son futur beau-père et des autres Nantais. Un jour, que le représentant se trouvait à la Convention, il se présenta chez son logeur, le menuisier Duplay. Il plaida auprès de ses filles la cause des malheureux ; il y mit une telle chaleur, l'amour aidant, que le lendemain, lorsqu'il revint, il fut reçu avec une cordialité de bon augure. Les jeunes filles lui promirent de le mettre en présence du conventionnel. « Je ne pus me défendre d'une vive émotion, écrit Ouvrard, en paraissant devant ce redoutable dictateur. Je le trouvai, à côté de ces deux jeunes filles, déjeunant avec du café ; il me reçut assez bien, m'engagea à partager son déjeuner et me dit qu'il savait l'objet de ma visite ; mais que, dans une pareille affaire, il ne

pouvait rien. « Voyez, ajouta-t-il, Fouquier-Tinville ou son greffier. »

Ouvrard se rendit chez le greffier ; il ne rencontra que sa femme, « femme plus étrangère aux scrupules qu'à l'intrigue », qui refusa de se mêler à l'affaire, disant qu'elle ne pourrait rien auprès de Fouquier-Tinville. Elle donna, toutefois, cette indication : « Seule, une intéressante sollicituse » réussirait auprès de lui. Il fallait trouver cette intéressante sollicituse. Ce fut M^{lle} de M... Fut-elle découverte par Ouvrard ? Agit-elle de sa propre initiative ? On ne sait. Ce qui est certain, c'est qu'elle fit la démarche exigée. Fille de l'un des Nantais, elle voyait son père très gravement atteint par la contagion qui régnait dans les prisons. Elle décida de se présenter à Fouquier-Tinville. Elle demanderait la translation de son père dans une maison de santé, et en même temps parlerait pour les autres.

La beauté de cette jeune personne, ses larmes, son embarras, sa candeur firent impression sur Fouquier-Tinville. Il lui promit une solution favorable, mais il posa une condition : « Vous vous trouverez, lui dit-il, demain, à deux heures, seule aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau. » La jeune Nantaise promit. Le lendemain, à l'heure convenue, Fouquier-Tinville, vêtu d'une redingote bleue, son large chapeau rabattu sur la figure, se trouvait au rendez-vous. M^{lle} de M... y fut aussi. Il lui offrit le bras et son parapluie. Il la conduisit jusqu'à La Rapée et, dans une auberge écartée, lui fit les honneurs d'un modeste dîner.

Le repas dut paraître affreusement long à la jeune Nantaise. Fouquier-Tinville se montra « fort correct, maîtrisé par un sentiment qu'il craignait de laisser paraître ». Il parlait peu ; mais son regard ne quittait pas sa compagne. Pas un mot, pas un geste ne firent regretter à cette jeune personne sa hasardeuse et courageuse démarche. Le repas terminé, Fouquier-Tinville la reconduisit aux Tuileries et la quitta « avec toute la gaucherie qu'on pouvait attendre d'un tel soupirant ». Le lendemain, l'ordre de translation était donné.

Toute cette agitation eut encore un résultat d'ordre plus général, celui d'attirer l'attention sur les infortunés Nantais et de susciter en leur faveur un mouvement d'opinion. De quels crimes politiques étaient-ils donc accusés ? Eux, des complices de la Vendée ? Mais beaucoup avaient combattu

pour la République. Et Fouquier-Tinville, ébranlé par les sollicitations dont il était l'objet, ne se pressait pas de les traduire devant son tribunal. Homme pourtant habitué à se contenter de peu en matière de culpabilité, il trouvait cette fois les preuves tout à fait inexistantes. Les chefs de l'escorte étaient arrivés les mains vides ; quant à leurs renseignements verbaux, ils étaient vraiment insuffisants. Et Fouquier-Tinville s' impatientait.

Sur ces entrefaites, une brochure, signée de quelques-uns des cent trente-deux Nantais, dont Villenave, parut, qui fit beaucoup de bruit. Elle n'était pas destinée à la publicité ; un hasard singulier la projeta brusquement dans le public. Elle avait été imprimée pour être remise à chacun des membres de la Convention. Les porteurs en avaient reçu six cents exemplaires. Ils eurent l'idée vénale de les crier et de les vendre dans la rue : « Demandez... » En quelques instants, ces exemplaires furent dispersés. La presse fonctionna de nouveau, mais ne put satisfaire à toutes les demandes. Des exemplaires furent vendus jusqu'à dix francs. Bien qu'à cette époque, la sensibilité dût être cuirassée par le spectacle chaque jour répété d'innocents marchant au supplice, la rue se passionna pour ces détenus d'une espèce aussi singulière, pour ces détenus nomades.

Une douzaine d'éditions en quinze jours, des traductions en langues étrangères accentuèrent le succès. Paris était gagné, conquis, et sa sympathie se manifesta d'autant plus ouvertement, après le 9 thermidor, que, les jours d'hécatombes étant passés, il y avait moins de péril à le faire.

Les hommes qui avaient gouverné par le sang s'apercevaient que la Terreur n'est pas un moyen éternel ; ils montaient à leur tour les degrés de l'échafaud.

LE PROCÈS DES NANTAIS

C'est dans une atmosphère nouvelle que s'ouvre le procès. Le Tribunal révolutionnaire vient d'être régénéré. L'accusateur public Fouquier-Tinville, qui, par ses lenteurs, voulues ou non, a si grandement contribué à sauver les Nantais, — c'est, sans doute, sa seule bonne action, — n'est plus ; il a expié ses crimes. Il n'est plus, le terrible président Coffinhal ; il est

allé au supplice sous les huées d'une population qui, tant de fois, avait acclamé ses verdicts implacables.

A sa place, siège le président Dobsent, homme aux opinions assez troubles. Hybride de la politique, il avait été l'ami de Fouquier-Tinville. Il avait pris part à de nombreuses émeutes et connu les prisons de la République d'où il sortit pour siéger comme juge au tribunal révolutionnaire. L'accusateur public Leblois a remplacé Fouquier. Les juges ont déjà été en fonctions dans le tribunal précédent; mais l'esprit nouveau qui souffle sur la France a passé sur eux.

On se montre les avocats. Plusieurs jouissent d'une certaine notoriété, en particulier Gaillard et Beaulieu. Le plus célèbre est certainement Tronson-Ducoudray. Il avait de tout son cœur et de tout son talent défendu Marie-Antoinette; de la même façon, il défendra, non seulement les Nantais, mais encore, quelques jours plus tard, certains de leurs persécuteurs du Comité révolutionnaire. Un autre défenseur des Nantais plaidera également en faveur de leurs bourreaux, le fameux Réal, ex-substitut de Chaumette à la Commune de Paris, que l'on verra, un jour, préfet de police de l'Empire et comte, après avoir été le lieutenant de son prédécesseur Fouché.

Une foule énorme s'écrase dans le prétoire, disposée à manifester en sens divers, selon ses haines, ses sympathies ou ses impulsions. On introduit les témoins, ces hommes monstrueux qui, rapporte la rumeur publique, ont fait couler des torrents de sang dans la ville de Nantes, les membres du Comité révolutionnaire.

Le président ordonne au greffier de lire l'acte d'accusation rédigé par l'accusateur public, ainsi que le texte de la loi sur le faux témoignage. Le greffier donne lecture : « Il a existé une conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la République... » La lecture achevée, le président commande aux témoins, sauf un, de se retirer. On les reconduit à la Conciergerie. Goullin reste; étant leur chef, il est juste qu'il soit interrogé le premier. Il n'oubliera point, même dans ses emportements, les règles de la prudence. On reste stupéfait, lorsqu'on parcourt les pages de ce sensationnel procès, de constater combien Goullin et ses complices se font circonspects sur certaines questions. Ils ne crient plus : « Guerre aux riches ! » Ils évitent de parler de négociantisme et d'acca-

parement. Ils redoutent qu'on évoque leurs propres malversations, leurs rapines.

« Connaissez-vous les accusés ? » lui demande le président Dobsent. Goullin déclare en connaître trente-cinq, qu'il désigne. « Il se montre naturellement plus agressif envers ceux qui passent pour avoir favorisé le mouvement fédéraliste, « le mouvement destiné à amener le renversement de la République et le retour de la tyrannie ». La plupart ont signé l'arrêt du 5 juillet 1793 ; les autres ont prêché les doctrines coupables dans leur entourage ; ils ont entraîné de nombreux citoyens « dans ce parti destructeur et liberticide ». Il reproche, en particulier, à Sotin aîné et à Villenave, d'avoir souffert que des actes émanés du Comité fédéraliste de Caen parussent sous leur nom. Il reproche à tous leur crime de lèse-République, de lèse-République montagnarde.

Les accusés protestent. Eux, de mauvais républicains ? N'ont-ils pas déjà à l'avance, par leurs libelles, répondu à l'accusation ? N'ont-ils pas renié leur égarement d'un jour ?

Cependant, la foule entassée dans le prétoire entendait avec étonnement ces étranges contre-révolutionnaires, ces pseudo-Vendéens évoquer leurs luttes, pour établir le règne de la Révolution dans l'Ouest. Elle vibrait au récit de la marche sur Rennes, de ces bourgeois allant au secours de leurs frères, « que les ci-devant gentilhommes bretons faisaient assassiner », comme ils disaient. Elle applaudissait frénétiquement à la défense de Nantes entourée par des milliers et des milliers d'insurgés. Elle subissait la magie des phrases enflammées et, ne comprenant rien à leur cas, s'indignait de leur martyre.

Les jurés délibèrent ; le résultat de leur délibération ne peut faire de doute. Ils rentrent en séance et le président annonce le verdict. Il est tel que l'assistance le désirait, tel que la Justice l'imposait : acquittement général.

La foule acclame, crie : « Vive la République ». Elle embrasse ceux des Nantais qui lui semblent plus particulièrement représenter l'innocence et le dévouement, par exemple, le citoyen de Vay jeune, celui-là même qui, pour sauver son frère, père de famille, avait voulu prendre sa place et n'avait fait que partager ses fers. « Les Parisiens, écrit Remaud de la Gobinière, nous ont accueillis avec tendresse et sensibilité ; tous ont versé des larmes de joie, ainsi que les juges et jurés.

Nous ne pouvions retenir les nôtres. Chacun s'est empressé à nous voir, à nous embrasser et à nous porter même en triomphe. » Et Remaud, tirant de ces débats convaincants leur conclusion naturelle, termine sa lettre ainsi : « Actuellement, il reste aux membres du Comité révolutionnaire à figurer à notre place. »

LE RETOUR

Les quatre-vingt-quatorze Nantais survivants sont revenus à la maison ; mais tout n'est pas fait, dans leur ville retrouvée, pour réjouir leur cœur et leurs yeux. Sans doute, la guillotine a disparu de la place du Bouffay ; au mois de septembre, les représentants Bollet et Boursault, venus à Nantes, s'étaient étonnés de voir encore en permanence la sinistre machine, que, par une sorte de pudeur, l'on avait peinte en rouge, afin de masquer les taches de sang. Nantes n'en présente pas moins les traces affligeantes des pires souffrances. La misère y est à son comble ; la politique montagnarde a porté ses fruits. Tout est hors de prix. Le savon, l'acier, la chaux, l'huile manquent totalement ; les sabots forment l'unique chaussure des personnes les plus aisées ; les denrées alimentaires sont raréfiées.

Toutes sortes de préoccupations s'offrent à ces malheureux de retour au foyer. Il leur faut militer pour faire lever les scellés apposés sur leur domicile et obtenir la levée du séquestre sur leurs biens. Opérations relativement faciles, en ce qui concerne les immeubles non aliénés ; inextricables, en matière de meubles. Les immeubles ont été occupés ; les denrées, les bijoux ont été pillés, dispersés, cachés ou vendus par leurs voleurs.

Pourtant, le plus gros dommage n'est pas là ; il réside dans la cessation complète du trafic commercial, dans la clientèle perdue, dans les engagements non exécutés. La citoyenne Doré, veuve René Aubry, s'était rendue à Paris, pour porter à son mari les secours qui étaient en son pouvoir : « Je n'ai pu, écrit-elle, les lui procurer longtemps, la mort me l'a enlevé huit jours après mon arrivée. » Aussitôt le procès terminé, elle court réclamer la levée des scellés mis sur les biens de son mari. Un navire à son nom, parti depuis deux ans, vient

d'arriver chargé de farine. Elle demande l'autorisation de le faire décharger. De plus, elle a chez elle une dizaine d'« Américains » qui ne subsistent que par les avances qu'elle leur consent. Tout cela, dit-elle, plaide en faveur d'une prompté levée de séquestre.

L'acquiescement de ces négociants, de ces armateurs si profondément lésés dans leurs intérêts, mesure d'élémentaire justice, n'était donc pas une mesure suffisante. La Convention parut, un moment, le comprendre ; sur la proposition de Ducos, rapporteur du Comité de secours, elle vota une indemnité en faveur des acquittés. Malheureusement, le taux n'en fut pas établi, et cette lacune a peut-être été la cause pour laquelle ce vote d'équité est demeuré lettre morte.

Leurs souffrances furent gratuites et leur ruine sans compensation. A une époque où des indemnités étaient accordées aux propriétaires ruraux, pour « pertes causées par les brigands », à une époque où du bois était octroyé aux Vendéens eux-mêmes, afin de leur permettre de reconstruire leurs maisons, — faits d'ordre politique, — aucune somme ne fut accordée aux victimes de la persécution sociale à Nantes.

Il serait facile, mais fastidieux, de compter les industries gisant à terre. Citons, simplement, quelques cas typiques : celui du colon et armateur Drouin, par exemple, qui, ruiné de fond en comble, se voit obligé d'accepter une place de concierge au Sanitat. Heureusement, doué d'un sens aigu des affaires et extrêmement entreprenant, il saura, en peu d'années, rétablir une partie de sa fortune.

Le tanneur Le Roux avait perdu le principal débouché de son important commerce par la révolte noire. A Nantes, les nègres de la Compagnie Marat avaient pillé sa fabrique. Sa femme, libérée de prison, « vu la nécessité des cuirs », la remit difficilement sur pied. Le Roux revint de Paris à peu près ruiné. A soixante ans, il reprit son affaire et fit si bien qu'à sa mort, en 1820, il laissa cent mille francs de rente à ses enfants. Disons-le, il fut, avec quelques autres, une exception : la Révolution sonna le déclin de l'antique prospérité nantaise.

L'anathème porté contre les riches, anathème compréhensible à l'égard des profiteurs de la guerre, des agioteurs, des accapareurs véritables, avait permis aux mauvais sentiments, à l'envie, à l'esprit de vengeance, de se déchaîner envers les

hommes dont le seul crime était la fortune : une fortune légitimement gagnée. A l'abri de ces mots, qu'on voulut élastiques, négociantisme, accaparement, des haines particulières se donnèrent libre cours. Ce système qui liait les cerveaux, asservissait les volontés, sans la réaction du 9 thermidor, aurait continué la saignée humaine et consommé totalement la ruine des villes commerçantes et maritimes.

La disparition d'un tel régime ne pouvait faire renaître ce qui était mort. Les dernières années du XVIII^e siècle avaient vu l'épanouissement de la fortune française. Dans le commerce, dans la marine, dans l'industrie, l'effort et les résultats avaient été également prodigieux. On ne pourrait dire à quel point culminant aurait abouti cette ascendante évolution. De tout cela et pour trois causes diverses, la guerre avec l'Angleterre, la révolte noire, la Terreur, il restait bien peu de chose, en 1793. Nantes, Saint-Malo, Bordeaux... ne retrouveront jamais l'immense prospérité évanouie.

Une conclusion s'impose. Mue par un idéal certain, mais aussi par des intérêts positifs, la bourgeoisie avait déclenché l'une des plus formidables révolutions que le monde ait connues. Longuement, patiemment, par la plume et par la parole, elle avait préparé les voies. Quand son jour fut venu, elle battit le rappel des masses paysannes réveillées d'un long sommeil. Elle les vit avec joie bondir sur les châteaux et brûler les archives féodales. La victoire fut complète : le pouvoir changea de mains, le sol changea de maîtres.

En soufflant le vent, elle avait pensé que la tempête atteindrait uniquement ceux qu'elle ambitionnait de remplacer ; la tempête broya des victimes innombrables. Non seulement la vieille noblesse française connut l'échafaud ou mena une vie errante sur les grands chemins de l'Europe ; mais combien d'hommes, de femmes, d'enfants, innocents des torts reprochés au passé, tombèrent dans l'immense mêlée !

ÉMILE GABORY.

HEURES DE BERLIN

I

L'AVÈNEMENT D'HITLER

Berlin, février.

Dans ce pays, tout commence par des cortèges. Le parti vainqueur défile en colonnes par quatre, au son des fanfares, à l'ombre des drapeaux, entre deux haies d'agents de police : c'est la première et la plus indiscutable affirmation de son triomphe. Hitler a été bien servi. Les fumées d'une gigantesque retraite aux flambeaux s'étaient à peine évanouies, que l'assassinat simultané, dans les rues de Berlin, d'un chef des Sections d'assaut et d'un *Schupo* offrait l'occasion d'une nouvelle cérémonie, moins improvisée, mieux réglée que celle du 30 janvier. Cette fois, on avait eu le temps de mobiliser les S. S., les S. A., les jeunesses hitlériennes de tout poil et de toute couleur, non seulement dans Berlin, mais d'un bout à l'autre du Brandebourg. Et ce fut vraiment un beau cortège.

Le dimanche 5 février, dès avant midi, les premiers bataillons hitlériens débouchaient du *Brandeburger Tor* sur la *Pariser Platz* et les *Linden*. Une fanfare tonitrueuse s'alignait le dos à la façade de l'ambassade de France et les Chemises brunes commençaient à défiler. Tous ces jeunes gens marchent en bon ordre, d'un pas plus élastique, plus naturel que ce « pas de l'oie » qu'on leur apprendra bientôt. Les curieux arrêtés sur la place regardent sans manifester aucun enthousiasme. Alors les hitlériens s'acclament eux-mêmes, poussent joyeusement leur *Heil* ! lèvent leurs étendards ou bien font le salut fasciste. La colonne serrée se déploie tout le long de l'avenue, jusqu'à l'entrée de la cathédrale, où l'on a trans-

porté hier les deux victimes et où doit avoir lieu le service funèbre.

Voici Hitler, en chemise brune et en bottes : ce n'est pas comme chancelier de l'Empire, mais comme chef du parti, comme *Führer*, qu'il assiste à la cérémonie ; et, derrière lui, Gœring, en uniforme des Sections d'assaut. Cet officier en grande tenue, qui monte l'escalier du Dôme d'une allure rapide et un peu dégingandée, c'est l'ancien Kronprinz impérial ; plusieurs officiers de la vieille armée l'accompagnent. Une forêt de drapeaux, un parterre de couronnes, tout cela noyé dans le brouillard d'une pluie fine et serrée, qui accompagnera le cortège jusqu'au cimetière. La foule est devenue plus épaisse, mais demeure aussi froide. A tout hasard, la police l'enferme dans des cordes, rapidement tendues au bord des trottoirs : la chaussée, ainsi dégagée, sert de piste aux camions chargés de *schupos*, qui tournent lentement, l'un suivant l'autre, presque sans intervalle. Des gardes à cheval patrouillent, deux par deux. Embusqués sous des portes cochères, pour éviter la pluie, quelques chemises brunes agitent violemment des « troncs » pareils à ceux que les sœurs quêteuses présentent aux fidèles dans nos églises : ils demandent l'aumône pour le parti national-socialiste. On pouvait penser que, depuis le 30 janvier, ce parti n'avait plus besoin de rien... Un peu avant deux heures, on voit passer Hitler, tête nue, dans une voiture découverte, que suit une auto de la police. Sitôt achevé le service religieux, il a quitté la cathédrale pour retourner à ses nouveaux devoirs. Quelques acclamations, quelques bras levés le saluent au passage.

Cependant un autre défilé passe dans ma mémoire. C'est à Rome, au Corso, le soir du 30 octobre 1922. Dans la longue rue étroite et obscure, que bordent des palais fermés, je vois s'avancer sur deux files, des hommes vêtus de noir, boueux, harassés, l'arme à la main. Le silence lugubre n'est rompu que par le bruit des bottes traînant sur le pavé. Ni fanfares, ni drapeaux, ni flambeaux. A la nuit tombante, — une lourde nuit d'automne, — le fascisme résolu à vaincre, mais encore incertain de sa victoire, s'engouffre tête baissée dans une Rome hostile et craintive. Demain, Mussolini aura rejoint ses troupes, convaincu le Roi et installé son gouvernement. On illuminera

plus tard, quand on aura fini de se battre. Rien ne ressemble moins à cette sombre conquête de Rome par les chemises noires, que le triomphe tapageur des chemises brunes dans les rues de Berlin.

LES NOUVEAUX MAÎTRES

Hitler est arrivé au pouvoir porté, poussé par l'irrésistible élan de douze millions d'Allemands. Cela est très clair. Mais il y avait bientôt trois ans qu'on le poussait, que le pouvoir, à chaque occasion, semblait passer à sa portée, sans qu'il osât étendre la main pour le saisir. Cette fois encore, il s'en est fallu de peu que tant d'espoirs forcenés n'aboutissent à une nouvelle déception. Le coup monté contre le général von Schleicher avait parfaitement réussi. Au chancelier qui, trois mois auparavant, jouissait encore de toute sa confiance, le Président Hindenburg avait tout à coup refusé l'autorisation de dissoudre le Reichstag et les pleins pouvoirs sans lesquels il ne pouvait plus gouverner. Schleicher ne se retirait point, il était proprement congédié, cassé aux gages.

A vrai dire, Hitler et les nazis n'étaient à peu près pour rien dans la manœuvre qui venait d'aboutir à ce résultat. Tout avait été préparé et conduit par M. von Papen. Le général von Schleicher s'était peut-être condamné lui-même le jour où il avait laissé ou fait éclater le scandale de l'*Osthilfe*. Sur plusieurs centaines de millions de marks, destinés à conjurer la crise agricole dans les provinces de l'Est, la moitié environ avait été accaparée par les grands hobereaux au détriment des cultivateurs moyens et des paysans. L'injustice était flagrante, mais ceux qui en avaient profité étaient tantôt des amis du maréchal-président et de son entourage, tantôt des parents ou des favoris de l'ancienne famille impériale. La princesse Hermine, femme de Guillaume II, avait elle-même eu sa part. Et voilà qu'à l'instigation du chancelier, — du moins l'a-t-on prétendu, — le député Ersing publiait et livrait à l'indignation publique les noms des profiteurs et ceux des fonctionnaires qui s'étaient faits leurs complices. Comment un tel éclat n'eût-il pas ébranlé la situation du chancelier Schleicher, du « général social » qui, insensible aux avances de la grande propriété, comme à celles de la grande industrie, parlait de distri-

buer aux paysans les domaines prussiens endettés et flirtait avec les syndicats?

Mais le départ de Schleicher ouvrait une nouvelle crise. Avant qu'elle ne fût ouverte, le Président voulait être assuré de la résoudre et, autant que possible, par des moyens réguliers. M. von Papen se fit fort de procurer au gouvernement futur une majorité parlementaire, en reconstituant le « front de Harzburg », en rapprochant Hugenberg de Hitler, les nationaux allemands des nazis. L'affaire, discrètement conduite, était bâclée en quelques jours : il ne restait plus qu'à distribuer les rôles entre les trois protagonistes : Papen, Hugenberg, Hitler. On offrit au *Führer* le poste de chancelier, que ses partisans réclamaient pour lui depuis si longtemps et, à ce qu'on assure, Hitler refusa.

Voulait-il rester fidèle à sa formule : « Tout le pouvoir ou rien du tout » ? Se méfiait-il de partenaires moins puissants que lui, mais plus malins ? Toujours est-il que le refus d'Hitler risquait non seulement de prolonger la crise, mais de la compliquer dangereusement. Soudain le bruit courut que, pour sortir d'embarras, le maréchal était résolu à instituer un « cabinet autoritaire » Papen-Hugenberg. C'était, pour les éléments conservateurs et réactionnaires, un triomphe inespéré, mais c'était un défi jeté à tous les autres. Un tel gouvernement aurait eu contre lui 90 pour 100 des Allemands.

Qu'advint-il alors ? On a parlé d'une démarche accomplie par quelques généraux auprès du Président, pour lui montrer les dangers auxquels cette solution exposait le pays et lui conseiller un simple remaniement du cabinet qui, en ôtant la chancellerie à Schleicher, lui eût laissé le ministère de la *Reichswehr*. D'autre part, un membre influent du *Herrenklub*, M. d'Alvensleben, a raconté lui-même comment il avait décidé quelques hitlériens de ses amis à faire pression sur leur chef pour qu'il acceptât de collaborer avec Papen et Hugenberg. Enfin quelques témoins ont affirmé avoir vu entre les mains de M. von Papen la lettre par laquelle Adolphe Hitler refusait formellement la première charge de l'Empire. Ce qui est certain, c'est que, dans l'entourage du maréchal, on eut alors le sentiment d'un péril grave et l'on comprit qu'il fallait en finir à tout prix et tout de suite. Dans la matinée du lundi 30 janvier, les amis de M. von Papen le croyaient redevenu chan-

celier. Le même jour, vers midi, on apprenait que le chancelier était Hitler et qu'il avait à peu près constitué son cabinet.

L'accord conclu avec les allemands-nationaux n'assurait pourtant point au nouveau ministère une majorité au Reichstag. Hitler, qui avait réservé quelques portefeuilles, entra aussitôt en pourparlers avec Mgr Kaas, chef du parti catholique. Cette tentative devait rester sans résultat, et, le mercredi 1^{er} février, un décret présidentiel renvoyait le Parlement. Ce que le maréchal avait refusé à Schleicher, il l'accordait à Hitler. L'espoir, sincère ou simulé, de remettre enfin le gouvernement de l'Allemagne à un cabinet qui pût collaborer régulièrement avec l'assemblée d'empire, était encore une fois déçu. Il ne restait au Président Hindenburg que la satisfaction de voir à la tête des affaires une coalition de droite, la seule capable à ses yeux de ramener le peuple allemand à l'ordre, à la discipline, à la grandeur d'autrefois. Cependant combien d'intrigues et de détours pour arriver à cette solution brutale ! Un jour, on dira plus simplement que, le 30 janvier 1932, le Président du Reich, ayant enfin reconnu une situation de fait dont la conséquence nécessaire était l'avènement d'Hitler au pouvoir, a laissé les événements suivre leur cours.

Puisqu'à l'heure qu'il est, Adolphe Hitler n'est encore que chancelier de l'Empire et chef d'un gouvernement constitutionnel, voire parlementaire, en attendant mieux, il faut dire un mot des hommes qui ont pris avec lui la direction des affaires en Allemagne. M. von Papen, qui unit à la dignité de vice-chancelier la charge de commissaire du Reich en Prusse, n'est déjà plus un inconnu pour le public français. Plusieurs de nos délégués à Lausanne, séduits par sa bonne grâce et par l'élégance avec laquelle il parle le français, lui ont fait à Paris une réputation plus flatteuse que celle dont il jouit à Berlin. Ici, on lui reconnaît généralement une rare faculté d'intrigue et une facilité singulière à trahir ses amis.

M. Hugenberg, à lui tout seul, n'occupe pas moins de quatre ministères, deux dans le cabinet du Reich et deux en Prusse. Il règne en même temps sur l'agriculture et sur l'économie nationale : c'est la seule façon qu'on ait trouvée de mettre d'accord les propriétaires et les industriels. Ce ministre à deux faces voudrait encore annexer le département du tra-

vail, de manière à régler d'une seule férule le sort des entrepreneurs et celui des ouvriers. C'est un homme énergique, ou qui voudrait l'être. Ses soixante-huit ans lui donnent, dans ce cabinet d'hommes jeunes, un prestige de doyen; son double passé de fonctionnaire et de directeur d'entreprise lui confèrent une autorité incontestable, parmi des collègues à qui la conduite des affaires publiques et celle des affaires privées sont également étrangères. Docteur en droit, M. Hugenberg a d'abord fait carrière dans l'administration prussienne, pour passer ensuite à la banque et à l'industrie. De 1909 à 1919, il est directeur général des usines Krupp à Essen. Son activité politique ne commence qu'avec l'Assemblée nationale de Weimar. En 1929, les circonstances ont fait de lui un chef du parti national-allemand. Grand maître en matière de publicité et de propagande, c'est lui qui « trustee » les journaux et les cinémas, fait de l'écran et du haut-parleur de puissantes machines électorales, organise les « referendums » contre le plan Young et pour la dissolution du Landtag de Prusse. La dynastie déchue, l'ancienne armée, la féodalité prussienne n'ont pas d'avocat plus fidèle, de champion plus fougueux que celui qu'on a surnommé, par un calembour un peu facile, le « Conseiller antique ».

M. Seldte, ministre du Travail, est plus connu comme chef suprême du *Stahlhelm*. C'est un homme de cinquante ans. Gravement blessé à la bataille de la Somme, il revint au front, amputé d'un bras, comme chef d'un service d'informations. Après la guerre, il entra dans la vie politique. Membre fondateur du parti populiste, M. Seldte devait l'abandonner en 1927, pour organiser en toute indépendance politique l'Association des Casques d'acier. Il n'en unit pas moins ses efforts à ceux de M. Hugenberg soit pour combattre le plan Young, soit pour former en un front unique, à Harzburg, toutes les forces nationalistes du Reich allemand.

Le docteur Frick, ministre nazi de l'Intérieur, a débuté dans la police bavaroise. Complice d'Hitler dans le *putsch* de Munich, il fut condamné avec lui à quelques années de forteresse, puis acquitté par un conseil de discipline. Élu député au Reichstag en 1924, sur la liste national-socialiste, il occupa ensuite pendant une année (1930-1931) le poste de ministre de l'Intérieur dans l'État de Thuringe. Le voilà chargé des mêmes

fonctions dans le cabinet d'Empire. Jusqu'à nouvel ordre, il les cumule avec celle de président de la fraction national-socialiste au Reichstag.

Le général von Blomberg, qui succède à M. von Schleicher comme ministre de la *Reichswehr*, est originaire de Poméranie. Il a fait presque toute sa carrière dans les états-majors. Après la guerre, on le trouve successivement au ministère de la *Reichswehr*, puis à la tête d'un régiment dans la brigade Doeberitz, puis à Stuttgart dans la V^e division, et de nouveau à Berlin, au ministère. Jusqu'à ces derniers jours, il commandait la région militaire de Königsberg.

Le capitaine Goering, ministre sans portefeuille et commissaire d'Empire pour l'aviation, est avec M. Frick un des plus fidèles acolytes du *Führer*. Il est né en Haute-Bavière, le 12 janvier 1893. Il a fait toute la guerre comme aviateur : observateur en avion, pilote, chasseur, enfin chef de la fameuse escadrille « Baron de Richthofen ». Il aime tant son métier que, la guerre finie, il va prendre du service dans l'aviation danoise, puis dans l'aviation suédoise. Ce n'est qu'en 1922, qu'il se décide à venir faire quelques études universitaires à Munich. Il y rencontre Hitler, prend part au *putsch* de novembre, s'y fait blesser et s'exile en Autriche, puis en Italie. La Suède le rappelle en 1925, et c'est à Stockholm qu'on va le chercher deux ans plus tard, pour l'associer à la grande entreprise hitlérienne. En 1928, il est élu député, et, en 1932, président d'une Assemblée d'Empire qui ne devait siéger que quelques heures. Beau tempérament d'aventurier intrépide et taciturne, froid parmi les violents, toujours maître de lui. On assure que, de tous les nazis fascistes d'Allemagne, c'est pour le capitaine Goering que M. Mussolini a le plus d'estime et le plus d'amitié.

Comment, selon quelle formule ces hommes vont-ils se répartir entre eux les initiatives et les responsabilités du pouvoir ? Nul ne saurait encore le dire. On prétend toutefois qu'au lendemain de son avènement, Hitler aurait déclaré à Hugenberg : « A vous l'économie ; laissez-moi faire la politique ! » Le mot paraît assez vraisemblable. Il marquerait sommairement, mais avec clarté, les termes d'une collaboration que d'aucuns jugent difficile, parce qu'elle attelle au char du gouvernement deux hommes qui ne vont point du même pas, et qui n'ont pas l'air de poursuivre le même but.

L'ACCUEIL FAIT AU CABINET HITLER

Pour la plupart des Allemands, — si l'on excepte les nazis, qui ont une confiance absolue en leur chef, — l'avènement d'Hitler au pouvoir, c'est le saut dans l'inconnu. Aussi le sentiment qui domine est-il une acceptation résignée de l'inévitable, acceptation rendue plus facile par l'idée que les choses ne pourront guère aller plus mal qu'elles n'allaient. A première vue, on pourrait penser que si les adversaires du nouveau régime, — communistes et social-démocrates, catholiques et libéraux, défenseurs de la Constitution et du système parlementaire, — ont manifesté si peu de résistance, c'est que la force armée dont disposent les nouveaux maîtres rendait toute résistance inutile. L'explication est plausible, mais insuffisante. Il est vrai que le gouvernement qui réunit Hitler, Papen, Hugenberg et Seldte peut compter à la fois sur les sections d'assaut, la *Reichswehr* et les Casques d'acier ; de plus, la destitution du cabinet Braun a fait passer sous ses ordres la *Schupo*, la police prussienne. Dans quelle mesure cette dernière organisation, jusqu'à quel point la *Reichswehr* elle-même accepteraient-elles de collaborer avec ce qu'on appelait hier encore les « armées privées », c'est une question qu'à défaut d'expérience il faut laisser sans réponse. Admettons pourtant que toutes les forces militaires, quasi-militaires et de police, soient désormais solidement aux mains de ceux qui gouvernent. Il reste que des organisations nombreuses, disciplinées et puissantes, les syndicats socialistes et les syndicats chrétiens, ressortissent à des partis politiques qui, jusqu'à nouvel ordre, sont hostiles au régime Hitler-Papen-Hugenberg.

Ajoutons que la dernière crise a éclaté au moment où les conditions de la vie économique en Allemagne commençaient à devenir meilleures. Depuis la fin de l'été dernier, on notait une légère reprise des affaires ; la production de certaines industries avait augmenté, les importations étaient en progrès, la Bourse devenait plus active. Bref, une certaine confiance était revenue. Elle n'a pas survécu à l'arrivée au pouvoir de deux hommes dont le caractère et les intentions ne sont pas précisément pour rassurer le monde des affaires. On redoute égale-

ment l'inexpérience d'Hitler et l'initiative aventureuse de Hugenberg. La dissolution du Reichstag et la perspective d'une nouvelle période électorale, avec les sacrifices d'argent, les troubles et les violences qu'elle ne manquera pas d'entraîner, ont encore accru le mécontentement et rendu plus amère la déception de ceux qui escomptaient déjà un retour prochain de la prospérité.

En dépit de toutes ces circonstances, on se résigne, on accepte de voir l'Allemagne embarquée dans une nouvelle aventure, plus incertaine, plus dangereuse peut-être que celles qui ont précédé. On n'exige même pas du gouvernement qu'il fasse connaître son programme ou ses intentions. Seul, le chef du Centre catholique, Mgr Kaas, a osé interroger Hitler, parce qu'Hitler sollicitait son concours. Les questions posées sont demeurées sans réponse; on ne saura rien avant les élections, et pour cause. Après le 5 mars, y verra-t-on plus clair? cela n'est pas certain. Une fois encore, le peuple allemand va désigner des représentants qui ne compteront pour rien, n'exerceront aucun contrôle sur les actes du gouvernement. Là-dessus pas d'illusion possible : le prochain Reichstag devra se soumettre ou s'en aller. Il est même probable qu'on l'invitera à se soumettre d'abord et à s'en aller ensuite, pour un assez long temps. « C'est la dernière fois qu'on vote en Allemagne », a dit à peu près M. Kerri, président *nazi* du Landtag prussien; et ces paroles n'ont pas suscité grande émotion chez des gens qui n'ont un goût prononcé ni pour le régime parlementaire, ni pour le suffrage universel. Tout ce que demandent les Allemands, c'est qu'on gouverne passablement leur pays, qu'on l'administre mieux, et qu'on les laisse à leurs affaires.

Depuis que l'exécutif en prend à son aise avec le Reichstag et avec la Constitution, c'est-à-dire depuis le ministère Brüning, les libéraux, les démocrates n'ont pas cessé de protester; et leurs protestations ont pris une forme, sinon plus vive, du moins plus amère, le jour où ils ont vu s'installer au pouvoir des hommes qui réprouvent le système parlementaire, honnissent la république et aspirent visiblement, les uns à la dictature, les autres au retour de la monarchie. Mais ces protestations sont celles d'une minorité qui ne prétend qu'à soulager sa conscience et qui a tout l'air de défendre une cause

désespérée. Hitler bénéficie moins encore des fautes commises par ceux qui ont gouverné l'Allemagne avant lui que de l'indifférence politique et de la lassitude dont la nation allemande est atteinte, indifférence et lassitude que les plus graves périls, les attentats les plus insolents aux libertés publiques ne sont point parvenus à secouer.

Il n'importe guère aujourd'hui que, pour créer et pour développer son mouvement, Hitler ait spéculé sur l'anarchie des esprits, la misère des chômeurs et le désarroi des classes moyennes; que son parti soit un chaos où se confondent, sans s'organiser, les éléments les plus hétérogènes. Ce mouvement existe, et il est aujourd'hui si puissant, si impérieux dans sa violence, que ceux qu'il entraîne ne se demandent même plus où il les conduit. Les obstacles qu'il peut encore rencontrer n'ont que des fondements raisonnables; comment tiendraient-ils contre cette poussée mystique, contre cette fureur quasi religieuse qu'un homme a déchainée et où s'absorbent les forces de quelques millions d'hommes? « Vous avez souffert pendant quatorze ans des misères atroces, leur dit Hitler; dans quatre ans, vous ne souffrirez plus. Le propriétaire est criblé de dettes, le paysan n'a plus de pain, l'ouvrier n'a plus de travail; donnez-moi quatre ans, je supprime le chômage, je rends sa prospérité d'autrefois à l'agriculture, j'assure aux entreprises un essor nouveau. Quatre ans de mon gouvernement, et l'Allemagne unie, active, bien armée, aura repris sa place à la tête des nations. » Et voilà que ce nombre mystérieux, cette formule magique ont une vertu, exercent une séduction dont le programme le plus précis et le mieux étudié ne fut jamais capable!

C'est encore à ces fibres mystiques de l'âme allemande que Hitler fait appel lorsque, pour donner à son mouvement une direction et un but un peu plus définis, il déclare la guerre au marxisme. Qu'entend-il exactement par ce mot? On ne se soucie point de le lui demander. Tout ce qui n'est pas national-socialiste est marxiste. Gens de novembre, gens de Weimar, destructeurs de l'Allemagne, traîtres à la patrie germanique, ce sont, dans sa bouche, autant d'injures égales, autant d'imprécations synonymes. Quelquefois il remplace marxisme par bolchévisme, et cette substitution lui permet de confondre dans la tourbe abjecte des non-Allemands et des sans-patrie

les hommes qui ont le mieux défendu contre le communisme les traditions allemandes et l'idée nationale. Le 10 février, parlant au Palais des sports devant vingt mille personnes, et, grâce au microphone, pour vingt millions d'auditeurs, Hitler s'est écrié : « Il faut que l'un des deux soit vainqueur : ou le marxisme, ou le peuple allemand. Le peuple allemand vaincra ! » Et la salle a failli crouler sous les clameurs et les applaudissements que soulevait cette simple éloquence.

Le lendemain, commentant le discours du chef, le *Völkische Beobachter* écrivait ces lignes que je traduis mot à mot : « Comme Hitler parle, parlent seulement quelques hommes aux grands tournants de l'histoire des peuples. Ne parlent ainsi que des hommes de la plus haute mission. Ne prêchent ainsi que ceux à qui un démon révèle la signification la plus vraie et la plus profonde du Verbe. Et lorsque Hitler invoque les géants du passé allemand comme les dieux protecteurs du combat allemand que nous livrons aujourd'hui, c'est une obsécration religieuse, une affirmation sous serment de la conscience qu'à l'Allemagne de son unité, et qui fait qu'en dépit des fautes, des erreurs, des catastrophes, elle a toujours retrouvé et manifesté sa force violente originelle (*Urgewaltigkeit*), et qu'elle est aujourd'hui ressuscitée dans l'ardente passion qui s'appelle national-socialisme. » Galimatias, direz-vous. C'est pourtant là-dedans que plusieurs millions d'Allemands puisent un réconfort et découvrent une raison d'espérer.

LA POLITIQUE HITLÉRIENNE ET LES ÉGLISES

Un des principaux facteurs du succès que rencontre Hitler dans les milieux cultivés d'Allemagne, c'est le souci qu'il marque de restaurer les valeurs spirituelles et morales de la nation allemande. Le discours prononcé le 7 février par le nouveau ministre prussien des Cultes, M. Rust, national-socialiste, au moment de prendre possession de ses services est, à cet égard, très remarquable. M. Rust a commencé par rassurer son auditoire : pas de *Kulturkampf*, cent cinquante ans de guerres religieuses suffisent à l'Allemagne ; elle doit désormais consacrer toutes ses forces à la lutte contre le bolchévisme, « qui est une lutte pour la vie ». Les influences matérialistes et bolchévistes qui agissent d'une manière si désas-

treuse sur l'esprit du peuple allemand doivent être éliminées. « Voici qu'enfin une décision est intervenue, une direction a été arrêtée. Je veux guider les forces intellectuelles et morales de notre peuple dans une voie allemande. Je veux protéger ces forces, là où elles existent, et surtout dans la jeunesse; les ressusciter, là où elles sont mortes. Voilà ma mission, voilà ma volonté. J'invite les Églises chrétiennes des deux confessions à lutter avec nous contre l'ennemi commun. »

Il n'est pas malaisé de reconnaître dans ce langage une réponse préventive à certaines objections, une assurance solennellement offerte contre certains dangers, que les pasteurs des deux Églises chrétiennes en Allemagne ne s'étaient point fait faute de dénoncer à leurs fidèles. On n'a pas oublié la condamnation formelle prononcée contre la doctrine hitlérienne par plusieurs évêques catholiques. Elle ne tendait à rien de moins qu'à exclure de la communion romaine les Allemands inscrits au parti hitlérien. Plus tard, lorsque M. Brüning engagea avec les nazis des négociations dont il attendait un résultat favorable à sa politique, cette attitude intransigeante fut abandonnée pour une tolérance plus large. Mais, dans ces derniers temps, les doctrines hitlériennes ont de nouveau suscité, dans les milieux catholiques, des polémiques assez vives. Dans une lettre pastorale, l'évêque de Linz, Mgr Gföellner, faisait ressortir l'incompatibilité de certains principes hitlériens, — déification de l'État et de la nation, apologie de la violence, etc., — avec les enseignements de l'Évangile et les directives pontificales. Cette critique, bien qu'elle émanât d'un prélat autrichien, émut vivement quelques milieux catholiques allemands. Un certain abbé Schachleiter, que le *Courrier de Bavière* qualifie, il est vrai, « d'abbé sans abbaye », répondit à l'évêque de Linz, et sa réponse fut publiée tout au long dans le *Völkische Beobachter* (10 février).

L'abbé hitlérien observe que le parti national-socialiste, n'étant pas un parti confessionnel, n'a pas à prendre position vis-à-vis de la théologie catholique : tout ce qu'on peut lui demander, c'est une neutralité bienveillante et respectueuse. Or on lit dans le programme officiel d'Hitler cette déclaration capitale : « Le parti, comme tel, adopte le point de vue d'un christianisme positif, sans se lier confessionnellement à aucune Église. » C'est autant qu'il en faut pour permettre aux catho-

liques d'adhérer au national-socialisme sans trahir leur foi religieuse. « Autour du programme hitlérien, poursuit l'abbé, se rangent aujourd'hui plus de douze millions d'Allemands. Hitler a soulevé un mouvement national qui est sans précédent dans l'histoire de l'Allemagne. Et nous, catholiques, nous devrions y rester étrangers, sous prétexte que ce mouvement englobe aussi des protestants, qui ne font point mystère de leurs sentiments anticatholiques? Quel malheur pour le peuple allemand, si le mouvement de libération suscité par Hitler devenait un mouvement purement protestant! »

Comme on le voit, le champion catholique des idées hitlériennes se place moins au point de vue doctrinal que sur le terrain de l'action pratique : il ne faut pas laisser à la confession rivale le monopole du grand mouvement qui doit régénérer la nation allemande. Cette préoccupation s'explique fort bien par le récent progrès du national-socialisme dans les milieux de l'Église évangélique. Là aussi, on avait d'abord dénoncé les contradictions qui semblaient « opposer la croix gammée à la croix du Christ » (1). Quelques pasteurs, quelques professeurs de théologie avaient osé dire aux fidèles que « le Troisième Reich n'était point le Royaume de Dieu ». Mais bientôt de pareilles remarques ont paru hors de saison. Au sein de l'Église protestante, on a vu se former un nouveau groupe, les *Deutsche Christen*, les chrétiens allemands. Ils concilient avec la fidélité à l'Évangile le nationalisme le plus étroit et le plus enflammé. Ils vont jusqu'à déclarer que ce nationalisme est voulu par Dieu et « qu'on ne peut être bon chrétien sans être bon nationaliste ». Ici encore apparaît cette tactique de surenchère, adoptée presque simultanément par les deux Églises et dont Hitler a su très habilement profiter.

Il était d'autant plus opportun, pour les dirigeants des deux confessions chrétiennes, de ne point écarter de leurs rangs les hitlériens, mais au contraire de les y retenir ou même de les y amener, que, depuis quelques années, en Allemagne, les Églises catholique et évangélique n'ont cessé de perdre du terrain. Cette régression est surtout sensible dans les grandes villes. D'après une statistique récemment publiée, il y avait à Berlin, en 1923, 3 083 200 protestants et 403 800 catholiques.

(1) Voyez dans la *Revue* du 13 septembre 1932 notre article, *les Paradoxes de la politique allemande*, p. 399.

En 1932, on ne compte plus dans la capitale du Reich que 2 765 262 protestants et 3 672 666 catholiques. Ainsi l'Église évangélique a perdu en six ans à Berlin un dixième de ses fidèles; les pertes de l'Église catholique sont un peu moindres.

Ces désertions doivent s'expliquer, du moins en partie, par des raisons d'ordre économique, les Allemands inscrits à une Église étant soumis à une taxe supplémentaire : l'impôt d'Église. Les chefs ecclésiastiques ne s'en montrent pas moins émus; et leurs inquiétudes se traduisent indirectement par le soin qu'ils prennent de se mêler plus étroitement, non seulement à la vie nationale, mais aussi à la vie politique. L'appel adressé le 8 février par le Comité d'Empire de l'Église évangélique aux « hommes et aux femmes protestants » à l'occasion des élections prochaines, est à cet égard un document caractéristique. Jamais, depuis la révolution, l'action religieuse et confessionnelle n'avait été associée aussi intimement à la politique des partis en Allemagne. En donnant à son mouvement l'aspect d'une croisade antimatérialiste et antibolchéviste, Hitler a trouvé la formule la plus opportune et la plus propre à lui assurer le concours des chrétiens d'Allemagne, tant catholiques que protestants.

LES PREMIERS ACTES DU CABINET HITLER

Comme toujours en pareil cas, les nouveaux maîtres ont eu pour premier soin de caser leurs amis. Les ministères d'Empire et de Prusse, la *Reichswehr*, la police ont subi une épuration minutieuse et impitoyable : tous les éléments républicains, libéraux, à plus forte raison socialistes, ont été éliminés avec une rigueur d'autant plus attentive qu'il fallait répondre à des exigences plus nombreuses. Au bout de quelques jours, le gouvernement se vit dans l'obligation de déclarer qu'il ne tiendrait pas compte des demandes, si les candidats ne faisaient point connaître la date de leur inscription au parti. On écartait ainsi les tricheurs, ceux qui n'ont misé qu'après que les jeux étaient faits. MM. Hugenberg et von Papen ont suivi docilement l'exemple donné par le chancelier.

D'autre part, on avait à craindre, au lendemain d'un triomphe si éclatant des éléments nationalistes et réactionnaires, certains mouvements d'opinion. L'ordonnance prési-

dentielle du 6 février y a mis bon ordre. Elle a été rendue « pour la protection du peuple allemand ». Aux termes de ce document, de nouvelles limites, plus étroites que les précédentes, sont imposées à l'exercice du droit de réunion, à la liberté de la parole et à celle de la presse. Les journaux quotidiens peuvent être interdits pour une durée de quatre semaines à six mois. Pour les revues, la durée de la peine peut être étendue à un an, sans que le périodique interdit puisse être remplacé par un autre de même tendance. Les cas dans lesquels un journal est passible d'interdiction sont définis en termes si vagues, que rien n'est plus facile, pour les partis au pouvoir, que de réduire temporairement au silence, et peut-être définitivement à la ruine, les organes dont l'action leur est contraire. Rien de plus avantageux en période électorale.

La sévérité et l'arbitraire des mesures prévues ont eu d'abord pour effet d'induire les journaux d'opposition à se mieux surveiller eux-mêmes et à envelopper leurs critiques dans une forme où la censure la moins bienveillante ne trouve rien à reprendre. Mais l'ordonnance a eu un autre résultat : elle a donné aux journaux hitlériens et nationalistes l'assurance qu'ils pouvaient, en attaquant les adversaires du nouveau régime, dépasser impunément les bornes de la polémique honnête, et de cette impunité ils abusent sans scrupule. Bien entendu, la première victime de la censure a été le *Vorwärts*, organe des social-démocrates. Puis les rigueurs se sont étendues à quelques journaux de province, libéraux ou catholiques. Enfin, le 15 février, on annonçait la suspension, jusqu'au 26 mars, du *Front Noir*, le journal d'Otto Strasser et des nazis dissidents. Seule, la pure doctrine hitlérienne aura tous les moyens de se répandre : presse, réunions publiques, diffusion radiophonique. « Nous ferons, a loyalement annoncé M. Goebbels, ce que nos adversaires n'ont point su faire : une bonne politique et une bonne propagande. » Pour la politique, il faut attendre ; mais, pour la propagande, on doit reconnaître que les hitlériens n'ont pas leurs pareils.

Le nouveau gouvernement devait encore au plus tôt mettre fin à une situation ambiguë en Prusse. La cour de Leipzig, par son arrêt du 25 octobre dernier, avait laissé à M. Braun et à ses collègues titres et pouvoirs, au moins théoriques.

L'autorité du Commissaire du Reich ne deviendrait souveraine et incontestée que le jour où l'on aurait fait disparaître jusqu'à l'ombre d'un ministère prussien. L'occasion était belle : une motion des nationaux-socialistes demandait la dissolution immédiate du Landtag. Elle fut repoussée par 214 voix contre 196. Le règlement renvoyait la décision au *Collège des Trois*, composé d'un nazi, M. Kerrl, d'un catholique, M. Adenauer, et d'un socialiste, M. Braun. L'échec de la motion était certain : il se produisit. C'est alors qu'on obtint du maréchal Hindenburg l'ordonnance du 6 février qui, destituant purement et simplement le cabinet prussien, remplaçait dans le collège M. Braun, ministre-président, par M. von Papen, commissaire d'Empire. La dissolution de l'Assemblée fut aussitôt prononcée par deux voix contre une. Le tour était joué.

M. Braun a saisi sans retard la Cour de Leipzig d'une requête tendant à annuler l'ordonnance présidentielle comme contraire à la constitution du Reich et à celle de l'État prussien. Mais cette « guerre de papier », comme on l'appelle ici, n'émeut pas beaucoup les hommes au pouvoir, et ceux qui l'ont engagée pour libérer leur conscience n'en attendent eux-mêmes aucun résultat. On trouve ici une marque nouvelle de l'état d'esprit que nous avons déjà signalé : l'acceptation résignée de l'inévitable, caractéristique d'une opposition désarmée et consciente de son impuissance.

Ce qui pourrait devenir plus important qu'une vaine procédure, c'est le mécontentement que cette nouvelle atteinte portée par le gouvernement central aux droits d'un État autonome a soulevé dans toute l'Allemagne du Sud. Le ministre-président de Bavière a dépêché tout exprès à Berlin un homme de sa confiance, pour demander à M. von Papen des explications et des apaisements, qui semblent bien lui avoir été refusés. C'est depuis lors qu'il est question à Munich de nommer un Président de l'État de Bavière, dont le besoin, jusqu'aujourd'hui, ne s'était pas fait sentir.

Il ne semble pas, néanmoins, que le nouveau régime ait grand chose à craindre d'une hostilité plus ou moins déclarée de l'Allemagne du Sud. Plus grave et plus imminent est le danger d'une réaction communiste. On sait que les élections du 6 novembre avaient donné à ce parti révolutionnaire et anti-

national cent sièges de députés, c'est-à-dire onze de plus que celles de juillet. Au point de vue parlementaire, ce progrès a rendu les communistes arbitres de la situation; à celui de l'ordre public, il a fait naître de vives inquiétudes. On avait d'abord prêté à Hitler l'intention de faire immédiatement supprimer par décret le parti communiste. Une telle mesure, prise avant les élections, eût tourné trop assurément à l'avantage des social-démocrates : Hitler s'en est donc abstenu.

Que fera-t-il après le 5 mars? Rien ne lui serait plus facile que d'impliquer les élus communistes, entre le scrutin et la réunion du Reichstag, c'est-à-dire avant qu'ils bénéficient de l'immunité parlementaire, dans quelque complot contre la sûreté de l'État, et de les envoyer en prison pour un temps indéterminé. Cet expédient s'accorderait d'autant mieux aux vues du gouvernement, qu'après une session de quelques jours, le nouveau Reichstag, s'il n'est pas dissous, sera du moins prorogé *sine die*.

Telles sont, indiquées à grands traits, les perspectives que l'avènement d'Hitler semblent ouvrir à l'Allemagne. Le fait est brutal et éclatant : les conséquences sont obscures et incertaines. Le moment et le lieu se prêtent mal aux prophéties. « Le maréchal Hindenburg a quatre-vingt-cinq ans, disait Hitler, et j'en ai quarante-quatre. » Voilà qui coupe court à bien des spéculations et qui pourrait aussi laisser présumer quelques catastrophes. La chancellerie ne servira-t-elle au *Führer* que de marchepied pour se hisser jusqu'à la présidence du Reich allemand, ou bien cette ascension merveilleuse sera-t-elle brusquement arrêtée par une restauration monarchique? Les paris sont ouverts. Ce qu'on voit le moins bien, c'est sur quel tableau il nous conviendrait, à nous Français, de faire notre jeu.

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

LA FORMATION

INTELLECTUELLE ET MORALE

DU MÉDECIN

Disons-le tout de suite : l'importance en est aujourd'hui trop souvent méconnue. L'esprit moderne applaudit aux techniques, et celles-ci sont indispensables. Mais à condition de ne pas faire oublier le reste. Pour le médecin, l'intelligence et le cœur constituent les assises fondamentales. Elles servent de base et rien ne peut se construire sans elles. Font-elles défaut, tout s'écroule.

Malheureusement nous voyons autour de nous toutes les noblesses morales soumises à rude épreuve. Elles ont à lutter avec le machinisme moderne et, en médecine, avec les techniques d'examen et de recherches qui se font de plus en plus accaparantes et impérieuses. Ils aspirent, ces procédés d'investigation fragmentaire et dissociée, à un rôle de domination exclusive et tyrannique. L'esprit qui aurait pour tâche d'animer, de contrôler, de confronter leurs manœuvres, ils n'en veulent pas. Moi seul et c'est assez, clament-ils à l'univers. En quoi ils témoignent à la fois de leur suffisance et de leur aveuglement.

Une technique n'est jamais qu'un résultat. Elle ne tarde pas à piétiner sur place et à s'enfoncer dans la routine si le conducteur n'est pas là. Et le conducteur est à la fois l'homme des réflexes, de l'intelligence et de la sensibilité. Connaissance vivifiée par l'esprit, esprit exalté par le cœur, mécanismes rapides, obéissant à la moindre injonction, un savant et parti-

culièrement le médecin ne sont complets que sur la présentation de cette triple carte où sont inscrits les mérites gagnés sur les bancs de l'école, vifs et spontanés par eux-mêmes, mais soumis à l'autorité d'un contrôle qui sait ce qu'il veut sous la clarté d'une flamme qui ne vacille pas.

Simplement instruits, les médecins sont insuffisants. Ils ne valent que par un entraînement qui s'exécute sur les dons initiaux de l'intelligence et du caractère. Les programmes de l'école ne font pas éclore ces semences fondamentales.

E Les Facultés de médecine ne sont pas des créatrices de valeurs. Leur fonction est de mettre en évidence celles qui s'ignorent et de les aider à s'évader de la gangue qui les enferme. Un professeur a pour premier devoir de s'occuper de son élève. Et non pas seulement dans son instruction qui lui est fort bien dispensée, mais aussi dans l'éducation de son caractère. En province, rien de plus aisé, dites-vous. A Paris, les étudiants sont trop nombreux. Cela est vrai. Il y en a beaucoup. Multipliez, alors, le chiffre des assesseurs chargés de soulager la besogne du doyen. Nommez-en six ou huit au besoin, de manière qu'à tour de rôle, chacun puisse convoquer un étudiant dans son cabinet, s'informer de son passé, l'encourager sur l'heure et le munir de bons conseils, quant à l'avenir.

A vingt ans, à cet âge d'élan et de tendresse, un jeune homme a besoin de témoignages de sollicitude. Avant tout, qu'il ne se sente pas seul dans la grande ville. Au moment d'entrer dans la carrière, bien des tiraillements opposés le sollicitent. Il subit l'ascendant de compagnons dont la fougue de jeunesse fait illusion sur la capacité de leur esprit. Sa sensibilité suggestionnable reçoit la multiplicité et la contradiction d'empreintes diverses. Elle accepte ou se révolte, et ses acceptations sont puériles et ses révoltes maintes fois injustifiées. Sans pénétrer dans le sanctuaire des opinions individuelles, le professeur peut proposer quelques règles de conduite, toutes dirigées dans l'intérêt de l'interlocuteur, c'est-à-dire inspirées par des formules de circonspection avisée et de sagesse. Surtout il informera l'étudiant qu'il n'est pas isolé et qu'on s'occupe de lui. La Faculté prendra à cœur de lui faciliter l'accès des voies que lui-même aura abordées, moyennant les marques de son assiduité et de sa volonté à bien faire.

Étudiants et professeurs reconstitueront de la sorte entre eux, l'union et l'intimité de la grande famille qui étaient réalisées autrefois. Mettons six assesseurs entrant en fonctions. Chacun d'eux, trois jours par semaine, recevrait des séries de huit à dix élèves. Cela lui prendrait deux heures environ par séance. Soixante élèves seraient ainsi introduits chaque fois : soit cent quatre-vingts par semaine. Il ne faudrait guère de mois pour voir ainsi défiler dans le cabinet du doyen et de ses assesseurs, la totalité des étudiants inscrits à la Faculté de Paris.

Ne cessons de le répéter. Être professeur, c'est se munir de multiples charges. L'honneur d'un titre est lourd de responsabilités. Si parfois des jeunes médecins aujourd'hui, et bien rares d'ailleurs, se sont laissés aller à des compromis de conscience ou à des défections à leurs devoirs, devant cet abaissement, une double question se pose. Ces malheureux sont-ils Français? S'ils ne le sont pas, pourquoi les avoir reçus en France? Et s'ils appartiennent à notre pays, de forte et saine tradition, pourquoi les avoir négligés, quand il fallait s'inquiéter de leur sort?

Rien ne sert de se désoler et de gémir. La diminution dans la valeur des consciences professionnelles a ses causes. Ce sont ces dernières qu'il convient de prendre au collet et d'expulser comme les premières coupables. La tolérance qui accueille les étrangers chez nous devient vite une faiblesse, et l'indifférence qui néglige les étudiants est une faute.

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION PREMIÈRE

Les maîtres, empressons-nous de le dire, s'avouent souvent fort empêchés. Avant eux, c'est aux parents à se frapper la poitrine. Qu'ont-ils fait pour l'éducation et la formation morale de leurs enfants? Comme excuse, ils allégueront qu'ils ne savaient pas, ou bien que le temps leur faisait défaut. Tristes raisons! Ils ne devaient pas ignorer et n'avaient pas le droit de confier leur tâche à des mercenaires. Ce n'est pas une petite chose que l'éducation des sentiments. Elle ne saurait se perfectionner sur les bancs de l'école si elle n'a pas été préalablement amorcée, dès la première enfance, par la vigilance du souci familial.

Dans son roman de *l'Étope*, M. Paul Bourget assignait la durée d'une génération comme temps d'ascension et possibilité d'atteindre un niveau intellectuel et moral supérieur. Pour l'intelligence, cela est exact. Une génération suffit. Le dessin du caractère demande plus de temps. Sauf exceptions, l'affinement des grandes âmes requiert les reprises et les retouches de plusieurs générations. Ce n'est pas l'heure ici de dire pourquoi, et d'entrer dans des considérations de physiologie qui expliqueront la lenteur de cet accroissement. Rappelons seulement que le caractère dépend de la sensibilité et que cette dernière est façonnée par plusieurs étapes de nutrition et d'hygiène alimentaire poursuivies de père en fils.

Jadis les jeunes gens qui abordaient la médecine appartenaient à ce fonds de vieille bourgeoisie française où la culture d'une honnêteté rigoureuse commandait les aspirations et les tendances profondes et réglait la droiture désintéressée des actes. Ces temps sont passés. De tous les étages de la nation, aujourd'hui, les jeunes gens se précipitent et se bousculent aux portes de la Faculté. Si, dans l'intérieur du foyer, leur éducation n'a pas été entreprise dans le sens de l'élévation et de la dignité, s'ils n'ont entendu célébrer que le culte de l'argent et vu applaudir que le succès des entreprises utilitaires, de quelles marques de bassesse ne sera pas affligée leur âme et comment accéderaient-ils aux routes qui conduisent au triomphe d'un idéal spirituel? Où auraient-ils acquis les notions d'honneur, de dévouement, de générosité, de courage, de bonté? De bonté surtout. Le milieu social a commencé par le supprimer des choses pour en gonfler et en frelater la signification des mots.

Le mal a débuté il y a longtemps. La brutalité a remplacé la douceur et les sécheresses administratives ont supplanté les témoignages de la sensibilité. La malfaisance des institutions s'est répandue dans l'intérieur des esprits et a produit en eux les diminutions dont elle était affligée en premier lieu.

En supprimant les associations religieuses, l'État a couvert d'ombre les rayons de compassion qui éclairaient de leurs lumières consolatrices le tourment des peines et des souffrances physiques. Partout, la laïcité triomphe, c'est-à-dire la raison privée des étincelles qui en illuminent les arguments et transportent ses aspirations, ses désirs et ses actes sur les sommets

de la véritable grandeur et du sublime. L'hôpital même n'est plus gratuit. Il faut payer. — Et si l'on ne peut pas? — Tant pis pour les misérables!

L'expulsion des religieux de France n'a pas seulement desséché l'atmosphère. Pour les pauvres gens elle a augmenté les difficultés de vivre et de mourir. Plus tard, elle remplira d'étonnement les historiens qui s'occuperont des événements actuels. Ils se demanderont pourquoi cette proscription et ne comprendront pas. Voici des âmes charitables qui n'aspiraient qu'à faire le bien. En échange de leur dévouement, elles n'acceptaient que des rémunérations modestes. Or, ces êtres d'élite qui ne vivaient que de renoncements et de sacrifices consentis dans l'intérêt de tous, ont dû prendre le chemin de l'exil comme frappés d'indignité, et troublant par leur présence le jeu des institutions et l'ordre dans la cité.

Dureté, iniquité, méchanceté, voilà ce que le jeune étudiant voit devant lui, aussitôt qu'il discerne la tristesse de la réalité derrière le mensonge des mots. Partout des vides de conscience et, pour les remplir, des défaillances dans l'ordre de l'esprit. Si ses parents et ses maîtres ne l'ont pas formé, les directions du milieu social ne le guideront pas mieux. Or, il lui faudra se munir d'aspirations généreuses et s'habituer à la rectitude de la pensée.

Il devra aimer ses malades comme lui-même, ne raisonner que sur des idées justes, c'est-à-dire vérifiées par l'expérience et dans une société où triomphent la déraison et la chimère, ne rien livrer aux fantaisies de l'imagination et à la folie du rêve.

La bonté, bien souvent, il n'en puisera les ressources que dans les mouvements spontanés de sa sensibilité. Aux brutalités du dehors, il opposera les délicatesses et les effusions de son cœur. Besogne indispensable, inaugurée dès son entrée dans la carrière et qu'il devra poursuivre jusqu'à la fin, perfectionnée en cours de route, jamais achevée et réclamant, à chaque rencontre, l'attention de nouveaux regards et l'activité d'interventions exécutées avec une finesse mieux avertie.

La bonté, en effet, chez le médecin n'est pas seulement d'accourir au premier appel. Auprès du malade, elle lui inspire ce qu'il faut dire et lui dicte les paroles que réclame une souf-

france avide de consolation. Le raisonnement entre peu dans la direction de la pensée. C'est la sympathie qui devine l'efficacité des formules qui soulagent. Tout d'abord, ce seront les affirmations générales d'amélioration prochaine et ensuite la démonstration des preuves qui, de l'examen du malheureux, concourent à renforcer la certitude de cet espoir. Au prêtre de parler du néant de la vie et de célébrer les promesses de l'autre. Par devoir, le médecin est tenu de considérer la vie comme bonne et d'y rattacher de toutes ses forces celui qui s'en va. Il lui rappellera ses qualités, le bien qu'il a fait, lui affirmera le besoin que les siens gardent de sa présence parmi eux. Surtout si l'âge est venu, que le valétudinaire cesse de se croire inutile. Chez les femmes, ce sentiment d'inutilité les verse dans une grande détresse d'âme. Leurs enfants sont casés; elles restent seules; la vie de chacun s'écoule en dehors de leur sollicitude; leurs soins vigilants demeurent sans emploi. Ces appréhensions et ces peines, il appartient au médecin de les combattre et de déclarer leur inanité.

Nul n'est inutile ici-bas. Alors même qu'il est atteint par les infirmités et cloué dans un fauteuil, de chaque être humain émane une zone de rayonnement par où il touche ses semblables. Chez les uns l'exemple de la résignation propagera le bienfait de ses ondes, chez d'autres ce sera le souvenir de toute une vie de mérites et de vertus, chez d'autres encore, la dignité dans l'infortune, la fidélité à une grande cause. Les assistants s'imprègnent de la noblesse qui auréole cette vie ressuscitée dans son passé. A leur insu, ils en ressentent une excitation légère qui se traduit, chez eux et à leur tour, par des ascensions d'âme d'une quantité plus pure. Il serait exagéré de dire qu'ils deviennent meilleurs. Mais des souffles d'un air moins mélangé baignent leurs pensées, et y déposent des germes d'amélioration dont nul ne saurait affirmer la stérilité dans l'avenir.

Ceux qui craignent de partir laissant des enfants derrière eux, le médecin les rassurera en offrant d'intervenir à l'occasion et de ne pas laisser à l'abandon les pauvres orphelins. La confiance dans le guérisseur est si grande que l'espoir, même voilé, d'une assistance de sa part adoucit l'amertume de l'agonisant qui, d'une âme plus sereine, se prépare à l'immuence de sa fin. Nous connaissons des confrères qui, de ce fait,

ont été choisis comme membres de plusieurs conseils de famille.

La bonté, d'ailleurs, possède par elle-même un pouvoir curatif. Dans les maladies non désespérées, elle aide au retour de la guérison. Appartenant à cet ordre de vibrations qui agissent sur le domaine de la sensibilité, elle peut favoriser le fonctionnement de ces sécrétions profondes qui rétablissent les équilibres compromis et ramènent la santé. Un médecin qui ne s'intéresse pas aux préoccupations de son malade et ne le considère qu'à la façon d'un numéro, fiché dans les compartiments d'un casier, ni tirera jamais de cet être vivant, réduit à un rôle de figurant inerte, toutes les provisions d'énergie dont ce dernier dispose et qui, si elles étaient déposées sur le chantier, feraient des merveilles de bon et fructueux travail.

Malheureusement, la bonté ne suffit pas. Il lui faut d'autres concours. En dehors de ceux qui lui proviennent de ses prolongements d'ordre affectif comme le dévouement, l'abnégation, la joie de faire le bien sans récompense et de n'en attendre aucune, ou tout au plus qu'une rémunération dérisoire de ses tentatives et de ses efforts, elle a besoin d'une fermeté d'âme où elle s'attache et qui constitue le courage.

Ici, il importe de le déclarer hautement : devant le danger, tous les médecins sont sur le même pied. Aucun d'eux ne recule. Que de morts sur le chemin de leurs devoirs ! Maladies infectieuses contractées au chevet des malades, piqûres chirurgicales, accidents, brûlures et anémies graves par les rayons X, cancers transmis à l'occasion d'une blessure opératoire, comme chez l'interne Vadon, le calvaire est gravi chaque jour et les groupes qui y accèdent ne sont pas près de s'épuiser.

LA FORMATION TECHNIQUE SUFFIT-ELLE ?

Si la démocratie mène un pays à sa ruine, les renseignements de laboratoire livrés à leurs clartés uniques ne font que précipiter le corps savant dans une déchéance certaine. Jamais, comme de nos jours, l'intelligence médicale n'a couru un pareil risque. Les techniques sont un trompe-l'œil. Elles souli-

gnent un progrès matériel; mais ce progrès est un recul si l'intelligence ne se met pas de la partie. C'est elle qui classe, qui coordonne, qui distribue, qui compare, qui émet les conclusions. La vie des résultats, c'est elle qui la confère et, sans son appui, rien n'est fait. Aussi convient-il qu'avant de prendre sa première inscription à la Faculté, l'étudiant ait exercé et assoupli son cerveau à tous les procédés de discernement et susceptibles de l'entraîner à l'observation du monde extérieur, dans le spectacle de ses réalités changeantes et la diversité des exemples particuliers.

Sauf l'occasion exceptionnelle de certaines chances de hasard, un homme aux facultés médiocres, si parfaite soit sa technique, ne découvrira jamais rien. Les garçons de laboratoire sont souvent d'excellents techniciens. Seulement leur puissance d'investigation demeure nulle. Ils exécutent des ordres d'après les commandements d'une volonté qui leur vient d'ailleurs. Au médecin complet de posséder tout d'abord les qualités du garçon de laboratoire : dextérité manuelle, attention préliminaire qui prépare une expérience, souci, tous renseignements enregistrés et mis en pratique, d'avancer aussi sûrement que possible et de ne rien laisser à l'aventure. Mais, au-dessus de ces mérites d'habileté et de conscience, que d'autres aptitudes indispensables encore ! Il faut compter avec la connaissance des motifs qui ont inspiré la recherche, le discernement des connexions que celle-ci présente avec d'autres sources de renseignements, les avantages et les ouvertures qui offrent chance de procurer d'autres richesses et de nouvelles lumières. Un cerveau doit être pétri de longue date pour se plier à ces multiples exigences. Et cette gymnastique intellectuelle sera organisée à partir de la dixième ou onzième année. Dès l'enseignement secondaire et sur les bancs du lycée, il convient d'y songer.

Les sciences, si elles favorisent la solidité et la rectitude du jugement, ne le promènent jamais que sur des lignes, des signes, des tableaux à figurations mortes.

Les déductions logiques où elles nous entraînent sont des souterrains rétrécis et sans air. L'air large du dehors n'y pénètre pas et l'âme s'asphyxie, sous le poids des erreurs qui s'accumulent à mesure qu'on dévide l'écheveau de données incomplètes à leur origine. Raisonner, pour un médecin, est

la pire des bêtises. Il doit observer, et c'est autre chose comme nous le verrons tout à l'heure.

M. le professeur Marfan l'a déclaré, dans sa belle étude sur l'importance des études classiques pour le médecin, l'étudiant qui a fait de bonnes humanités atteste, lors de ses examens, la supériorité immédiate de son esprit. Il répondra avec clarté, comprendra avec plus de discernement. Un autre, qui ne se sera pas frotté à l'étude de l'antiquité, demeurera plus terne et n'émettra pas d'étincelles. Une formation classique suffisamment poussée stimule l'attention, éveille la curiosité, promène celle-ci sur la société de mondes disparus, et le souvenir de civilisations qui reposent sur d'autres principes directeurs. Le champ de la pensée s'élargit. Il y a place pour d'autres semences. De nouvelles éclosions se préparent, prêtes à s'harmoniser au cadre des végétations modernes qui s'organisent et se développent pour leur compte et autour d'elles.

L'éducation de l'antiquité est le ferment qui autorise ces hautes espérances.

Laissons les questions de philologie et l'étymologie des termes. Cette dernière nous paraît d'importance bien accessible. Ce qui importe, avant tout, c'est d'aborder les études médicales avec un cerveau modeste qui a appris l'humilité dans les enseignements du passé et n'a pas engourdi ses articulations mentales dans l'admiration béate de l'heure présente. L'étude du monde antique fait réfléchir et ouvre jour sur les confrontations d'où jaillissent les pensées justes. Les rapprochements s'opèrent, les distinctions s'imposent; le mouvement des mœurs grecques et romaines ou se rejoint à celui de nos manières de penser et de sentir actuelles, ou il s'en éloigne, vu les différences de civilisation qui, tout en maintenant l'identité des individus, les adaptent à des conditions autres de vie, déterminées par les progrès de l'industrie et des sciences.

Un élève qui n'a rien compris aux lettres dans sa seizième année entrera dans le corps d'un médecin fort savant, solide dans ses principes, rigide dans ses ordonnances, apprécié de quelques-uns et montant très haut sur les degrés de la hiérarchie et des honneurs. Malheureusement, à la première rencontre, au moindre empêchement qui n'avait pas été prévu, il avouera son embarras et s'excusera de ne pouvoir prendre position. Établir la raison des pourquoi et l'explication des

comment, saisir la liaison des rapports, discerner la subordination des parties, éliminer les ronces et les broussailles des constatations secondaires, dégager la hauteur des reliefs, prétendre occuper la gloire des cimes, de telles manœuvres et des ambitions si magnifiques paraîtront bien au-dessus des capacités à quoi a chance d'atteindre un homme qui ne s'est pas, dans sa première jeunesse, abreuvé aux riches et fécondes sources du flot antique.

Les instruments de laboratoire sont des lunettes de myope. Elles ne permettent de distinguer que ce qui est immédiat et tout proche. Les cailloux de la route ne leur échappent ni dans leurs dimensions ni dans leur nombre. Mais ces lunettes deviennent aveugles devant une contemplation à distance. C'est l'obscurité et la nuit totale qui envahissent leurs verres. Hors du limité, du passager, du fragmentaire, elles ne servent absolument à rien et les erreurs ne se comptent plus de ceux qui avaient eu confiance dans la précision apparente des chiffres et des lignes qui sortaient de la rigueur des analyses chimiques ou des examens de la radiologie. Les appareils d'investigation et d'enregistrement ne font que traduire l'infirmité de leur nature. Ils sont impuissants à remplacer l'intelligence. Un médecin ne se fiera qu'avec réserve à ces clartés trompeuses : de pauvres bees de gaz qui, pour signaler une borne au coin d'une rue, rendent d'autant plus opaque l'ombre qui ensevelit la direction des routes véritables, celles qui aboutissent à des carrefours chargés de promesses et se prolongent par des avenues qu'ont chance de border les rangées de découvertes inattendues.

C'est pourquoi les anciens, qui n'avaient point prévu la profusion de ces vérifications de détails, poussaient, avant tout, le médecin à l'ascension des sommets intellectuels. Ils lui apprenaient, depuis Hippocrate, à embrasser les ensembles et, depuis ce praticien de Londres que fut Sydenham au ^{xvii}^e siècle, à saisir les particularités des états morbides dans la diversité des exemples individuels.

En exigeant du débutant une préparation initiale solide, ils avaient pour but de mettre en œuvre et de dilater toutes les capacités de son esprit. Les aptitudes secrètes prenaient leur essor, les insuffisances traînaient à ras de sol et ne croyaient pas que le principe d'égalité suffit à leur conférer la

possibilité de la réussite et les honneurs du triomphe. Une sélection s'opérait dans le recrutement.

Aussi, les anciens médecins jouissaient-ils d'une perspicacité lumineuse qui perceait le mystère de bien des causes. Les maladies morales n'avaient pour eux aucun secret. Les diagnostics de ces désordres de la sensibilité, ils les portaient avec une aisance et une précision qui nous déconcertent aujourd'hui. Hippocrate, Galien, Érasistrate, avaient eu de ces divinations étonnantes que les techniques les plus pénétrantes ne permettent pas d'acquérir. Nos moyens d'investigation modernes ne révèlent, en effet, que des apparences et des surfaces. Ils font voir les choses par le dehors, les anciens les percevaient par le dedans.

La perfection serait d'associer cette double source de renseignements dans l'activité d'un même esprit. Il soumettrait de la sorte l'enregistrement de la science tangible tel qu'il lui est proposé par les perfectionnements de la médecine moderne à la critique supérieure d'un esprit agile à ranger ses fiches et à attribuer à chacune d'elles le compartiment spécial qui lui est assigné d'après la signification qu'elle comporte. L'étude des lettres classiques favorisera ces méthodes de distribution et réglera le choix des préférences. Les techniques se contenteront de couvrir les fiches de notations éparses qui, demeurant disséminées, risquent de flotter dans le vide, sans contact avec une utilité quelconque.

Sans doute, l'enseignement littéraire a-t-il fait défaut, les qualités d'intuition du sujet développées par les épreuves du début et les difficultés imprévues où il se heurte, ont-elles pouvoir jusqu'à un certain point de corriger ces lacunes.

L'EXERCICE DE LA MÉDECINE

Lancé dans la clientèle, le médecin qui sort de l'école, même si son instruction est complète, se montre bien dépourvu dans la manière d'appliquer les notions dont il a été nourri. Il avait étudié la médecine en tant que science. Le voilà obligé de l'exercer à la façon d'un art auquel il n'a point été initié. De la diversité de milieux, d'éducation, de goûts, de tempéraments où il va maintenant avoir affaire, il ne sait rien. C'est une étude nouvelle qui s'offre à lui et que les

déboires qui l'accueilleront lui permettront de mener à bonne fin. L'expérience, a écrit un moraliste de nos amis, est la méditation d'une sottise.

L'abandon de ses premiers clients fera réfléchir le débutant. Pourquoi a-t-il été délaissé de la sorte? Hélas! le malade ne s'est pas senti pénétré moralement. Il n'a pas entendu les paroles qu'il attendait, n'a point été éclairé sur les particularités du mal qui est à lui, non à un autre, n'a point senti les contacts de sympathie qui doivent relier la sensibilité de l'homme qui souffre à celle du guérisseur dont il attend le salut. Si la science du docteur est hors de cause, ses antennes mentales l'ont desservi dans l'occasion. La formation psychologique était demeurée déplorablement rudimentaire.

Le jeune homme entrera dans la carrière, expert à soigner les maladies organiques, mais ignorant ces troubles de la sensibilité qui ne sont que l'exagération, poussée jusqu'à l'état morbide, de phénomènes normaux. Combien de déconvenues répétées lui faudra-t-il pour voir l'humanité sous des aspects dont il ne concevait pas le moindre soupçon? Sa seule consolation, dans ces disgrâces, sera de se dire qu'il lui appartient d'en tirer, quant à soi, matière pour son développement intérieur et son perfectionnement propre. S'accuser soi constamment et non les autres, est une formule de conduite excellente. Elle s'applique à tous les modes d'activité professionnelle. Mais, nulle part, cet acte de reproche ne trouve une justification journalière et mieux méritée qu'auprès du Corps médical. Que de responsabilités il encourt, que d'angoisses et de peines le tourmentent! En disant à chaque épreuve: « c'est ma faute », il aura chance de regagner ce qu'il aurait pu laisser perdre, en fait de dons de perspicacité et de pénétration.

Il lui faudra posséder toutes ces richesses pour apprendre à voir autour de lui et à observer.

Pour être féconde, l'observation médicale nécessite, en effet, plus qu'un regard indifférent et froid porté sur la constatation des réalités telles qu'elles s'offrent aux lumières des sens, vue, ouïe, toucher. Un fait n'est jamais une entité isolée. De multiples prolongements le relient à d'autres attaches. Il a des parentés avec des séries de faits qui lui semblent plus ou moins étrangers, et ce sont ces images proches ou lointaines que le médecin devra saisir dans leur figuration réciproque et

dans leur ensemble. La puissance d'investigation entre en jeu et assigne aux renseignements fournis par la voie des sens, la valeur d'importance respective qui sera conférée à chacun d'eux.

Une attention soutenue, une grande souplesse d'esprit permettront à l'opération d'enregistrement d'être menée à bonne fin. Le grec et le latin, sur les bancs scolaires, se montrent les agents les plus efficaces de cet entraînement intellectuel. Les médecins le montrent qui, parvenus au sommet de la carrière, comme Claude Bernard, Trousseau et bien d'autres, avaient commencé leur apprentissage par une forte imprégnation des humanités classiques.

Joignons que la pensée n'est pas seule à bénéficier de cette instruction première. Les actes eux-mêmes en reçoivent une direction mieux adaptée à leur objet. Le bon sens trace la voie et la finesse la poursuit. Les conditions de la réussite dépendent avant tout de l'agilité dans la manœuvre et celle-ci doit à un commerce assidu avec la vie du monde antique, de ne pas s'être enraidie et ankylosée aux périodes de formation et d'éveil.

LE CORPS ET L'ÂME

Il est temps de conclure. Le domaine est vaste, mais on peut lier les premières gerbes. A elles seules, les études techniques ne confèrent pas les supériorités suffisantes. Si elles enseignent ce qu'il faut faire, c'est beaucoup plus moyennant des conseils théoriques, que par une vue distincte portée sur les particularités de chaque malade. Or, ce sont des sujets vivants que soigne le médecin. Il devra les distinguer dans la diversité de leurs caractères physiques et l'originalité de leurs résonances morales. Pour entendre l'accent personnel des plaintes et des souffrances, il faut, dès l'enfance, avoir eu l'oreille accessible aux voix des spiritualités de la nature. Comme l'enfant est entré dans la connaissance du monde antique, devenu adulte, il pénétrera plus tard dans la connaissance des esprits.

Sur les bancs de la Faculté, le double enseignement devra se poursuivre : technique d'une part, intellectuel et moral, de l'autre. Les anciens ne séparaient pas ce qui ne pouvait être dissocié. Ils s'occupaient à la fois du corps et de l'âme. Il faut revenir à leurs habitudes. En multipliant l'organisation des

techniques modernes, le devoir des maîtres est de les éclairer et de les échauffer aux rayons de l'intelligence et à la bienfaisance du cœur. Avant les maîtres, les parents auront pris souci de donner le bon exemple et de surveiller la valeur des études secondaires. A ce prix, les médecins continueront d'occuper, dans la société, la place d'élite qui était réservée à leurs pères.

D'autres soins d'entraînement spirituel possèdent une valeur éducative qui leur est malheureusement déniée de nos jours : nous voulons parler de la croyance religieuse. La religion en effet est une conception de synthèse. Comme telle commandant l'immensité des étendues, elle permet d'embrasser les vastes ensembles et de discerner les rapports qu'affectent entre elles les dispositions des détails.

Tenir l'intelligence ouverte à la fois sur les espaces illimités et les constructions fragmentaires est le meilleur stimulant et le plus sûr procédé de la marche en avant. Joseph de Maistre en avait, depuis longtemps, fait la remarque. « L'esprit religieux, écrivait-il, est inséparable du tempérament d'inventeur. »

D^r CH. FIESSINGER.

LES

MARIONNETTES DE SALZBOURG

A PARIS

Tous les ans les fêtes de Salzbourg attirent dans cette ville charmante une foule d'amis de Mozart. C'est à cette occasion que M^{me} Octave Homberg découvrit, au fond d'une impasse qui conduit au Borromœum, le théâtre de marionnettes du docteur Aicher. Personne n'ignore que M^{me} Homberg, musicienne accomplie, a fondé à Paris une société Mozart, et que grâce à elle nous avons un écho de Salzbourg. Dans le désir qu'elle a de faire partager à ses amis tout ce qui constitue l'atmosphère de son maître bien-aimé, elle a eu l'idée d'inviter les marionnettes du docteur Aicher; et les marionnettes, qui n'ont rien à lui refuser, ont consenti à quitter quelques jours leur patrie pour faire à Paris trois petits tours.

C'était un spectacle délicieux. Cela se passait dans la nouvelle salle de la rue Cardinet, ingénieux chef-d'œuvre de l'architecte Auguste Perret : un petit temple de la musique qui a un peu la forme et la sonorité d'un vieil instrument de lutherie. C'est là que les marionnettes de Salzbourg avaient installé leur minuscule théâtre. Comme elles ne parlent que l'allemand, il leur fallait un interprète, ainsi qu'à des princesses étrangères; avant chaque acte, le compère, tantôt M. Ghéon, M. André Maurois, ou M. Henry Bidou, tantôt le comte Jean de Pange ou M. Lichtenberger, faisait le boniment et l'on s'entendait le mieux du monde. J'ai assisté à une matinée donnée devant un public d'enfants; ces petits Parisiens,

assurément peu germanistes, trouvaient tout naturel que des êtres si menus et si particuliers eussent un idiome spécial, comme les animaux ont leur latin; la différence des langues ne les gênait nullement et ne troublait pas leur joie devant les mouvements de ces créatures si petites.

Le monde des marionnettes est en effet d'une variété surprenante. Dans cet univers merveilleux, rien qui ressemble à ce qu'on appelle la normale. Les fameux *Piccoli* de M. Podrecca avaient la taille et la gaieté d'une troupe de gamins : c'étaient les géants, les Martiens de l'espèce. Les personnages du docteur Aicher appartiennent à une famille infiniment plus réduite. A côté des *Piccoli* qui, dans cette volaille, seraient les coqs et les poules, ils semblent faire partie du groupe des colibris.

Les poupées, de cinq à six pouces, toutes taillées, sculptées, habillées par le docteur Aicher et par son père, avec des soins de créateurs, donnent tout de suite, par leurs dimensions et leur délicatesse, l'idée d'un petit peuple un peu surnaturel, tant il paraît raffiné et précieux. Ces petites personnes, admirablement articulées, font les mêmes gestes que vous et moi, sans compter une foule d'autres qui nous seraient impossibles et qui nous semblent tout à fait acceptables de leur part. Elles sont douées d'une mobilité qui paraît les soustraire par moments aux lois de la pesanteur. Spectacle très philosophique : elles s'agitent et le docteur Aicher les mène.

Le théâtre, comme le monde de Dante, est partagé en trois étages : en haut, les machinistes qui tiennent et qui manient les fils; sous la scène, les chanteurs et les récitants; tout ce mécanisme est invisible : le spectateur ne voit que la partie intermédiaire, où se passe l'action. Chaque marionnette a donc deux personnes à son service : l'une pour la faire mouvoir, l'autre pour la faire parler. On ne s'étonne plus de la richesse de ses facultés. Le théâtre occupe à la fois huit ou neuf personnes. Les voix d'hommes gênent un peu; il y a une disproportion entre le volume d'une basse-taille et la forme minuscule d'où elle est censée s'échapper. Il semble que la gêne serait moindre avec des voix d'enfants. Elle cesse d'ailleurs dans les rôles chantés. Gérard d'Houville, qui est poète, en a bien trouvé la raison : l'oiseau, qui n'a presque point de corps, est la source de toute mélodie; et dès que la

musique commence, ne sommes-nous pas déjà dans le domaine des miracles ?

Les poupées de Salzbourg nous avaient apporté un choix de trois spectacles. Le premier, il va sans dire, était consacré à Mozart. Il se composait de deux saynètes, un petit acte tiré des « enfances Mozart », le petit prodige à la Cour, sautant au cou de l'Impératrice, amoureux de l'archiduchesse ; puis un acte de Mozart lui-même, *le Directeur de théâtre*, charmant impromptu de salon, plein de gaieté et de gentillesse, sur les petits travers des acteurs, les prétentions des mécènes, les embarras des régisseurs. Cette opérette en miniature était parfaitement adaptée à un théâtre de marionnettes.

Peut-être gagnerait-on à représenter ainsi les petites comédies de Mozart, comme *Bastien et Bastienne* ou *l'Enlèvement au Sérail*, ou *la Flûte enchantée* elle-même, pour laquelle on trouve si rarement dans les troupes d'Opéra des chanteurs capables d'exprimer le côté poétique et la magie enfantine de ces fables et de cette musique. On y parviendrait mieux en confiant ces rôles à des figurants impersonnels et désincarnés.

L'Avion-Fusée, la petite féerie du docteur Hermann Aicher, est un conte agréable, avec de jolis décors, qui nous promène dans une planète fantastique, où nous retrouvons en réalité le monde des pucerons, des lichens et des mousses ; il y a au troisième acte un gala à la Cour du prince des insectes, avec un ballet de champignons fort divertissant ; le ver-luisant, avant la fête, fait sa ronde et allume, comme faisait jadis l'allumeur de réverbères, la clochette des bruyères et le globe de porcelaine des tulipes.

Mais la pièce de résistance, c'était la *Vie scandaleuse du fameux docteur Faust et sa mort terrifiante* : le *Faust* original, l'ancêtre vénérable du poème de Goethe, le *Faust* des marionnettes, enfin le vrai *Faust*. Il se jouait certainement à Strasbourg en 1770, et c'est là que le jeune Goethe l'a vu quand il était étudiant. Il nous l'apprend dans ses *Mémoires*. Les premières esquisses de son poème datent de 1771. Les derniers vers furent écrits par le vieillard octogénaire en 1832, quinze jours avant sa mort. Goethe a donc travaillé à cet ouvrage pendant soixante ans. C'est son poème et c'est sa vie.

On sait que le docteur Faust est un personnage historique, si l'on peut employer ce mot pour une histoire dont on ne sait rien. C'était probablement une sorte d'illuminé ou de charlatan; mais il laissa une légende, imprimée à Francfort en 1587, et qui devint tout de suite un livre populaire : il y en eut une traduction française de Palma Cayet dès 1598, et le grand Marlowe l'avait mise à la scène dans la jeunesse de Shakespeare. Cette pièce fut portée en Allemagne par les acteurs anglais. Mais des pièces indigènes, plus proches de la légende primitive, ne tardèrent pas à se répandre; elles n'ont pas cessé de végéter jusqu'à nos jours. Le détail varie d'une pièce à l'autre. Je ne sais sur quelles versions M. le docteur Aicher a établi son texte. Je m'en rapporte à lui pour supposer que c'est en gros le drame de marionnettes que le jeune Goethe a vu à Strasbourg.

Rien de plus curieux : ce petit drame édifiant, à l'allure d'homélie ou de sermon en images, ce *Faust* sans Marguerite, avec des côtés de farce, de féerie et de terreur, n'est guère que la carcasse de l'immortel poème, mais cette ébauche est déjà d'une vie singulière. On éprouve le plus vif plaisir à retrouver dans l'embryon la création future, et à voir, dans la coupe du gland, le chêne majestueux et sa ramure gigantesque jusqu'à la masse de ses feuillages où soufflent les vents du ciel.

Ce drame sommaire, cette idée d'un pacte avec l'Enfer, d'un pouvoir magique acheté au prix de la vie éternelle, et en échange d'une âme, qui en sera punie par des peines sans fin, est au fond d'une foule de vieilles légendes. Ce qui est remarquable ici, c'est le mélange de ces idées du moyen âge avec celles de la Renaissance : il y a le cabinet de Faust, la cabale, les vieux grimoires, le laboratoire du nécromant et les fourneaux de l'alchimiste, et puis déjà un vent du sud, un *foehn* qui arrive d'outre-monts, apportant des images de bonheur et de volupté. Éternel attrait de l'Italie, nostalgie de Mignon, charme du Vénusberg! Le premier usage que fait Faust de sa toute-puissance est de voler à la cour de Parme. Et Goethe lui-même, dès qu'il l'a pu, ne s'évada-t-il pas vers le pays du bleu ? Pour montrer son pouvoir au prince, le Faust des marionnettes conjure des évocations antiques; le prince effrayé médite de se débarrasser de Faust par le poison. On est encore au temps où la beauté paraît suspecte, où elle semble

vaguement complice des démons : ce qui est encore plus visible à l'acte suivant, où Méphisto, pour dernier piège, fait apparaître Hélène nue, radiieuse et aussitôt changée en vieille décrépète et pourrie.

Je laisse de côté le personnage de Hans Wurst, le loustic populaire, naïf et bon enfant, qui se tire d'affaire et qui échappe aux griffes du Malin là où l'homme de science et le profond enchanteur se perd. *Sancta simplicitas!* Ce gaillard pittoresque, mélange de Thyl l'Espiègle et du Petit Poucet, fait la joie de la pièce, dont il occupe la moitié : c'est le Sancho de ce don Quichotte. Le poète a négligé cet élément comique (à moins que la scène des diables, à la fin du second acte, ne soit devenue l'origine de *la Nuit de Walpurgis?*).

Quoi qu'il en soit, ce petit scénario de guignol, cette diablerie pour enfants, contenait pour un Goethe une prodigieuse matière de songes. Trois ou quatre scènes du début (le prologue, les deux premiers actes) devaient suffire à former le noyau du « premier *Faust* »; le troisième et le quatrième acte (la cour du prince et l'acte d'Hélène) sont le noyau du « second *Faust* ». Le poète autour de ce canevas a jeté une foule d'épisodes; les thèmes se sont multipliés. Mais, à le bien prendre, tout *Faust* est en puissance dans la pièce des marionnettes. On y voyait déjà cet amalgame de deux mondes : le moyen âge et la Renaissance, le monde païen et le monde chrétien, la vie réelle, les voyages, la terre et le ciel; on y trouve la vieille Allemagne et son penchant au merveilleux, son inquiétude, son folklore, et surtout, bien que le poète ait changé la conclusion, on trouve dans ce drame puéril une idée profonde, une vue de la destinée. C'était déjà un drame du salut, une histoire de perte ou de rédemption : il y va de la vie éternelle et du sens même de l'univers. Sur ce théâtre de poupées, le jeune homme pouvait entrevoir cette idée devenue si étrangère aux hommes du XVIII^e siècle : en un mot, c'était un mystère et c'est ainsi qu'à force de rêver, en y mettant toute sa vie, le poète réalisa cette immense allégorie, dont il a fait l'histoire de l'Homme.

PIERRE TROYON.

LES LIVRES D'HISTOIRE

AUTOUR DE NAPOLÉON

« Toujours lui ! lui partout !... Les livres d'histoire que nous offrent les éditeurs et qui réussissent tournent presque tous autour de Napoléon... Besoin d'une enquête supplémentaire sur une époque mal étudiée, pense l'historien ; engouement inexplicable comme toutes les modes, diront les gens peu enclins à la recherche des causes ; symptôme d'un état d'esprit et d'une attente, insinuent les prophètes politiques. Laissons chacun se complaire dans ses conclusions ; pour l'observateur des faits contemporains, il suffit de constater qu'un courant existe, et que l'on demande du Napoléon en librairie. » Telles étaient les réflexions qu'inspirait naguère à un éminent collaborateur de la *Revue* la publication des Souvenirs d'un ministre du Premier Empire (1). Ces lignes datent maintenant de trente années, mais l'on serait tenté de les croire écrites hier, tant elles répondent aux curiosités et même aux préoccupations de l'heure présente. L'homme auquel elles s'appliquent domine de si haut le siècle dont il a inauguré les destinées, il a marqué d'une si durable empreinte les conditions mêmes d'existence de la France contemporaine que les ouvrages relatifs à sa vie, à son règne, ou à ses principaux collaborateurs conservent encore comme un vivant intérêt d'actualité. Ils se multiplient toujours sans paraître épuiser, ni le zèle des chercheurs, ni la faveur passionnée du public (2).

(1) Voir dans la *Revue* du 15 mai 1904, *Un portrait de Napoléon, les Souvenirs de Chaptal*, par le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé.

(2) Madelin (Louis), *Le Consulat et l'Empire*, 2 vol. in-8 (1799-1809 et 1809-1815); Hachette. — Lenotre (G.), *Napoléon, Croquis de l'Épopée*, 4 vol. in-16; Grasset. — Elmer (Alexandre), *l'Agent secret de Napoléon, Ch.-L. Schulmeister*, trad. franç., 1 vol. in-8; Payot. — Aubry (Octave), *Le Roi de Rome*, 1 vol. in-16; Fayard. — De Bourgoing (Jean), *Le Fils de Napoléon*, 1 vol. in-8; Payot.



On peut placer en tête de ceux qui ont vu le jour au cours des derniers mois, pour l'ampleur du sujet comme pour le talent, celui dans lequel M. Louis Madelin a réuni et développé les brillantes études sur l'œuvre napoléonienne dont les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur. Comme l'indique leur titre, les deux volumes dont il se compose représentent une histoire complète du Consulat et de l'Empire, de 1799 à 1815. Elle avait été sans doute plusieurs fois écrite avant lui, mais elle a besoin d'être refaite tous les dix ans pour être mise au courant des travaux de détail ou des publications de documents propres à en compléter la connaissance.

L'auteur a apporté à la retracer ces dons de vie et cette faculté de synthèse qui avaient déjà fait le succès de son précédent volume sur l'époque révolutionnaire. Il en passe en revue tous les aspects, — entreprises guerrières et fondations civiles, développement matériel et évolution de l'esprit public, — en s'efforçant de concilier le respect de l'ordre chronologique avec les exigences de la composition par grandes masses ; et il en présente une sorte de chronique animée, dont le mouvement entraîne le lecteur, dont la lumière le pénètre, et dont bien des passages ne sont pas sans lui donner à réfléchir et même à s'émouvoir.

C'est le cas, notamment, dans les circonstances actuelles, de ceux qui concernent cette restauration du sens de l'autorité et ces merveilles de rétablissement financier qui ont marqué les débuts du Consulat. Comment lire sans une sorte d'émotion rétrospective ce témoignage du principal instrument de cette dernière opération : « Je ne crois pas, écrivait Barbé-Marbois, que l'histoire de nos finances offre un autre exemple d'un passage aussi prompt du découragement à la confiance. » Et comment, à ce propos, résister à la tentation de chercher dans les écrits ou les discours de Napoléon lui-même les secrets du miracle accompli ? « Nous avons, affirme-t-il en se mettant à l'œuvre, une autre ressource (que les gros impôts) pour que la recette excède ou au moins égale la dépense : c'est l'économie. » « Le service du Trésor dans les moments de pénurie, déclarera-t-il à la fin de son règne, ne peut se faire d'après les mêmes principes et de la même manière que dans les temps d'abondance. » Et ne prévoyait-il pas, un siècle à l'avance, les ravages de l'inflation monétaire

lorsqu'il écrivait que « le papier-monnaie doit être considéré comme le plus grand fléau des nations et comme étant au moral ce que la peste est au physique » ? Il suffit de parcourir la *Correspondance* pour y ramasser à pleines mains de ces aphorismes de sagesse financière dont beaucoup pourraient trouver actuellement la plus utile application. Ce n'est pas l'un des moindres mérites de M. Madelin, et c'est l'une des marques de la solidité de son œuvre que de nous apporter ainsi d'instructifs sujets de rapprochement avec le temps présent.

* * *

Après s'être longuement fixé sur les grandes fresques où revit le tableau de toute une époque, l'œil éprouve comme un besoin de s'égarer sur les scènes de genre qui nous en montrent les aspects intimes, les dessous et les à côtés. Ainsi s'explique, — pour emprunter un exemple à la littérature de la guerre mondiale, — la floraison actuelle de ces « histoires d'agents secrets » dont le succès en librairie balance souvent celui des Mémoires des grands chefs. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il semble que l'époque napoléonienne devance et même dépasse parfois la nôtre. Elle a connu un « as » de l'espionnage, comparable et même parfois supérieur au fameux colonel Lawrence et à ses plus subtils collègues de l'*Intelligence Service*. Il suffit pour s'en rendre compte de citer quelques-uns de ses exploits, tels qu'ils sont rapportés dans l'intéressante étude biographique que vient de lui consacrer un historien autrichien, M. Alexandre Elmer.

A la fin de septembre 1805, Napoléon se trouve de passage à Strasbourg, en route pour Austerlitz. Tout en préparant son plan de campagne, il donne quelques audiences au Palais archiépiscopal, où il est descendu. A la queue d'une longue file de solliciteurs, il voit, un matin, s'en avancer un dernier, qui se présente comme un nommé Charles Schulmeister, et se propose, d'ailleurs sans recommandation, comme « agent du service des renseignements ». Il le congédie brièvement, faute de le connaître, et se remet au travail. Quand il relève la tête, c'est pour apercevoir, au fond de la pièce, un nouveau venu, « insignifiant et lourdaud, type accompli du petit bourgeois satisfait de lui-même ». « Comment osez-vous entrer sans être annoncé ? s'écrie-t-il d'une voix tonnante. — Sire, je suis ce Schulmeister que vous venez de ren-

voyer. — C'est bien, monsieur, reprend l'Empereur subitement adouci ; je ne vous oublierai pas. » Fils d'un obscur pasteur badois, l'homme dont le talent de rapide métamorphose vient de décider ainsi la fortune est âgé de trente-cinq ans, et installé depuis 1797 à Strasbourg, où sa future vocation s'annonce par la pratique de la contrebande comme par des relations assez suspectes avec certains chefs militaires autrichiens. L'assurance de copieuses rémunérations le rallie alors à la cause de Napoléon, au service duquel il débute par un coup de maître. Il se rend à Ulm auprès de Mack, gagne sa confiance en lui proposant des informations sur les mouvements de son adversaire, et réussit à lui persuader que celui-ci, alors en marche, va être rappelé en France par la menace d'une révolution ; le résultat de cette mystification, c'est de faire persévérer le général autrichien dans une immobilité qui l'empêchera d'échapper à l'encerclement et à la capture.

Un mois plus tard, à Vienne, on retrouve la main de Schulmeister dans la préparation de la singulière ruse de guerre qui permet aux troupes de Murat d'occuper sans combat, grâce au bruit répandu d'un armistice, ces ponts du Danube dont la possession devra, quatre années plus tard, devenir le prix de deux sanglantes batailles. Aussitôt après, il exerce, sous le nom de « Monsieur Charles », les fonctions de chef de la police française à Vienne, et y rend des services assez précieux pour être utilisé ensuite dans la campagne de Prusse. Attaché alors à un état-major et chargé de le renseigner sur les forces ennemies, il partage tous les périls de la vie militaire, et il lui arrive même un jour de dépasser son rôle en s'emparant, avec treize cavaliers seulement, de la petite ville de Wismar.

Récompensé à son retour par une gratification presque égale à celle d'un maréchal de France, comme par le cadeau d'une superbe propriété aux environs de Strasbourg, « Monsieur Charles » fait maintenant figure de châtelain, sous le nom de « Monsieur de Meinau ». En 1809, une nouvelle guerre avec l'Autriche vient l'arracher aux douceurs de cette nouvelle existence. Il retourne à Vienne pour y reprendre, mais cette fois pour cinq mois, ses anciennes fonctions de préfet de police militaire, et il les exerce au milieu de rivalités qu'il faut déjouer, parfois même d'actes de trahison qu'il réussit à découvrir et à punir. Il ne surmonte pas seulement ces difficultés ; il trouve à la bataille de Wagram une occasion de donner un échantillon, devenu légendaire, de sa pré-

sence d'esprit. Comme il observe de la lucarne d'une métairie les mouvements de l'ennemi, une patrouille autrichienne l'aperçoit, lui envoie une salve et se dirige de son côté pour s'emparer de sa personne. Sans se déconcerter, il se précipite sur un plat à barbe, se barbouille à la hâte le visage avec de la mousse de savon, et va ouvrir la porte dans le simple appareil d'un valet de ferme surpris au milieu des soins de sa toilette. Au sous-officier qui l'interroge sans le reconnaître, il répond, — en imitant l'accent viennois, — que l'individu aperçu au grenier y est toujours et qu'il vient même d'être atteint par une balle. Et, tandis que la patrouille se précipite dans l'escalier, il s'échappe pour aller porter à l'État-major français le résultat de ses observations.

Ce n'était pas tous les jours que les événements lui fournissaient le moyen de se signaler par de pareilles prouesses. A partir de 1809, il semble désireux de se reposer sur ses lauriers et fait l'acquisition d'un nouveau château, à Boissy-Saint-Léger. Lors de la seconde occupation de Paris par les Alliés, en 1815, il doit se cacher pour éviter leurs vengeances, cherche à rentrer en grâce auprès des Autrichiens en leur offrant ses services d'informateur, et se voit, au contraire, arrêté par les Prussiens avant d'être libéré par la conclusion de la paix. A partir de ce moment et pendant trente-huit années encore, il emploiera à se faire oublier comme à sauver les débris de sa fortune les restes d'une vie que viendra couronner, trois années avant sa mort, la visite du Prince-Président, du neveu de l'Empereur qu'il avait servi.

* * *

L'intérêt qui s'attache aux plus obscurs instruments des desseins de Napoléon ne pouvait manquer de s'étendre à tout ce qui touche à sa descendance, même illégitime. Parmi ses enfants naturels, le seul dont le nom soit sorti de l'obscurité est le comte Walewski, en raison de sa noble origine et du rôle qu'il a été appelé à jouer comme ministre du Second Empire. A côté de lui, d'autres, moins connus du gros public, méritent au moins une brève mention. Dans son dernier volume, M. G. Lenotre nous retrace, avec sa verve habituelle, la monotone odyssée d'un jeune Léon, qui fut inscrit à l'état civil de Paris, le 15 décembre 1806, comme fils d'une demoiselle Éléonore Denuelle et d'un « père absent ». Après avoir figuré pour un legs de 300 000 francs, bien vite dissipé, sur le testament de Sainte-Hélène, il devait prolonger

jusqu'en 1881, sous le nom de baron Léon, une lamentable existence de besogneux, qui n'était d'ailleurs point inconnue des spécialistes de l'histoire napoléonienne. — C'est, au contraire, une révélation toute nouvelle que leur apporte M. Elmer, dans sa biographie de Schulmeister. Pendant son long séjour à Vienne, en 1809, l'Empereur se reposait des fatigues du commandement dans les bras d'une jeune fille de dix-neuf ans, Eva Kraus, pupille d'un commissaire des guerres italien. Au début de l'année suivante, celle-ci donna le jour à un fils, dont la filiation, attestée d'ailleurs par une surprenante ressemblance physique, ne semblait pas faire de doute pour les contemporains. Il reçut le nom d'Eugène de Megerle de Mühlfeld, et devait se distinguer comme avocat, juriste et homme politique. N'est-ce pas une singulière fortune que celle de ce fruit des amours impériales, destiné par l'ironie du sort à mourir en 1868 seulement, dans la peau d'un député au Reichsrat autrichien ?

Ces curiosités biographiques ne dépassent d'ailleurs pas le cadre de ce que M. G. Lenotre appelle modestement la « petite histoire » ; c'est dans le domaine de la grande que l'on rentre avec l'héritier officiel du nom et du sang de Napoléon. La récente Exposition du Roi de Rome aux Tuileries a valu à sa mémoire comme un regain de popularité posthume. En considérant les bustes et les portraits où revit sa juvénile physionomie, bien des visiteurs ont entendu chanter dans leur mémoire les beaux vers dans lesquels le poète italien Carducci rappelait naguère, avec sa puissance de raccourci habituelle, les images qu'évoque son nom et les légendes qui y sont restées attachées : « Et celui-là, rassasié de baisers dans les lits autrichiens, rêvant à des sonneries de dianas et à de belliqueux roulements de tambours dans les aubes glaciales, s'affaissa un jour comme une pâle jacinthe. »

C'est la mélancolie parfois dramatique de cette destinée que M. Octave Aubry a su faire revivre, en un récit à la fois pittoresque et émouvant, où l'on retrouve les meilleures qualités de sa manière, et dont il serait superflu de faire l'éloge aux lecteurs de la *Revue*. Presque en même temps, un historien autrichien, de famille française, M. de Bourgoing, ayant été amené par ses découvertes dans les archives viennoises à traiter le même sujet, a pu apporter des données nouvelles à l'étude du problème qui le domine et que l'on pourrait formuler ainsi : né à Paris et élevé à Vienne, le fils de Napoléon a-t-il surtout gardé la marque de son

origine paternelle ou subi l'influence de son éducation familiale ? Et quand il a atteint, avec l'âge d'homme, la plénitude de son développement moral, ses sentiments intimes étaient-ils ceux d'un Bonaparte ou d'un Habsbourg ? Le roi de Rome l'emportait-il en lui sur le duc de Reichstadt ou inversement ? Bien que la première opinion ait été longtemps communément reçue, comme la plus flatteuse peut-être pour notre amour-propre national, le doute était permis depuis que, dans un article publié à l'occasion de la pièce d'Edmond Rostand, M. Frédéric Masson s'était attaché à montrer dans le fils de Marie-Louise un « légitime », c'est-à-dire un prince pénétré malgré lui des idées et même des préventions des vieilles dynasties, et incapable de s'en évader.

Les recherches de M. Jean de Bourgoing l'ont conduit à d'autres conclusions : c'est d'abord que l'empereur d'Autriche et son entourage n'ont exercé sur le jeune prince aucune pression, bien au contraire, pour étouffer en lui tout sentiment français ; c'est ensuite que, dans l'âme de celui-ci, le culte de la mémoire paternelle et le regret de la patrie d'origine n'ont cessé de demeurer assez vivants pour prendre une force croissante à mesure qu'il avançait dans l'existence. Avant 1830, les convenances de sa position lui font restreindre ses vœux à exercer en Autriche les talents militaires d'un « nouveau prince Eugène ». Plus tard, quand la révolution de Juillet vient ouvrir à son ambition de nouvelles et mystérieuses perspectives, il s'abandonne tout entier à l'ivresse de son nom, à la satisfaction d'écouter la voix du sang paternel, à l'amertume de s'être toujours senti étranger à la cour de Vienne. N'a-t-il pas, d'ailleurs, dévoilé à cet égard le fond de sa pensée, dans cette maxime, copiée par lui en 1828 et trouvée après sa mort dans ses travaux d'écolier : « Quelque raison que l'on ait d'être éloigné de sa patrie, aucune n'est suffisante pour vous la faire oublier » ? Le surnom de *l'Aiglon*, par lequel il est le plus souvent désigné depuis E. Rostand, ne répond donc pas seulement à une fantaisie de poète, il traduit tout un état d'esprit. Il prendrait un sens presque symbolique le jour où, comme il en a été question, les cendres du fils de Napoléon quitteraient l'église des Capucins de Vienne pour venir par la voie des airs trouver leur dernier repos auprès de celles de son père, dans l'église des Invalides.

ALBERT PINGAUD.

REVUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Parsifal*, pour le cinquantième anniversaire de la mort de Wagner. — HENRY DUPARC.

Terminant à l'abri dans le luxe et la gloire une existence longtemps misérable et harcelée, Wagner qui passait l'hiver à Venise y succombait sans souffrance, à un arrêt du cœur, le matin du 13 février 1883, deux mois avant d'atteindre sa soixante et onzième année. Devançant les cérémonies et les représentations commémoratives de Leipzig, sa ville natale, de Bayreuth où le théâtre inauguré en 1876 demeure réservé à ses œuvres, et des grandes scènes du monde entier, l'Opéra dès le 23 janvier célébrait le cinquantième anniversaire du jour où il quitta ce monde par une reprise de *Parsifal*.

Empressement bien dû, sans doute, à un auteur qui, depuis tant d'années, et aujourd'hui encore, procure à l'Opéra son auditoire le plus fidèle, attentif et docile. Choix requis par l'hommage funèbre : conçu et achevé dans les dernières années de sa vie, destiné par Wagner au théâtre de Bayreuth qui devait en garder le privilège aussi longtemps que l'héritage serait valable, *Parsifal* n'y est apparu que le 26 juillet 1882, don suprême du musicien qui ne devait plus l'entendre à la saison prochaine, et c'est un *Spectacle de fête pour la dédicace d'un théâtre*, ainsi qu'il l'a stipulé formellement et en un seul mot, sa langue ayant pour ces agglutinations une facilité dont il abusait par goût de la couleur locale et nationalisme philologique. Mais ce léger ridicule ne peut atteindre la sincérité de son intention.

Sincère, il le fut toujours. La contradiction fréquente entre ses idées et ses actes n'y fait pas obstacle et même en est la preuve. Récidiviste de la tentation, il n'a jamais rusé avec le repentir.

Affligé d'un vigoureux appétit pour toutes les jouissances terrestres, il pouvait aisément faire de nécessité vertu : à son esprit philosophique il ne coûtait guère de bâtir un système de morale immorale à sa mesure, sans autre droit que celui du plus fort. C'est Nietzsche qui s'en est chargé. Mais plutôt que de s'y convertir, Wagner s'est fait de ce partisan fanatique un ennemi acharné. Incapable de résister lui-même à l'attrait du luxe ni à l'emportement de la passion, il n'a cessé de proclamer les mérites du désintéressement et de la chasteté. Ses héros les plus fiers, Tristan qui brave les lois humaines, Siegfried maître du monde, s'arrêtent tout à coup, aperçoivent la vanité de tout ce qui est mortel, et quittent la partie. Il ne pouvait en faire autant, parce que son lot était de vivre, déchiré par le rude combat de ses aspirations et de ses instincts ; du choc entre ces deux violences contraires devait jaillir son œuvre orageuse et splendide. *Parsifal* apaise l'orage par le secours de la religion. Né chrétien et protestant, ce n'est pas la première fois qu'il tentait de rentrer au bercail de la foi. Il avait de peu dépassé la trentaine, âge où son goût, comme il l'a écrit dans son autobiographie, cessa d'être « à l'état de salade », que par le drame du *Tannhäuser* il entraînait en pourparlers avec le christianisme, sans succès décisif. Le poète enivré de volupté païenne retourne à son péché. Vénus est la plus forte. Élisabeth, qui l'aime d'un cœur pur, meurt de chagrin. Vainement Tannhäuser fait le pèlerinage de Rome où le pape lui refuse l'absolution. Il faut qu'il meure à son tour pour que la miséricorde divine lui promette enfin le pardon de ses fautes.

Wagner venait alors d'épouser, à Magdebourg où il était directeur de la musique dans le théâtre d'opéra, une aimable cantatrice, de quatre années plus âgée, dont il était follement épris, et jaloux non sans quelque motif, car elle avait d'autres amis, et s'était fait longtemps prier. Atteinte avant lui, comme il fallait s'y attendre, par l'injure du temps et jalouse à son tour, la pauvre Minna, ayant perdu ses moyens de plaire, ne fut plus qu'une épouse plaintive et souvent acariâtre. Corrodée par la souffrance et sans le brillant que lui donnait jadis une coquetterie confiante, sa nature reparaisait sous l'aspect le moins favorable : honnête, mais rugueuse, avec des traits de vulgarité dont Wagner souffrait cruellement, car il lui gardait, bien qu'infidèle, une reconnaissance émue et a toujours fait son possible pour l'épargner, accumulant, comme toujours en pareil

cas, de maladroits mensonges qui découverts presque aussitôt l'irritaient bien plus encore. Un jour de l'année 1858, Wagner cachait derrière son dos une enveloppe destinée à Mathilde Wesendonk; Minna, l'ayant interceptée, n'hésita pas à l'ouvrir et y trouva l'esquisse du prélude de *Tristan*, avec une lettre qui lui parut fort compromettante, et l'était, mais en un sens différent de celui qu'elle attachait à ce délire de passion et de douleur: elle ne croyait qu'à la trahison du corps, sans voir celle de l'âme qui peut devenir autrement redoutable. La scène de reproches qu'elle fit à sa rivale eut le résultat qu'elle cherchait. Indignée de voir à ce point méconnu son héroïque effort de vertu conjugale, M^{me} Wesendonk crut devoir avertir son mari, n'ayant rien d'irréparable à lui cacher, et Wagner, à qui elle gardait rancune pour cet incident pénible, dut après quelques semaines se rendre à l'évidence : il fallait se quitter.

Pourtant il n'a pas tenu rigueur à sa femme pour la rupture qu'elle avait causée, en le mettant au désespoir. C'est elle qui l'accompagne à Paris, pour y assister avec lui à la chute du *Tannhäuser* et s'y montrer jalouse encore à cause du plaisir qu'il goûtait à la conversation de la fille aînée de Liszt, devenue depuis peu M^{me} Émile Ollivier. C'est seulement après leur retour en Allemagne que Wagner se décide à se séparer d'elle, parce que la vie commune leur était pour tous deux une torture; mais malgré des embarras d'argent, plus graves que jamais avant l'intervention providentielle du roi de Bavière Louis II, il n'a jamais cessé de subvenir à ses besoins, de s'inquiéter de sa santé; et chaque fois qu'il l'a revue, ce fut avec attendrissement.

Elle mourut loin de lui, en 1866, et quatre ans plus tard il épousait l'autre fille de Liszt, qui portait le prénom de Cosima; il avait fallu pour cela qu'un des plus fidèles amis de Wagner, le chef d'orchestre Hans de Bulow, cousin éloigné du prince qui fut, par la suite, chancelier de l'empire d'Allemagne, obtint contre elle une sentence de divorce, et qu'elle se convertit à la religion protestante. Dès lors, Wagner renonce aux aventures qui ne lui avaient jamais manqué jusque-là. Une femme intelligente et énergique protège son repos et son travail. Fut-il vraiment heureux en ce paradis terrestre où il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir les fruits de l'opulence, mais dont l'entrée était gardée par un glaive invisible? N'a-t-il jamais regretté le temps troublé où son cœur s'enflammait tour à tour pour tant d'aimables femmes, dont peu

lui résistaient ? La jeune et alors charmante fille de Théophile Gautier, qu'il lui avait été permis d'entrevoir, lui laissait un lumineux souvenir qu'il voulait perpétuer : il la pria de lui envoyer de Paris des soieries délicates, pour les caresser du regard en composant *Parsifal*.

* * *

Depuis longtemps il connaissait cette légende dont il a employé un épisode, celui du chevalier au cygne, dans *Lohengrin*. Elle est, comme celle de *Tristan et Yseult*, d'origine bretonne et garde le souvenir de la magie celtique. Chrestien de Troyes, qui le premier l'a mise en vers français sur la fin du XII^e siècle, mène le chevalier Perceval, après maintes prouesses, en un château où il aperçoit un roi blessé, une épée sanglante, et une coupe qui a pour nom le Graal. Mais son poème inachevé ne donne pas le mot de l'énigme, interprétée par ceux qui le continuèrent ou en firent d'autres arrangements, au siècle suivant, dans le sens d'un mystère chrétien. Le Graal devient le plat qui servit à la Cène, et il ne peut tomber au pouvoir que d'un chevalier sans péché, qui sera Perceval. C'est cette version que Wagner a suivie, avec les hypothèses que l'érudition allemande de son époque y avait ajoutées, et c'est ainsi qu'il change Perceval en Parsifal, pour tirer ce nom de l'arabe et lui donner la signification que traduit en son poème l'expression « *der reine Thor*, le pur insensé ». Les anciens auteurs n'en demandaient pas tant. Il leur suffisait que le héros fût sans reproche, mais non point sans discernement. Déjà Wagner avait fait de Siegfried, dans la *Tétralogie*, un superbe innocent. C'est ainsi qu'il entendait le verset du Sermon sur la montagne : « Bienheureux les pauvres de l'esprit ». En cette leçon d'humilité pour la raison humaine devant la Sagesse divine, il trouvait une condamnation universelle du savoir qui n'appartient pas à la religion chrétienne, mais aux doctrines philosophiques du bouddhisme dont Schopenhauer, qui s'en était servi pour construire son pessimisme, lui avait transmis l'influence.

Si le château du Montsalvat a jamais existé, l'ordre religieux et guerrier qui y gardait le saint Graal ne s'assemblait à la chapelle que pour y célébrer les offices de la liturgie catholique. Bach, protestant comme Wagner, a pu construire une messe en idées générales comme un vaste édifice où le culte a sa liberté. Mais Wagner n'a pas assez de dévotion pour s'oublier soi-même.

Il ne peut penser que par une théorie particulière, et c'est ainsi que, non content d'avoir pris pour fête joyeuse le jour de la Crucifixion à la manière protestante, et non celui de la Résurrection comme dans l'Église catholique, il prétend associer la nature à l'allégresse des hommes, par une fiction toute à l'avantage de sa symphonie descriptive, mais d'une orthodoxie plus que douteuse, puisque les Évangiles attestent qu'à cet instant le ciel s'est voilé, la terre a tremblé, laissant sortir les morts des sépulcres entr'ouverts. Ou bien, s'il veut se rapprocher du dogme, il lui faut une apparence sensible, dont il exécute artistement la copie. Kundry la tentatrice, aux pieds de Parsifal, avec ses cheveux dénoués et sa fiole de parfums, forme un tableau de piété qui reproduit l'épisode de l'Évangile où Madeleine est venue rendre cet hommage au Sauveur. Mais l'allusion est indiscreète : il y a des gestes et des scènes qu'on ne répète pas. Les chants des chœurs, dans le sanctuaire, sont de même calqués sur les chorals des temples luthériens, avec quelques détails plus fouillés, qui rappellent Palestrina. Les quatre notes des cloches se prêtent admirablement au cortège solennel du premier acte, à la marche funèbre du troisième ; mais si on entend les cloches, c'est sur la place, devant la cathédrale dont elles signalent la majesté, non le recueillement. Et Wagner, en effet, est resté sur la place, croyant pénétrer dans la nef. La preuve en est qu'il n'a pas trouvé un prie-Dieu pour s'agenouiller.

La grandeur, la pitié, la tendresse abondent en cette musique, mais ce qui manque constamment, c'est l'humilité avec ses deux corollaires, la contrition et le bon propos. Amfortas, puni d'une blessure toujours ouverte, pour avoir cédé aux attraites de Kundry, se lamente et se désespère, sans songer à tirer la leçon du malheur, sans manifester aucune intention de s'amender. Parsifal badine avec les filles-fleurs et se laisse approcher par Kundry, parce que l'enjôleuse lui parle de sa mère ; s'il la repousse tout à coup, c'est que son baiser lui remet en mémoire le mal qu'elle a fait au pauvre Amfortas. Il n'a pas réfléchi : il en est incapable. Son brusque dégoût suffit à rendre vains les maléfices de Klingsor, dont il reprend l'arme magique, détruit le palais illusoire, et voilà le sauveur qui, au dénouement de la pièce, va guérir Amfortas et rétablir la religion. Il n'a fait aucun effort de vertu, n'a, du moins à notre connaissance, acquis aucun mérite. Ce n'est pas ainsi que, selon la doctrine et l'histoire, on parvient à la sainteté qu'un

miracle, s'il plaît à Dieu, peut illustrer. Tannhäuser a fait bien pis, et cependant vaut mieux, parce qu'il déteste ses fautes et voudrait s'en punir.

Il vaut mieux parce qu'il est plus vrai. Wagner a fait tout son possible pour s'approcher de la sainte table et recevoir la communion. Mais une force qui tenait à sa nature même l'en écartait. Des joies spirituelles, qu'il appelait sans y atteindre, il n'a pu retracer que le reflet et l'écho. Pareil à Tannhäuser, ce n'est pas en cette existence qu'il lui était permis de retrouver la paix du cœur. Mais comme lui délivré par la mort, un dernier recours en grâce a pu encore le sauver.

Je me souviens du retour de Bayreuth, en un temps où *Parsifal* était aussi étroitement gardé dans le théâtre sur la colline que le Graal au château légendaire. Après les quatre soirs de la *Tétralogie* et le jour de congé réglementaire, pour la visite des environs, l'œuvre rare nous avait été donnée, avec de puissants artistes, van Dyck et Brema, dans les deux premiers rôles, et dès le lendemain, qui était un dimanche, le train du matin emportait vers Stuttgart et la frontière occidentale un fort contingent de wagnériens français et anglais; peu sociables d'ordinaire, mais tout émus encore de leur initiation récente, ils liaient connaissance pour échanger leurs impressions, et l'on n'entendait parler que de cathédrale, d'évangile et d'eucharistie. A tel point que je cherchai un autre compartiment, et tous ceux de première classe étant au complet, finis par me réfugier en seconde, où d'inoffensifs excursionnistes, chargés de boîtes à botanique et de filets à papillons, n'allaient pas me poser de questions indiscrètes sur le rire de Kundry ou le thème du Rédempteur.

Je n'osais avouer que, malgré la lourde ossature des chanteuses et les ramures en carton découpé du décor, le seul endroit où j'avais goûté un plaisir sans mélange était la scène des filles-fleurs, à cause de la valse lente, mollement soulevée sur la houle élargie des accords, et laissant flotter jusqu'à effleurer nos fronts, d'une grâce alanguie et provocante, ses écharpes de vocalises. Partout ailleurs, et même plus loin, au célèbre enchantement du vendredi saint où les fleurs des champs vont au prêche et chantent sagement leur cantique un peu fade devant l'harmonium de l'orchestre, Wagner était sérieux, attentif à régler une cérémonie grandiose, et manifestement en service commandé. Voilà qu'il a quitté son habit du dimanche, et fenêtres ouvertes, laisse venir

à lui les souffles embaumés qui exaltent la vie. Ils lui suggèrent une musique de délices où il redevient le magicien du prélude à *l'Or du Rhin*, des *Murmures de la forêt* et du jardin nocturne de *Tristan*. Le vieil homme n'était pas mort, ni même assez vieux encore pour se faire ermite. On le retrouve et on respire.

* * *

A cette reprise, mon sentiment fut à peu près le même, sauf qu'ayant acquis depuis lors ce que je ne souhaitais pas, je veux dire bien des années de plus, je gagne à ce triste progrès d'apprécier mieux peut-être la qualité du style, qui en toutes les parties de l'ouvrage, même en celles que j'aime le moins, est admirable de simplicité et de clarté. Ces vertus jusque-là refusées à Wagner, il y est parvenu, lui aussi, avec l'âge, et par le dernier effort de la méditation. Pas une note de trop cette fois, pas un mélange de couleur. Chaque instrument trace sa ligne séparée, si nette qu'il n'est besoin de nulle insistance pour la faire saisir, si bien unie aux autres qu'on discerne à la fois toutes les voix chantantes dans une harmonie mouvante et translucide. Rameau disait, en sa vieillesse mélancolique : « De jour en jour j'acquiers du goût, mais je n'ai plus de génie. » Trop modeste pour lui, ce propos doit subir une atténuation analogue, pour qu'on l'applique à Wagner. La vérité, c'est qu'il y a moins de génie en *Parsifal* que dans les œuvres antérieures, mais le goût y atteint à une perfection dont on ne croyait pas le musicien capable. Les idées toujours justes manquent de richesse. Mais pour la conduite et les proportions du développement, comme pour le choix et la disposition des sonorités, cette partition est d'une pureté infaillible, sans péché, sans remords, sans effort. *Parsifal* est le drame sacré de la composition musicale, et la rédemption qu'il opère, c'est celle de la symphonie.

L'interprétation de l'Opéra peut soutenir la comparaison avec tout ce qu'on a fait de mieux à Bayreuth. Il est certain que M. Georges Thill n'a pas la carrure d'un van Dyck ; mais il n'y a pas de raison pour que la configuration physique d'un interprète crée une tradition. Sa voix, plus délicate mais aussi plus souple, est de celles dont le charme suffit, sans qu'il soit nécessaire de crier pour qu'on l'écoute. Son geste, en grand progrès, est d'une discrétion élégante, et s'il joue peut-être le rôle en Perceval plutôt qu'en Parsifal, ne convient-il pas de l'en féliciter, puisque nous sommes en France ? M^{me} Germaine Lubin est

Kundry comme elle fut Elektra, en grande tragédienne ; sensible, intelligente, attentive aux paroles et aux nuances, par la beauté du chant, du mouvement, de l'attitude elle atteint à l'émotion profonde. M. Martial Singher sait donner au personnage d'Amfortas et à sa plainte désolée un accent d'autant plus pénétrant qu'il évite l'emphase et reste contenu. M. Huberty prête au diabolique Klingsor la sonorité de son chant et son autorité volontairement menaçante et rude. M. Journet, avec sa voix solide et sa généreuse franchise, fait de Gurnemanz, pareil même par l'assonance de son nom au Kurwenal de Tristan, un de ces bons serviteurs comme on n'en trouve plus aujourd'hui, et M. Narçon évoque d'un chant grave et sûr la présence invisible de l'ancêtre Tituel, burgrave centenaire et parvenu d'avance au repos de la tombe. Les chœurs religieux valent au moins ceux de Bayreuth pour la justesse, l'équilibre, la conviction, la dignité. Les ensembles des filles-fleurs sont d'une grâce et d'une finesse supérieures. La mise en scène, réglée par M. Pierre Chéreau, est majestueuse ou séduisante, toujours vivante et claire. L'orchestre, qui n'est pas mis en boîte comme à Bayreuth, sait cependant, sous la direction de M. Gaubert qui l'anime sans le troubler jamais, joindre à la force la douceur.

Le public également a droit à une aussi bonne note que celui de Bayreuth, pour la conduite et l'application. A Bayreuth, le spectacle commençait à quatre heures, mais était coupé par deux longs arrêts où la salle entière se vidait, à travers les jardins, dans les baraquements en bois du buffet : le poulet froid, la charcuterie, la bière et le vin du Rhin réparaient les forces épuisées par l'admiration, jusqu'à l'appel des trompettes faisant retentir le thème du Graal sur la terrasse du théâtre et annonçant la rentrée au collège musical. Mais à Paris, c'est à sept heures et demie du soir qu'il faut se présenter, sous peine de trouver porte close jusqu'à la fin de l'acte. C'est l'heure où, d'ordinaire, on s'apprête à dîner. Tous, cependant, sont à leur place, depuis les fauteuils d'orchestre jusqu'aux derniers amphithéâtres, avant le *la* bémol à l'unisson d'où va germer la plainte du prélude. Tous observent ensuite un silence exemplaire et d'autant plus méritoire que l'obscurité n'est pas totale, comme à Bayreuth ; un jour atténué laisse entrevoir les aigrettes immobiles, les colliers sans bruissement, et des rangées entières de plastrons attentifs. La discipline qui interdit l'applaudissement pour ne pas rompre la suite du discours

est strictement observée, mais dès que l'orchestre se tait devant la chute du rideau, l'effervescence comprimée éclate, et on rappelle à plusieurs reprises les artistes.

Pourtant, c'est un tout autre public que celui de Bayreuth. Autrefois Wagner avait ses fidèles, dont les uns avaient fait de son œuvre une étude approfondie, et les autres ne s'y aventuraient qu'en suivant le guide, qui leur mettait en mains l'explication des symboles et le tableau complet des motifs conducteurs. Aujourd'hui on entre là comme au moulin. Il n'y a plus d'arcane. Le monument est ouvert à la foule qui s'y promène avec respect, mais sans aucune préparation.

Souvent, considérant cette assemblée tout yeux et tout oreilles, pendant qu'Ortrude obligeait Telramund à perdre l'innocente Elsa, ou que Wotan se disculpait de ses torts envers Fricka, ou que Mime enseignait à Siegfried son destin, je me suis demandé comment ils pouvaient s'y reconnaître. De même, dans *Parsifal*, que signifient ce cygne abattu d'une flèche, cette femme échevelée, ce jeune homme qui ne sait rien, pas même son nom? Les paroles, à condition qu'on n'en perde pas une, finissent par résoudre ces problèmes. En allemand, elles sont difficiles à suivre, car Wagner, avec d'indéniables dons de poète, n'a jamais usé que d'un langage pédantesque et embarrassé. La traduction française, assujettie à une prosodie contraire au génie de la langue, est pour tous les drames de Wagner, et d'un bout à l'autre, un galimatias qu'il faut expliquer et retraduire, avant d'y rien comprendre.

C'est donc à la musique seule qu'on s'attache. Mais comment la suivre, sans le drame dont elle procède? Passe encore pour les intermèdes symphoniques ou les airs de chant où l'action s'immobilise, et que pour ce motif on exécute souvent dans les concerts. Mais au théâtre, ces épisodes n'apparaissent qu'après de longs débats imposant au récitatif l'accent de la parole, pendant que passent tour à tour, sur l'orchestre pareil à une toile de fond, les motifs en rapport avec la situation. Tout l'intérêt de la musique est alors dans l'exactitude et l'ingéniosité de ces allusions. Mais comment apprécier de telles qualités, quand on ne peut savoir de quoi il est question?

Le fait est cependant incontestable. Même sur ceux qui ne savent pas ce qu'elle signifie et ne s'inquiètent pas de le savoir, la musique de Wagner exerce un pouvoir fascinateur. De quel

étrange magnétisme est-elle donc chargée pour attirer ainsi des esprits isolés dans l'espace, où son courant ne passe pas ? C'est, je crois, que, sans communication directe avec elle, on subit cependant une influence de force et de grandeur. Sans connaître la pensée précise qu'elle contient, on en aperçoit le volume et le contour. C'est un effet de masse, donnant l'impression physique, et non intellectuelle, de l'énergie et de l'élévation. Leconte de Lisle, à qui l'on disait que Victor Hugo n'était qu'un sot, répliquait, indigné : « Bête, peut-être, mais comme l'Himalaya. » La musique de Wagner est belle comme une chaîne de montagnes, et c'est pour quoi on l'admire peut-être mieux encore quand on reste à quelque distance, sans explorer de près ces lourdes cimes où la matière est toujours en excès sur la pensée.

Toute croyance est digne de respect. Je m'excuse auprès de ceux qui aujourd'hui adorent Wagner, de ces considérations qui peuvent les offenser comme un blasphème. N'aident-elles pas à comprendre la sympathie que manifeste le gouvernement impérialiste, bientôt impérial peut-être, de l'Allemagne revenue à ses ambitions guerrières pour cette musique écrasante ? La plainte d'Amfortas, que cette nation nous a fait entendre sans relâche pendant les années qui suivirent sa défaite, n'avions-nous pas tort de nous y laisser prendre ? N'était-il pas évident qu'elle n'annonçait aucun examen de conscience, aucune promesse d'amélioration ? Wagner dans sa gloire reste le musicien de l'Allemagne orgueilleuse. Son génie souverain, en tous ses ouvrages et même en *Parsifal* où il cherche l'apaisement, est un génie de domination.

* * *

La mort d'Henry Duparc termine une existence qui depuis longtemps n'appartenait plus à la musique. César Franck, qui fut son maître, le tenait en haute estime. Il a suffi, pour illustrer son nom, de quelques mélodies, comme l'*Invitation au voyage* et *Phidylé*, comparables à celles de Schubert pour la force du sentiment et l'abondance de la musique, mais dans un goût autrement cultivé. Une maladie nerveuse lui rendit bientôt le travail impossible et depuis 1885 il n'avait plus rien écrit. En pleine lucidité d'esprit, il assistait à la paralysie de son talent. On ne peut concevoir pour un artiste un destin plus cruel.

LOUIS LALOY.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE PROFESSEUR D'ARSONVAL ET SON ŒUVRE

Au cours d'un de ces entretiens qui font le délice de ses élèves et où il sait si bien tempérer d'ironique aménité la lumière éblouissante et crue des idées, le professeur d'Arsonval me disait récemment : « Au fond, les savants, — j'entends ceux-là mêmes qui ont fait les plus grandes découvertes, — n'y ont aucun mérite : ils n'ont fait qu'obéir à leur démon intérieur, à leur passion, qui est la curiosité. Les savants dignes de ce nom ne sont que des sortes de « voyeurs » qui mettent un œil indiscret au trou de la serrure pour voir comme est la nature quand on la déshabille. »

Ainsi ce vainqueur de tant de mystères, ce grand découvreur essaye de justifier, par des raisons ingénieuses et peut-être fallacieuses, le fait qu'il est aussi le plus modeste et le plus simple des hommes.

Cette modestie sans affectation, cette indulgence toujours parée d'un sourire, cette douceur indulgente des propos qui dissimule mal la passion brûlante du vrai, cette aspiration naturelle et constante vers tout ce qui est noble, cette volonté de vouloir ignorer l'existence même de ce qui est sordide et bas, font de M. d'Arsonval une figure à part : celle d'un maître que tous ceux qui l'approchent aiment autant qu'ils l'admirent.

Qu'on me pardonne, avant d'aborder l'œuvre de M. d'Arsonval, ce coup d'œil sur sa personne morale. Mais les portraits qu'on publie des grands savants laissent assez généralement dans l'ombre les côtés médiocres de leurs caractères. A lire leurs biographies et leur éloge, — généralement posthume, il est vrai, — ils sont

ou furent tous de petits saints. On a créé ainsi dans l'esprit de ceux qui lisent les hommes, mais ne les approchent pas, une image tout à fait « dessus de pendule » et conventionnelle des hommes de science. Aussi, que de désillusions parfois lorsqu'un de ces lecteurs extasiés, et à qui on avait laissé oublier qu'ils sont aussi des hommes, approche certains d'entre eux !

Eh bien ! mon maître d'Arsonval est de ceux, — combien rares ! — dont l'approche personnelle ne saurait décevoir ceux qui, à travers les éloges académiques et livresques, se sont fait une idée en quelque sorte métaphysique du savant-type. A cette différence près que là où ils pensaient voir un visage de marbre olympien et un regard ténébreux et soigneusement étudié à la Chateaubriand, pour l'effet, ils trouveront la bonté charmante et le gentil sourire sans apprêt d'un doux philosophe, chez qui seule l'acuité, en quelque sorte involontaire, des propos montrerait, à propos de n'importe quoi, — et même à qui ignorerait son œuvre, — qu'il est un des plus puissants cerveaux de ce temps.

Nul n'est prophète en son pays, dit-on. C'est un proverbe français qui, malheureusement, est trop souvent vrai chez nous. Pourtant, M. d'Arsonval a cette gloire peu commune (qu'il partage avec un très petit nombre de grands hommes, tels qu' Ampère, Volt, Gauss, Coulomb) d'avoir créé, non pas un mot, mais une chose si importante que son nom, dérivé de celui de son inventeur, est devenu un nom commun dans notre langue, un nom que des milliers de médecins et de malades... et aussi de bien portants qui ont cessé de souffrir par la vertu de cette chose... emploient chaque jour : la *darsonvalisation* (on écrit aussi *d'arsonvalisation*, mais je préfère quant à moi l'autre orthographe, en attendant que l'Académie française en décide).

Mais il faut remarquer que le mot *darsonvalisation* n'est pas seulement français, qu'il est usité dans toutes les langues. Et même, — ce qui est bien conforme au proverbe que je citais ci-dessus, — ce n'est pas de France qu'il est venu, mais de l'étranger et plus précisément d'Allemagne et d'Autriche. Le nom de *darsonvalisation* fut donné, en effet, en 1899, par le professeur Moritz Benedikt de Vienne à l'ensemble des applications médicales des courants électriques de haute fréquence qui avaient été introduits en thérapeutique, en 1893, par M. d'Arsonval.

Au Congrès international de Physiothérapie réuni à Berlin en 1913, cette dénomination fut unanimement adoptée.

Elle est fort bonne, d'abord parce qu'elle rend à César ce qui lui appartient, ensuite parce qu'elle s'imposait pour désigner quelque chose d'absolument neuf. On emploie, en effet, en médecine l'électricité sous des formes variées : quand on y utilise l'électricité statique, on fait de la *franklinisation* ; de la *voltatisation* quand c'est le courant de la pile ; de la *faradisation* quand on use des courants d'induction (découverts autrefois par Faraday). Mais, à côté de cela, a surgi un nouveau mode d'application thérapeutique de l'électricité, et de beaucoup le plus important aujourd'hui : c'est celui qui comporte l'emploi des courants très fréquemment alternés, des *courants de haute fréquence*.

Rien n'est plus suggestif que la série de recherches qui ont amené M. d'Arsonval à la découverte de cette puissante méthode, car rien n'est plus précieux que de suivre la démarche d'un haut esprit à travers le labyrinthe du mystère et de voir par quels bonds imprévus il plonge, suivant le vœu baudelairien, « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ».

Passionné, en digne élève de Claude Bernard, par les problèmes que soulève le mécanisme intime de la vie, il avait entrepris d'étudier les modalités du fonctionnement de la fibre musculaire et de la cellule nerveuse. Il aperçut bientôt le rôle important, et pour tout dire essentiel, de l'électricité dans ce fonctionnement, et se mit à le scruter avec cette ténacité méthodique qui ne connaît les obstacles que pour les mieux franchir. Mais, chemin faisant, il se heurta bientôt à la nécessité d'appliquer sur les tissus des électrodes qui ne se polarisent pas sous l'influence des liquides organiques comme toutes celles qui existaient alors, ce qui faussait tous les résultats : il fallait donc trouver des électrodes impolarisables ; ce ne fut qu'un jeu pour lui d'inventer les électrodes à l'argent et au chlorure d'argent, devenues depuis classiques et aujourd'hui d'un emploi courant ; chemin faisant, il lui fallut aussi déceler des courants électriques très faibles et presque instantanés, ce que ne permettaient pas les galvanomètres alors connus. Qu'importe : aussitôt il inventait le galvanomètre à cadre mobile et à aimant fixe, qui est devenu et reste l'instrument de chevet de tous les laboratoires, non seulement de physiologie, mais aussi de physique et d'électricité.

Car un des traits qui caractérisent le professeur d'Arsonval, c'est qu'il a toujours créé et construit lui-même les outils de travail, les instruments de mesure dont le cours inexorable et réfléchi

de ses recherches lui montrait l'utilité. C'est ainsi que ce physiologiste, dont l'esprit semble polarisé par l'étude toute platonique des mystères de la cellule vivante, a forgé, sans y prendre garde, toute une série d'appareils et de machines qui ont fait de lui un des maîtres et des guides de toute l'industrie moderne. Et non point seulement de l'industrie électrique, mais de mainte autre, et notamment de l'industrie du froid. Comment cela est-il arrivé ? M. d'Arsonval avait besoin de conserver sans les altérer les tissus animaux dont il étudiait le fonctionnement ; pour cela, il ne pouvait utiliser que le froid, et singulièrement ces grands générateurs de froid que sont les gaz liquéfiés. Mais comment conserver, sans qu'ils s'évaporent instantanément à l'air libre, ces gaz eux-mêmes ? Problème en apparence insoluble, mais qui fut pour M. d'Arsonval très simple. Il imagina de créer des récipients à double enveloppe, où l'on réalise le vide dans l'espace annulaire clos qui sépare les deux parois. Le rôle qu'a eu cette invention dans le développement de la physique moderne et surtout dans l'industrie du froid, aujourd'hui si importante, est considérable.

Combien parmi les millions d'hommes et de femmes qui utilisent la bouteille « thermos », pour conserver les liquides à température constante, qu'ils soient froids ou chauds, savent qu'ils la doivent à M. d'Arsonval, qui, d'ailleurs, n'en a tiré nul profit ? Bien peu, assurément, tandis qu'ils sont bien moins nombreux ceux qui ignorent le dernier divorce de telle *star* au sourire stupide ment joli, ou les démêlés de telle étoile séculaire (il ne faut pas confondre *étoile* et *star*) avec le directeur de son observatoire.

Bref, étudiant de proche en proche les effets des diverses sortes de courants électriques sur les cellules vivantes, M. d'Arsonval fut amené à observer ceux des courants alternatifs de fréquence élevée, et c'est ainsi qu'il découvrit les faits étonnants dont les applications thérapeutiques, grâce à l'appareillage sorti tout armé du cerveau du maître, devaient constituer la *darsonvalisation*.

Parmi les faits qu'il a ainsi découverts, voici quelques-uns des plus importants : tandis que le courant électrique ordinaire contracte violemment et douloureusement les muscles, même lorsqu'il est alternatif et de faible fréquence, et que cette contraction peut être mortelle même sous une très faible intensité, il n'en est pas de même lorsque les alternances du courant deviennent beaucoup plus rapides et atteignent 10 000 par seconde.

Dans ces conditions, l'organisme supporte sans dommage

des courants dont l'intensité est mille fois plus forte que celle qui serait mortelle sous une fréquence faible.

Marey et Cornu, chargés par l'Académie des Sciences de contrôler ces faits étonnants lors de leur découverte, rapportèrent notamment qu'ils avaient subi sans aucun inconvénient l'expérience dans laquelle M. d'Arsonval faisait traverser leurs corps par un courant de haute fréquence assez intense pour allumer six lampes de 150 volts chacune (fonctionnant sous un ampère environ) qu'ils tenaient entre leurs mains. Mais si les courants électriques de cette sorte ne sont plus foudroyants, et si même ils ne produisent aucune sensation désagréable, en revanche ils ont des actions variées et très nettes sur nos tissus. Tout d'abord, ils y produisent un dégagement de chaleur qui peut aller jusqu'à leur cuisson. M. d'Arsonval a pu ainsi opérer sur des animaux de véritables amputations non sanglantes et, par surcroît, chose étonnante, non douloureuses. Quel avenir ces découvertes ne promettent-elles pas à la chirurgie ? Dès maintenant, d'ailleurs, elle les a appliquées avec succès au traitement de certaines tumeurs par ce qu'on a appelé l'électrocoagulation et qui n'est qu'une des formes de la darsonvalisation.

Mais la médecine, dès aujourd'hui, tire un profit immense de ces faits dans cette autre branche de la darsonvalisation qu'on appelle la *diathermie*, laquelle, comme son nom l'indique assez bien, consiste à échauffer certains organes en les faisant traverser par les courants de haute fréquence. Et, puisqu'il faut une limite dans cette énumération, hélas ! bien sporadique et incomplète, je me bornerai à ajouter qu'une autre action bien connue de la darsonvalisation, son effet vaso-dilatateur et l'abaissement concomitant de la tension artérielle, a dès aujourd'hui des applications universelles en médecine.

Lorsque tous ces faits ont été découverts, lorsque le professeur d'Arsonval a créé l'instrumentation qui permettait de les étudier et de les appliquer, — c'était il y a quarante ans, — la T. S. F. était dans l'enfance, sinon tout à fait dans les limbes. Et il est arrivé par surcroît qu'un grand nombre des dispositifs inventés par le maître pour réaliser la darsonvalisation se sont trouvés, comme à plaisir, immédiatement adaptables aux ondes de la T. S. F., qui sont, elles aussi, des ondes de haute, de très haute fréquence. Ainsi toute l'industrie de la T. S. F. se trouve aujourd'hui débitrice de M. d'Arsonval.

Il n'est pas jusqu'à la mécanique que ce cerveau universel n'ait marquée de son sceau. C'est lui notamment qui, il y a plus de quarante ans (en 1881), a découvert et publié explicitement le moyen d'utiliser cette source d'énergie naturelle qu'on a appelée l'« énergie thermique des mers », et sur laquelle les récents travaux de MM. Claude et Boucherot ont montré qu'on peut fonder de grands espoirs. Et, comme M. Georges Claude lui reprochait amicalement : « Pourquoi ne m'avez-vous pas rappelé que vous aviez eu le premier cette idée ? » M. d'Arsonval répondit : « Je l'avais oublié. » Mais à moi il m'a dit : « C'était pour ne pas diminuer l'élan de Claude. » Tout l'homme est là !

Par ces quelques exemples que je pourrais multiplier, que je voudrais multiplier si je n'écoutais que mon cœur, et parce qu'il sont tous aussi passionnants, — mais, hélas ! un numéro entier de la *Revue* n'y suffirait pas, — on comprend pourquoi, sans dévier de sa ligne de physiologiste penché sur les mystères de la vie, il est devenu, sans même y songer, un des principaux centres nerveux de l'industrie moderne, un des hommes qui ont marqué toute notre civilisation du sceau impérieux de leur génie créateur.

C'est cela qu'il importait de dire, — si brièvement que ce dût être, — dans cette *Revue* où rien de ce qui fait la grandeur de la France ne saurait être passé sous silence.

Nécessité d'autant plus impérieuse que le « nul n'est prophète en son pays » risquerait d'être ici assez fâcheusement exact et qu'à l'occasion du jubilé du professeur d'Arsonval, c'est-à-dire du soixantième anniversaire de son entrée au Collège de France, nous n'avons pas en France, — occupés par d'autres soins et toujours négligents de notre gloire, — fêté ce maître comme nous voyons, avec un plaisir un peu humilié, qu'on vient de le fêter à l'étranger.

Pour n'en citer qu'un trait, mais insigne et magnifique, le Congrès américain de Physiothérapie, assemblée de tous ceux qui, aux États-Unis, appliquent au soulagement des souffrances humaines cette belle science, vient de consacrer officiellement un volume de ses *Archives* à ce jubilé. J'ai sous les yeux les épreuves de ce *D'Arsonval Jubilee Number*, et, en le parcourant, je ne puis me défendre de penser que tant que la France aura des ambassadeurs de la catégorie des d'Arsonval, et qui sauront, à son exemple, maintenir et porter le prestige de son génie, comme un drapeau, aux plis flottants par delà frontières et océans, il ne

faudra désespérer ni de l'amitié ni de la justice des autres peuples.

Et, en témoignage de tout cela, je veux seulement citer les lignes liminaires du *D'Arsonval Jubilee Number* américain :

« Le jubilé du professeur Arsène d'Arsonval, illustre fils de France, a été une heureuse occasion, non seulement en France, mais dans d'autres pays d'Europe, de rendre justice au grand savant, aussi bien comme homme de science que comme homme. Il est, par conséquent, convenable que le Congrès américain de Physiothérapie apporte son hommage à celui dont les longs et féconds travaux ont été si bienfaisants pour la race humaine.

« L'histoire de la médecine est intimement liée aux ardents travaux des profonds penseurs de la république sœur, des Bichat, Lisfranc, Larrey, Pasteur, Paré, Laënnec, Claude Bernard, Brown Séquart, Charcot, Doyen, Dupuytren, Curie, et tant d'autres.

« Les travaux du professeur d'Arsonval sont une autre pierre miliare dans l'histoire de la pensée française. Nous éditons donc ces pages pour les savants du monde entier avec les vœux que forme le Congrès américain de Physiothérapie pour que le professeur d'Arsonval puisse encore consacrer de longues années au service de son pays, de la science et de tout l'univers civilisé. »

N'est-ce pas que ces lignes venues d'Amérique font plaisir à lire à l'heure où nous sommes ?



C'est comme préparateur de Claude Bernard dont il fut l'élève préféré que M. d'Arsonval a débuté au Collège de France, et rien n'est plus touchant que l'affection, l'estime de ces deux hommes si dignes l'un de l'autre.

Lorsque, son doctorat en médecine sur le point d'être passé, le père du jeune d'Arsonval, médecin lui-même, voulut que son fils revînt dans sa province pour lui succéder, Claude Bernard lui écrivit une lettre qui est trop belle dans sa simplicité pour n'être pas transcrite ici :

Monsieur,

Vous m'exprimez dans votre lettre les sentiments que je connaissais déjà par votre fils Arsène. Je sais que vous comptiez sur lui pour vous entourer et vous soulager vers la fin de votre carrière médicale et que c'est un grand sacrifice de vous en séparer pour le laisser à Paris s'engager dans la voie scientifique. Je comprends, monsieur, et je

respecte pleinement le conflit si naturel qui s'établit entre le cœur d'un bon père et celui d'un bon fils. Tout ce que je puis vous dire, quant à moi, c'est que depuis que j'ai pris votre fils avec moi, je l'apprécie de plus en plus. J'ai vu peu de jeunes gens aussi bien doués que lui pour la culture des sciences. Il a une grande instruction, un esprit des plus inventifs, du goût et de l'ardeur pour les questions de théorie et d'application, et avec cela un caractère aimable et serviable qui le fait aimer de tous ses camarades et de tous ceux qui le connaissent. Vous comprenez, monsieur, qu'il me serait bien difficile dans ces circonstances de ne pas l'encourager et de ne pas croire de mon devoir de lui donner mon affection et mon appui dans une voie où je le crois destiné à réussir.

Sans doute, les carrières scientifiques ne sont pas toujours aussi rapides dans leurs résultats immédiats que les carrières professionnelles proprement dites; mais elles ont aussi d'autres jouissances qui dédommagent ceux qui les parcourent...

CLAUDE BERNARD.

Quelles lettres de noblesse (et les d'Arsonval n'en manquent point !) peuvent valoir celle-là ?

De Claude Bernard, le professeur d'Arsonval a hérité l'esprit antisystématique qui le caractérise. Indifférent à tout système, à tout a-priorisme, à tout dogmatisme, il est tout l'opposé de ces cerveaux purement formels qui croient inclure le mobile et vaste univers en quelques équations desséchées, et qui prétendent résoudre la grande énigme sur le papier, entre quatre murs sans fenêtres.

On entend bien, d'ailleurs, que les grands géomètres eux-mêmes se rendent parfaitement compte de l'impuissance de la mathématique à créer quoi que ce soit par ses seuls moyens. Henri Poincaré le sentait profondément, lui qui a écrit : « L'expérience est la source unique de la vérité. » D'autres grands experts en acrobaties algébriques, c'est-à-dire syllogistiques, ne le savent pas moins bien, comme ce spirituel Potier dont M. d'Arsonval aime à rapporter le trait suivant : celui-ci ayant réalisé, en faisant marcher ses appareils de haute fréquence, certains phénomènes d'arcs électriques soufflés assez singuliers, avait demandé à Potier d'en établir la théorie mathématique; et, comme il le pressait de lui envoyer, Potier lui écrivit :

« Cher ami, ne vous tourmentez pas, vos expériences seront tout aussi éloquents sans formules. Quand vous aurez terminé, je ferai cette cuisine, d'autant que ça « collera » toujours mieux après qu'avant... »

Ce savoureux mépris des formules chez ce grand formuleur n'est-il pas admirable ?

Bref, attaché à la seule réalité, à la seule expérience, comme le capitaine à sa dunette, M. d'Arsonval est l'homme le plus éloigné du monde de l'esprit de système. C'est ce qui lui a permis d'écrire ces mots qui portent loin : « A mon avis, le progrès scientifique n'entraîne pas forcément le progrès moral ; il n'y a rien de commun entre eux, pas plus qu'entre l'esprit scientifique et l'esprit religieux. Ce sont des *variables indépendantes*, parce qu'elles ont pour base l'une le *sentiment*, et l'autre la *raison*, qui font rarement bon ménage. L'humanité perdrait beaucoup en sacrifiant le sentiment à la raison, la religion à la science, ou inversement. »

Faut-il ajouter que dans la trajectoire calme et régulière de sa carrière scientifique, trajectoire qui est, par bonheur, encore loin de son déclin, le professeur d'Arsonval a rencontré tous les honneurs et tous les titres dont pourrait s'enorgueillir tout autre que lui ? Ils sont venus le chercher sans qu'il fit un pas à leur rencontre ; il les a accueillis avec son habituelle bienveillance, et son sourire nonchalant et fin, sans vanité, mais aussi sans mépris, car il est trop poli pour rien mépriser. Mais il est de ceux qui, ayant voulu et pu être quelqu'un, auraient mauvaise grâce à se plaindre si, par surcroît et trop exceptionnellement, ils deviennent aussi quelque chose.

J'espère, écrivait Voltaire au jeune prince Frédéric, que les querelles des savants n'arriveront pas à vous dégoûter de la science. » Par où l'on voit que Voltaire avait un peu fréquenté les milieux où l'on s'occupe de la « chose scientifique ». S'il les eût connus davantage, il aurait vu qu'à côté de divers Trissotins on y rencontre aussi, d'aventure, des d'Arsonval. Et ceci rachète largement cela.

Ame limpide, cerveau rayonnant dont la lumière mobile a percé la nuit du mystère dans les directions les plus opposées, propulseur magnifique des techniques qui ont changé la face de la planète, le professeur d'Arsonval réalise le plus beau rêve peut-être qu'un homme puisse faire ici-bas : être aimé dans sa personne autant qu'admiré dans son œuvre.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'ATTENTAT CONTRE M. ROOSEVELT

M. Franklin Roosevelt, président-élu des États-Unis, a heureusement échappé au revolver d'un anarchiste. La *Revue* s'associe avec émotion à la joie et à l'indignation des Américains. Sans le courage d'une femme qui se jeta sur l'assassin et lui saisit le poignet, il est probable que le Président de demain, en qui les États-Unis et le monde civilisé placent tant d'espairs, aurait été atteint. Les balles ont malheureusement frappé le maire de Chicago, M. Anton Cermak, qui était assis à côté du Président, et une dame ; l'état des deux blessés inspire encore, à l'heure où nous écrivons, de vives inquiétudes. C'est durant une croisière sur le yacht d'un de ses amis que M. Roosevelt, le 15 février, débarqua à Miami, en Floride, et c'est au cours de la réception enthousiaste qui lui avait été préparée qu'il servit de cible au misérable.

L'assassin se nomme Giuseppe Zangara ; c'est un Italien émigré depuis quelques années aux États-Unis. Il avait eu jadis l'intention d'attenter à la vie du roi d'Italie ; il était résolu à tuer M. Hoover quand il se trouva en présence de M. Roosevelt ; il déclara qu'il voulait supprimer « tous les présidents et tous les officiers ». L'enquête a révélé qu'il avait fréquenté des milieux anarchistes et faisait de la propagande. Son crime est-il le fait d'un de ces déséquilibrés que les chefs d'État sont exposés à rencontrer, ou l'acte prémédité d'un fanatique ? Peut-être l'un et l'autre. Quelques points, dans l'enquête, ou du moins dans les renseignements que nous donnent les agences, paraissent obscurs : d'abord la présence de Zangara à Miami. Y était-il seul ? La police

a arrêté quelques individus affiliés à la bande d'Al Capone. Si l'on se souvient que le théâtre des exploits du roi des gangsters est Chicago, on se demande si la victime que visait l'assassin n'était pas celle-là même qu'il a atteinte, le maire de Chicago, et si ce n'est pas pour donner le change que Zangara a déclaré avoir voulu tuer le Président. Ces trop célèbres bandits ont encore fait parler d'eux récemment ; ils ont de nouveau menacé le colonel Lindbergh ; ils ont enlevé un de ses amis sous les yeux de sa femme et exigent une énorme rançon. On se demande si Zangara ne serait pas l'instrument de quelque vengeance de cette puissante *mafia* ? Telles sont les mœurs que les dernières couches d'immigrants ont apportées et que la loi de prohibition a développées. Le mal est si invétéré, le crime trouve tant de complicités, que la police est débordée. Les Américains amis de l'ordre comptent sur M. Roosevelt pour assainir leur maison.

Si le Président élu avait succombé, c'est M. Garner, du Texas, le vice-président élu, qui serait, automatiquement, devenu président le 4 mars ; il représente la fraction radicale extrémiste des démocrates. Et quelles surprises son arrivée au pouvoir n'aurait-elle pas réservées aux Américains ? N'est-ce pas M. Garner qui disait, il y a peu de jours, qu'il n'existait pas aux États-Unis une seule banque où l'on pût déposer cent mille dollars avec la certitude de pouvoir les retirer plus tard ? Une telle légèreté fait apprécier d'autant plus la prudente réserve de M. Roosevelt. Son entrée en fonctions, le 4 mars, apparaît aux Américains comme un rayon d'espoir au milieu de la détresse matérielle et morale à laquelle ils sont en proie. Il est légitime d'attendre beaucoup de l'énergie éclairée du nouveau Président, mais la situation qu'il va trouver n'est pas couleur de rose.

LA NÉGOCIATION SUR LES DETTES

Il vient de se produire, dans l'État de Michigan, un fait sans précédent. La grande ville de Detroit est la puissante métropole de l'industrie automobile, le siège des usines Ford ; l'une des principales banques de Detroit, où la maison Ford a des dépôts considérables, l'Union Guardian Trust Cy, s'étant trouvée dans l'impossibilité de faire face à des retraits de capitaux, toutes les banques de ce riche État, au nombre de plus de 350, détenant ensemble 1 250 millions de dollars de dépôts, déclarèrent, le

14 février, qu'elles fermaient les guichets jusqu'au 24 février. Le secrétaire d'État au Commerce est accouru ; la *Reconstruction Finance Corporation* est venue à la rescousse ; la *Federal Reserve Bank* de Chicago a envoyé une grosse somme en pièces d'or pour faire face au paiement des salaires dans les grandes usines automobiles. On s'emploie à aveugler les voies d'eau ; mais ces incidents montrent la gravité de la situation bancaire aux États-Unis. Le danger s'est accru par l'application d'une loi, imprudemment votée par le Congrès, qui oblige la *Reconstruction Finance Corporation* à présenter chaque année un compte rendu détaillé de ses opérations ; cet organisme publia donc la liste des banques qui lui avaient demandé des prêts ; les déposants de ces banques s'alarmèrent et retirèrent leurs fonds. Cette panique a aggravé les pertes et les faillites ; les capitaux se cachent de nouveau ; la reprise économique qui semblait s'annoncer l'été dernier est arrêtée ; l'inquiétude est générale.

Dans cette atmosphère de catastrophe s'est ouverte la négociation sur les dettes, à laquelle les États-Unis ont convié la Grande-Bretagne. Nous avons indiqué, le 1^{er} février, comment se pose la question. Le sénateur Borah, dans son discours du 9 janvier, avait précisé qu'il ne serait partisan de l'annulation des dettes qu'à la condition d'obtenir des avantages d'ordre économique de nature à soulager la détresse des fermiers du Middle-West. Le gouvernement britannique hésitait à s'engager dans cette voie où il risque de compromettre les avantages qu'il attend des accords conclus à Ottawa avec les Dominions. Le chancelier de l'Échiquier, M. Neville Chamberlain, dans son discours de Leeds, le 24 janvier, avait montré avec les plus solides arguments la nécessité d'une abolition générale des dettes et des réparations. Si les dettes n'étaient pas éteintes, les résultats acquis à Lausanne et dont M. Borah félicite M. MacDonald et M. Herriot seraient remis en question. « J'avais espéré, dit-il, qu'on nous épargnerait le dilemme dans lequel nous nous sommes trouvés placés en décembre, alors qu'il nous a fallu choisir entre faire défaut à nos obligations légales ou effectuer un paiement qui ne pouvait qu'accroître encore les maux et les difficultés dont le monde est assailli. » En tout cas, l'arrangement à intervenir devra être définitif et tel qu'il n'implique pas la reprise des réparations.

Le discours net et courageux de M. Neville Chamberlain n'a pas été accueilli sans mauvaise humeur au delà de l'Atlantique.

« La plupart des Américains, écrivait le *New York Herald Tribune*, admettent déjà une grande partie de l'argumentation de M. Chamberlain, mais ceux qui ne sont pas de cet avis ne seront pas convertis du fait que le chancelier de l'Échiquier leur montre combien ils sont stupides. » La presse anglaise soutenait énergiquement le point de vue de M. Chamberlain : « De ce côté-ci de l'Atlantique, écrivait M. Garvin dans l'*Observer*, dettes et réparations étaient solidement liées. Elles devaient tenir ou tomber ensemble. Elles sont tombées ensemble. Elles sont mortes ensemble... Le paiement des dettes ne pourra être effectué ni en juin, ni jamais plus. »

A la suite de cette première passe d'armes, l'ambassadeur britannique, sir Ronald Lindsay, sur le point de partir pour l'Angleterre, fut invité, par une dérogation très remarquée aux règles du protocole constitutionnel, à venir s'entretenir à Warm Springs avec M. Franklin Roosevelt. Que s'est-il dit dans cette entrevue ? Vraisemblablement, M. Roosevelt a insisté pour que certaines concessions fussent accordées aux États-Unis en échange de la renonciation aux dettes. Ces concessions iraient-elles jusqu'au retour à l'étalon-or ? Il va de soi que, s'il en est ainsi, l'accord restera rigoureusement secret jusqu'à la dernière heure. Le 1^{er} février, dans un nouveau discours, le chancelier de l'Échiquier déclarait que la Grande-Bretagne ne se prêterait à aucun marchandage, puisque l'intérêt des Américains aussi bien que celui des Anglais était l'abolition des dettes. L'Angleterre attache un haut prix au maintien des accords de Lausanne ; or, « si la France n'obtient pas un règlement satisfaisant de ses dettes de guerre, elle ne ratifiera pas le traité de Lausanne ». Le versement du 15 juin ne pourra pas être fait, écrivait le correspondant diplomatique du *Daily Telegraph* ; « aucune obligation nouvelle ne pourra être contractée par la Grande-Bretagne qui excéderait le montant des sommes qu'elle peut espérer recevoir de l'Allemagne ou de ses débiteurs alliés conformément à l'accord de Lausanne. »

L'arrivée à Londres de sir Ronald Lindsay a cependant quelque peu modifié le langage du gouvernement et de la presse. A la Chambre des communes, le 13 février, le Premier ministre a reconnu que les négociations qui vont s'engager à Washington porteront sur le problème des dettes et, en même temps, sur les questions économiques intéressant les deux pays. Le principe des

compensations l'aurait-il donc emporté ? C'est probable. Ce serait un succès pour M. Roosevelt. Mais jusqu'où l'Angleterre ira-t-elle dans ses concessions ? Tout ce qu'a affirmé M. MacDonald, c'est qu'elle défendrait l'accord de Lausanne. Du point de vue français c'est le principal. Que tel soit l'intérêt de l'Angleterre, c'est évident ; il n'en est pas moins juste de remarquer que le gouvernement britannique n'a jamais séparé sa cause de celle des autres débiteurs des États-Unis. Un discours de M. Hoover, le 13 février, — la dernière manifestation importante de son activité politique, — indique que la préoccupation dominante du gouvernement des États-Unis sera de ramener l'Angleterre à l'étalon-or et de mettre fin aux avantages que l'Angleterre trouve, pour ses exportations, dans la dépréciation du sterling. Sir Ronald Lindsay est reparti muni d'instructions et flanqué d'un expert financier ; il a été reçu le 20 février par M. Roosevelt ; il est question d'un voyage de M. MacDonald. La négociation officielle s'ouvrira dès l'entrée en fonctions du nouveau Président ; elle sera suivie avec une attention passionnée en Angleterre et aux États-Unis ; elle intéresse toutes les Puissances et aura des conséquences considérables pour le rétablissement économique du monde.

LE GOUVERNEMENT DE M. HITLER

Le chef du racisme étant chancelier du Reich, l'Allemagne entre dans une phase nouvelle de son histoire. M. von Papen, M. Hugenberg, les militaires, héritiers de la tradition des Hohenzollern et de Bismarck, pouvaient se contenter de revendiquer la reconstitution de l'Allemagne dans les anciennes limites impériales ; mais la doctrine du racisme qui triomphe avec M. Hitler est plus exigeante ; elle adopte, pour l'expansion du *Deutschtum*, la tradition de 1848, la tradition démocratique *grossdeutsch*, encore qu'elle s'en éloigne par le mépris qu'elle professe du vieux libéralisme idéaliste de la même époque. Sous une forme un peu différente, mais peut-être plus dangereuse parce qu'elle met en branle les passions des foules, le racisme hitlérien fait reflourir le même état d'esprit que nous avons connu durant les mois qui précédèrent la grande guerre. A cette époque, le général von Bernhardt, dans son livre *Unsere Zukunft (Notre Avenir)*, écrivait : « Puissance mondiale ou décadence : tel est le mot d'ordre qui nous est imposé par notre évolution historique ; il n'y a pas de milieu. » Et il ajoutait : « C'est par la

guerre, et par la guerre seulement, que peut se réaliser l'expatriation des races incompetentes. »

Ce langage est exactement celui d'Hitler. Dans son livre *Mein Kampf* (*Mon Combat*), qui date de 1925 et en est à sa 125^e édition, il écrit : « La France qui se meurt lentement, non seulement par la dépopulation, mais aussi par l'abâtardissement de sa race, ne peut subsister que si l'Allemagne disparaît (1)... Lorsqu'on aura bien compris en Allemagne qu'il ne s'agit plus de laisser étouffer dans une résistance stérile la volonté que nous avons de vivre, et qu'il faut prendre la résolution d'avoir avec la France une explication définitive dans un combat décisif où nous engagerons notre plus haut idéal, c'est seulement alors qu'on pourra mettre fin à une telle situation. A une condition, cependant : c'est que, dans l'anéantissement de la France, nous ne voyions qu'un moyen qui nous permette de donner enfin à notre peuple toute l'extension possible autre part. » Il ajoute : « Je suis fermement convaincu que le cas de la lutte pour la vie ou la mort entre la France et l'Allemagne doit se présenter et se présentera (2). »

Ce rapprochement saisissant entre le porte-parole du militarisme allemand et le chef du racisme nous montre l'adhésion du chef des nazis aux doctrines du pangermanisme. Ne serait-ce pas ce qui explique que le président Hindenburg, malgré ses répugnances, lui ait confié le pouvoir ? Le trait distinctif de tels hommes, d'un Bernhardt comme d'un Hitler, c'est qu'ils n'ont aucun souci, ou plutôt aucune notion, du droit des autres. Tout doit céder devant « la volonté de puissance » allemande. C'est là également la doctrine de la puissante association du Casque d'acier, dont le chef, M. Seldte, est ministre dans le cabinet Hitler. Le journal *der Stahlhelm* du 18 février écrit : « La destruction du *diktat* de Versailles, qu'est-ce à dire ? La rupture de l'hégémonie franco-polonaise en Europe, la récupération de tous les territoires qui nous ont été arrachés et qui ou bien appartiennent incontestablement au Reich par leur culture, ou bien sont absolument indispensables à l'Allemagne pour la sécurité de son ravitaillement et la protection de ses frontières. Cela veut dire, ensuite, la récu-

(1) Les chiffres incontestables et caractéristiques que la *Revue* a publiés dans son numéro du 1^{er} janvier (Jean Segry : *L'avenir démographique de l'Allemagne*) montrent que si un pays se dépeuple, si une race s'abâtardit, c'est l'Allemagne.

(2) B. Combes de Patris, *Que veut Hitler ? d'après la traduction inédite de son œuvre par le colonel Choppat* (Paris, éditions Babu). — Cf. René Laurent : *Le national-socialisme. Vers le troisième Reich*. Préface de René Pinon (Hachette).

pération de notre complète souveraineté militaire et économique. Cela veut dire, en outre, la conquête du droit de réunir au Reich toutes les branches du peuple allemand sous n'importe quelle forme fédérative. » Le journal énumère les obstacles qui s'opposent à la volonté des « Casques d'acier » ; l'énumération se termine par ces mots : « L'Angleterre ne nous a pas rendu les colonies volées qu'au contraire elle assujettit toujours plus à son impérialisme. » La conclusion est qu'il faut dissocier tous ces éléments de résistance en commençant par isoler la Yougoslavie, si importante économiquement pour le Reich, et en « faisant sauter » la Petite Entente.

La presse hitlérienne est plus violente encore. Elle renvoie avec entrain la balle à la presse fasciste. Le *Völkischer Beobachter*, organe de M. Hitler, après avoir félicité le *Popolo d'Italia*, organe de M. Mussolini, de l'énergie avec laquelle il dénonce les intrigues de la France, se répand en divagations : « Est-ce que l'Europe peut admettre et supporter la mégalomanie despotique d'une nation de 40 millions d'individus qui prétend gouverner l'Europe en utilisant l'appui de petits pays inférieurs et sans histoire ?... Les peuples qui ont le souci de leur sécurité doivent examiner avec soin les plans qui se dressent à l'Est et à l'Ouest s'ils ne veulent pas être surpris. La France ne cédera que si elle trouve devant elle des pays réunis en un front commun et décidés à lui tenir tête, comme naguère Clemenceau dut interdire au maréchal Foch la marche sur Berlin, parce que les Anglais ne voulaient pas y prendre part et qu'on ne voulait pas y aller sans eux. » Tel est le ton. Telles sont les absurdités venimeuses qui remplissent la presse hitlérienne. Nous voyons ressortir, sous une forme populaire et passionnée, les mensonges patiemment répandus par la propagande allemande sur la guerre, ses origines et son issue.

Bientôt cette presse charmante, pacifique et impartiale, sera seule à élever la voix. Le premier soin du gouvernement hitlérien, en s'installant au pouvoir, a été de museler les journaux qui ne lui sont pas tout dévoués. Le *Vorwärts*, organe de la social-démocratie, a été suspendu pour dix jours. La *Germania*, organe officiel du Centre catholique, a été également suspendue, et l'on a vu l'ancien chancelier Marx aller humblement solliciter de M. Gœring le retrait de cette mesure. Les journaux qui paraissent, soucieux d'éviter le même sort, se montrent si réservés qu'ils s'abstiennent de toute critique. Les méthodes de force réussissent toujours en Allemagne. Après le coup d'État réalisé par M. de Hin-

denburg et M. von Papen, pour la dissolution de la diète de Prusse, la voie est ouverte aux pires illégalités. Les nazis ont commencé par expulser la plupart des fonctionnaires ou employés nommés en Prusse par l'administration Braun-Severing et par les remplacer par leurs créatures. Le ministre de l'Intérieur, M. Frick, un *nazi*, se distingue par son mépris de toute loi et par sa violence. Dans une réunion électorale à Dresde, il a demandé la peine de mort contre toute personne convaincue de trahison à l'égard de l'Allemagne, ce qui veut dire d'opposition à l'égard de « l'œuvre de redressement et d'assainissement » entreprise par M. Hitler.

Le côté comique de la situation, c'est que M. Hitler et ses supôts sont déjà si bien établis au pouvoir qu'ils ne tiennent plus compte de leurs alliés ; les journaux « libéralisants » de M. von Papen et de M. Hugenberg sont avertis d'avoir à cesser leurs « gri-bouillages » : « La presse doit se plier à l'éthique de l'État nouveau ou disparaître. » Le consortium des journaux de M. Hugenberg est nettement visé. On imagine que le conseil des ministres doit être parfois assez animé. Les conservateurs prussiens ont introduit le loup dans la bergerie et ils s'étonnent qu'il dévore leurs moutons. Aux élections, le 5 mars, les nazis comptent battre non seulement leurs ennemis, mais encore leurs amis. Si, d'ailleurs, ils ne l'emportaient pas, ils ont pris soin d'avertir que le *Führer* n'en restera ni plus ni moins au pouvoir. Au reste, on ne saurait attendre une campagne bien énergique de la part des socialistes qui se sont laissé dépouiller sans réagir du gouvernement de la Prusse. Ils ont été les socialistes du kaiser ; ils deviendront les socialistes d'Hitler. On ne peut pas attendre beaucoup d'indépendance et de courage de la part des électeurs allemands. Seuls, dans cette terre classique du caporalisme, les hobereaux sont capables d'un acte de vigueur, mais le Président et M. von Papen les ont livrés à Hitler et à ses bandes.

La résistance des États du Sud sera-t-elle plus sérieuse ? La façon cavalière dont le gouvernement du Reich a traité le gouvernement de la Prusse a alarmé les autres Pays, surtout ceux de l'Allemagne du Sud. M. Bolz, premier ministre du Wurtemberg, centriste, s'est montré particulièrement net. Si un commissaire du Reich franchissait la ligne du Mein, a-t-il dit, il en résulterait les plus graves conséquences. M. Frick, ministre de l'Intérieur hitlérien, s'est aussitôt récrié : « Le gouvernement du Reich n'hésitera

pas, le cas échéant, à superposer au gouvernement wurtembergeois un commissaire d'Empire, selon la procédure qui a été employée contre la Prusse. » A Munich, une note officieuse du journal de M. Held, premier ministre, avertit Berlin que la Bavière, si on l'y force, saura sauvegarder son indépendance en restaurant la dynastie des Wittelsbach en la personne du prince Ruprecht. « Si on continue à Berlin à vouloir empiéter sur les droits de la Bavière, on saurait en Bavière ce que l'on aurait à faire. Il faut que toutes les forces bavaroises soient prêtes pour cet inéluctable combat final. » La restauration d'un Wittelsbach, si elle se réalisait avant celle d'un Hohenzollern, — que M. Hitler ne paraît pas pressé de rétablir, — pourrait avoir d'importantes conséquences. Mais l'histoire montre qu'il est impossible de faire fond sur l'énergie des Bavarois. L'Allemagne est mûre pour un régime de dictature policière. Peut-être, après tout, est-ce seulement par cette voie indirecte que pourrait disparaître peu à peu l'ancienne forme aristocratique du pouvoir en Allemagne et s'établir une forme spéciale de démocratie; la dictature, dans l'histoire, a toujours été un instrument de nivellement et de rénovation sociale. Mais toujours aussi elle a été un moyen de concentration et de renforcement du pouvoir central en vue de la guerre.

Qui se ressemble s'assemble. Il est naturel que le fascisme italien, ayant formé un disciple de la taille et du poids du Reich allemand, étale sa satisfaction et réalise avec lui une entente qui existait déjà en pratique depuis longtemps. A l'affirmation qu'un accord politique existerait entre l'Allemagne, l'Italie et la Hongrie, la presse fasciste a opposé des démentis furibonds. La question est secondaire. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas d'accord écrit, tout se passe comme s'il existait, en Europe, une nouvelle triple alliance. Nous n'y verrions guère d'inconvénient si cette triplice ne se donnait pour but de détruire l'Europe de 1918. Mais le programme italien, que l'on se garde d'ailleurs de préciser, ne comporte pas la réalisation de la grande Allemagne, telle que le Casque d'acier et les nazis la conçoivent, qui engloberait l'intégralité des pays de langue allemande. Si nous sommes bien renseignés, il ne manque pas, en Italie, d'esprits prévoyants qui voient se préparer, en Europe centrale, une hégémonie germanique qui serait autrement lourde et dangereuse que cette hégémonie française dont la presse fasciste parle sans cesse, qui n'a jamais existé que dans son imagination, et qui, en tout cas, n'a jamais eu de pointe dirigée contre

l'Italie. S'il se forme, en Europe, une ligue des Puissances conservatrices résolues à sauvegarder la paix dans le maintien des traités, la presse d'Allemagne, de Hongrie et d'Italie et certains hommes d'État peuvent se dire que la responsabilité leur en incombe.

LA PETITE ENTENTE ET L'ORDRE EUROPÉEN

C'est un acte d'une portée considérable que viennent de réaliser les trois États qui constituent la Petite Entente. Ils n'étaient, jusqu'ici, liés les uns aux autres que par des traités bilatéraux, renouvelables tous les trois ans; la Petite Entente repose désormais sur un traité unique qui constate, unifie et renouvelle, pour une durée indéterminée, les divers traités qui la constituent et qui comporte des engagements beaucoup plus précis; elle est maintenant « une organisation internationale unifiée, ouverte éventuellement à d'autres États dans des conditions à convenir pour chaque cas particulier. » Un conseil permanent, composé des ministres des Affaires étrangères des trois pays, assisté d'un secrétariat permanent qui siégera à Genève, et un conseil économique destiné à coordonner les intérêts des trois pays, constituent l'organisme nouveau. Le conseil permanent se réunira au moins trois fois par an et, en outre, chaque fois que le besoin s'en fera sentir; la présidence appartiendra à tour de rôle pendant un an à chacun des trois ministres. Tout traité politique concernant l'un des trois États, toute convention économique devront être approuvés par l'unanimité du Conseil de la Petite Entente. Les fondements de l'action diplomatique des trois Puissances seront naturellement conformes aux principes généraux inscrits dans les grands actes internationaux. Ainsi se dresse, au milieu de l'Europe en désarroi, une communauté internationale représentant 48 millions d'hommes et agissant d'après une impulsion unique pour une fin d'ordre, de stabilité, de relèvement économique et de paix.

C'est là un événement dont la portée générale est considérable, l'embryon, peut-être, de cette organisation européenne vainement poursuivie jusqu'ici. La nouvelle communauté n'est, en effet, ni exclusive, ni fermée; les Puissances qui ont les mêmes intérêts peuvent y adhérer, pourvu qu'elles en acceptent l'esprit et les règles. L'Europe centrale commence de s'organiser elle-même. MM. Benès, Titulesco et Jęftitch, dont les deux premiers surtout ont fait depuis longtemps leurs preuves de bons Européens,

viennent de donner un mémorable exemple : une grande force d'ordre s'organise et se précise. Ceux-là seuls pourraient s'en trouver gênés qui prépareraient le bouleversement de l'Europe de 1918 et le retour au système bismarckien. Quant à la politique française, elle ne peut que s'en féliciter sans réserves.

C'est à la Conférence de Belgrade, en décembre, qu'ont été préparés les résultats qui viennent aujourd'hui au jour. Mais il est certain que les incidents graves qui ont surgi entre l'Italie et la Yougoslavie, le langage menaçant de M. Mussolini, les articles violents de la presse fasciste, l'affaire de contrebande d'armes d'Hirtenberg, tous les renseignements concordants qui montrent la Hongrie s'armant en vue d'événements qu'elle espère prochains, d'autre part, enfin, l'avènement de l'hitlérisme en Allemagne, ont précipité les décisions qui mûrissaient.

En présence de ces réalisations inattendues, la mauvaise humeur de l'Allemagne et de l'Italie n'attendait que l'occasion de se manifester ; elle l'a trouvée dans la note commune adressée par la France et l'Angleterre à la république d'Autriche à propos des armes saisies à Hirtenberg et destinées à la Hongrie. Cette démarche diplomatique commune avait pour objet de régler rapidement cet incident, par une démarche amiable des deux grandes Puissances, sans que la Petite Entente soit obligée de saisir le Conseil de la Société des nations de ce manquement aux traités. Ce qui a mis le comble à l'irritation de certaines Puissances, ce n'est pas la note en elle-même, mais bien le fait qu'elle a été présentée d'un commun accord par l'Angleterre et la France ; comme on n'ose pas s'en prendre à l'Angleterre qu'il est prudent de ménager, on s'attaque à la France, on l'accuse de brimer les petits États, d'exercer sur l'Europe centrale une tyrannie brutale. A la suite de la publication de la note par le *Giornale d'Italia*, la presse autrichienne, entraînée par Berlin et Rome, se répand en plaintes amères. Il semble qu'une crise ministérielle va s'ensuivre et que les organisations fascistes des Heimwehren autrichiennes cherchent à profiter de l'occasion pour s'emparer du pouvoir et jeter l'Autriche dans les bras du Reich allemand. Le parti chrétien-social lui-même s'abandonne à des violences de langage inaccoutumées. Les journaux parlent « d'un ultimatum plus violent que celui de 1914 et sans justification comparable ». Or, le texte de la note, qui n'a nullement le caractère d'un ultimatum, ne justifie pas une telle émotion. Mais on se demande

pourquoi la France et l'Angleterre s'adressent seulement à l'Autriche par où transitaient les fusils en question, plutôt qu'à l'Italie expéditrice et à la Hongrie destinataire. Cet incident, qui n'est important que parce qu'il n'est pas isolé, pourrait ainsi devenir le prélude des événements les plus graves.

Dans l'état de fièvre où s'agite l'Europe et où d'irréparables résolutions pourraient être prises, seule une étroite entente franco-britannique peut prévenir des catastrophes. Il apparaîtra à tout esprit raisonnable que l'atmosphère n'est pas propice à une Conférence comme celle de Genève. Il faut se hâter d'aboutir provisoirement à quelques mesures très simples qui ramèneraient la Conférence à son principe et à sa vraie mission : limitation des armements, afin de prévenir « la course aux armements », interdiction de certaines armes avec sanctions effectives. Le reste n'est pas mûr, car le désarmement des esprits n'est pas en progrès. M. Winston Churchill avait raison quand, le 16 février, à la Chambre des communes, il s'écriait : « Je suis heureux que la France ait conservé une armée forte, alors qu'un nationalisme et un militarisme plus dangereux encore que ceux de l'empereur Guillaume sévissent en Allemagne. »

Il semble aussi que l'écho des événements extérieurs ait pénétré jusque dans les enceintes parlementaires. La politique de démagogie socialisante que la majorité de la Chambre avait prétendu instaurer à propos d'un douzième provisoire et de la nécessité d'un redressement financier, a profondément troublé le pays. Des manifestations de caractère presque révolutionnaire se sont déroulées, parfaitement inadmissibles quand ce sont des fonctionnaires, serviteurs de l'État, qui s'y livrent. La sagesse relative du Sénat a introduit un peu d'ordre et de raison dans les ruineuses improvisations de la Chambre ; mais le mal est apparu profond. La situation financière n'est délicate que parce que nous traversons une redoutable crise politique. Un gouvernement fort et national n'a jamais été plus nécessaire. Le verra-t-on, trop tard ?

RENÉ PINON.

